U d'/of OTTAWA
39003002009933

56298 Borge-mi

M. Savard. o.b.l.

Promenades en Italie.

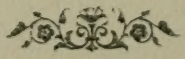
Bibliothèque de la Jeunesse.

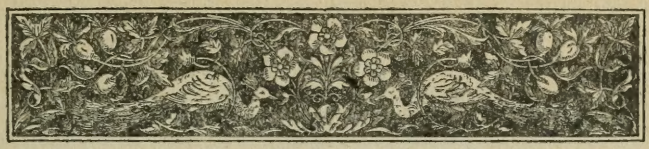
« La propagande qui se fait par la presse est d'une puissance véritablement incalculable. Une de ses formes les plus importantes est peut-être la distribution de livres de prix que font chaque année les maisons d'éducation catholiques. Mais cette propagande est-elle toujours un apostolat ? S'efforce-t-on d'introduire dans chaque famille des livres imprégnés d'un esprit véritablement chrétien, et en même temps assez intéressants pour se faire lire par le plus grand nombre des personnes qui la composent ? N'est-il pas vrai que trop souvent on ne vise pas si haut ? Un prix avantageux, un cartonnage chargé de dorures, des réclames qui vont jusqu'à l'obsession, voilà les moyens par lesquels des éditeurs habiles parviennent à écouler — c'est bien de cela qu'il s'agit — des produits dont le moindre défaut serait d'être nuls et insignifiants.

» Ou ces livres ne sont pas lus, et alors pourquoi les donner ? Ou ils sont lus, et quel dommage qu'on ne fournisse pas aux jeunes âmes une alimentation plus en rapport avec leurs besoins ! Leur offrir une nourriture aussi insuffisante, c'est, qu'on ne se fasse pas illusion, contribuer efficacement à ce que Lacordaire appelle « la dégradation des lectures en ce siècle » ; et cette dégradation a fatalement pour effet l'abaissement de la raison et la diminution de la foi. Quel apostolat à rebours !

» Aussi croyons-nous rendre un réel service aux personnes qui s'occupent de l'éducation de la jeunesse en signalant à leur attention les publications de l'Œuvre de Saint-Charles Borromée. Sa collection, c'est la littérature catholique mise en lumière, c'est la morale chrétienne doucement insinuée dans les âmes. A côté des livres plus sérieux, on trouve des recueils anecdotiques, des récits d'aventures ou de voyages, mis à la portée des enfants. Tous ces ouvrages offrent le plus grand intérêt et sont propres à faire un bien immense aux lecteurs ; ils ont mérité les éloges des hommes les plus compétents. Leur place est tout indiquée dans les bibliothèques de pensionnats... »

(Précis historiques.)





Promenades pittoresques en Italie.

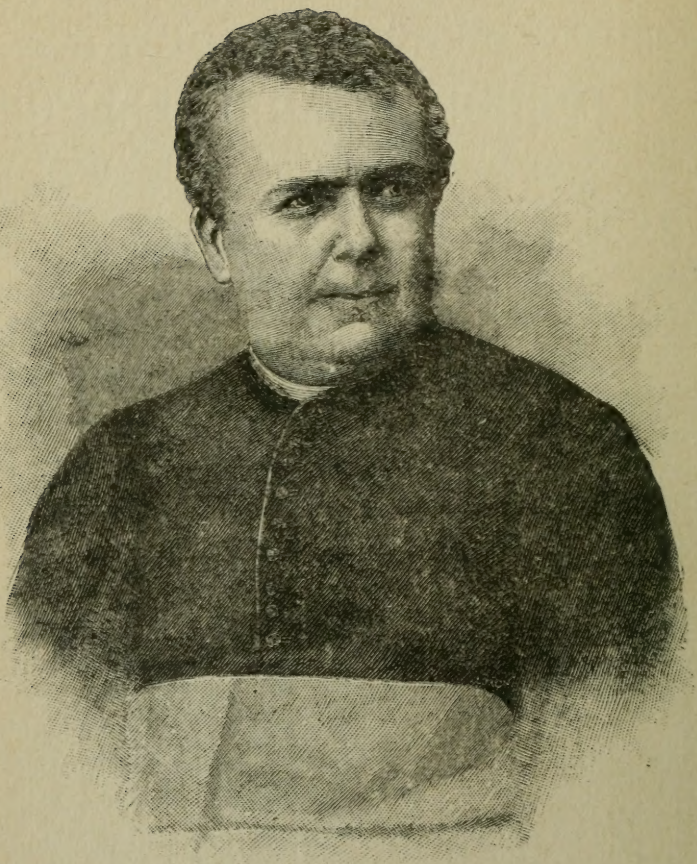
Récit instructif, humoristique & religieux

PAR Mgr POSTEL

PRÉLAT DE LA MAISON DE SA SAINTETÉ.

LILLE
(Nord)
Maison Saint-Joseph

GRAMMONT
(Belgique)
OEuvre de Saint-Charles



Mgr Posiel.

DG
428
.P68P4

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

PROMENADES EN ITALIE.

1. — Excursion à Frascati et Pèlerinage à Notre-Dame du Tuf.

La campagne romaine : majesté du désert. — Dévouement des Transtévérins ; anecdotes. — Une déconvenue : « Rendez-nous notre Madone ! » — Un curieux cortège. — Héroïque abnégation d'un serrurier. — La tabatière traditionnelle. — La prédication en plein air. — Aspect pittoresque de Rocca-di-Papa. — Les marchés de comestibles : brioches, melons et noisettes. — Un oratorio d'un nouveau genre. — L'ermitage. — Description et épisodes remarquables. — Frascati et ses villas.

LORSQU'ON sort de Rome par la porte Majeure, dans la direction de Frascati, on suit assez longtemps, sur la droite, une ligne de vieux aqueducs ; puis, on entre dans cette immense plaine ondulée servant, sur tous les points, de ceinture à l'antique dominatrice de l'univers. Campagne peu cultivée à la vérité, où les habitations sont rares, rares aussi les terrains ensemencés, mais qui offre un ensemble d'une incomparable mélancolie, et en même temps d'une grandeur saisissante. Le Poussin aimait à s'y égarer au coucher du soleil, et lui demandait ses plus chaudes inspirations ; Claude Lorrain y passait une partie de ses journées, sans peindre, sans dessiner d'après nature ; seulement, il respirait cet air, il s'imprégnait de

cette lumière dont nous n'avons dans nos brumeuses et tristes contrées du Nord aucune idée. Rentré dans son atelier, il retraçait librement, de souvenir, ces impressions d'une nature si accentuée dans son apparente monotonie. De là le caractère idéal de ses tableaux.

On ne saurait imaginer combien ce prétendu désert a d'intérêt pour le penseur, pour l'artiste, pour le chrétien. Se figure-t-on Rome, Rome la ville de l'histoire, de l'empire et des ruines, Rome la Niobé des nations, le centre du catholicisme, la cité des martyrs, flanquée d'ignobles faubourgs auxquels leur avilissante vulgarité inflige l'appellation de *barrières!* La seule pensée m'en paraît un sacrilège. Il est bon que Rome se distingue, à cet égard aussi, de Londres, de Paris ou d'Amsterdam. Cette banlieue en repos, qui a la majesté du désert sans en avoir l'âpreté, et dans laquelle on ne rencontre guère que des troupeaux, des aigles et des tombeaux ; ce cimetière, mélancolique et nu, des agitations et des pompes de l'ancienne Rome ; cette solitude de prairies qui, en interceptant les bruits du monde autour de la ville sainte, enveloppe de silence et de paix ce grand cloître de la chrétienté, sont aimés de tous ceux qui viennent séjourner à Rome avec le désir et le bon goût de mettre leurs pensées, leurs sentiments et leur genre de vie en rapport avec le caractère d'une ville qui est avant tout la cité de l'âme. Du reste, si la campagne romaine semble un vaste désert, il est couvert d'une herbe exubérante et savoureuse qui nourrit d'immenses troupeaux de bœufs, de buffles et de chevaux.

La vapeur cependant nous emporte; nos réflexions ne l'ont pas ralentie ; et, s'engageant, au bout de trois ou quatre lieues, dans une contrée plus pittoresque, plus fertile encore et plus attrayante, elle nous dépose bientôt au pied de la verdoyante colline sur les contours de laquelle se dresse l'ancien Tusculum, ou plutôt ce qui lui a succédé, Frascati, le Versailles romain, la ville aux splen-

dides horizons, aux cascades, aux palais d'été, aux vallons pleins de fraîcheur. La montée, de la gare à la grand'place, est longue et raide ; mais aussi qu'elle est séduisante ! L'œil ne sort pas de son ravissement, et l'esprit dont il est le serviteur suffit à peine à lui répondre et à le suivre. Plusieurs chapelles s'élèvent à droite et à gauche de la route ; ailleurs ce sont des croix ou des madones ; et chacun de ces lieux vénérés possède sa légende, ses titres, ses privilèges, ses miracles, son jour de fête chéri dans la contrée. J'ai souvent admiré combien Dieu s'est montré prodigue envers cette noble terre d'Italie, et je ne m'étonne plus que le peuple qui l'habita ait été le plus religieux de l'univers, aux temps même du paganisme. « Nous pouvons, s'écriait à la tribune du Forum un orateur romain, nous pouvons venir après les Gaulois en courage militaire, après les Carthaginois en habileté rusée, après les Grecs en diplomatie : aucun peuple ne l'emporte sur nous quant à la religion. » Le christianisme est venu s'emparer de cette disposition et la diriger dans toute sa force vers le seul objet qui en fût digne. Il est à noter que la partie la plus religieuse de la population de Rome ce sont les Transtévérins, c'est-à-dire les habitants du quartier d'au-delà du Tibre, qui se sont le moins mêlés aux diverses couches des conquérants barbares, Hérules, Ostrogoths, Lombards ou Vandales. Ils prétendent, à bon droit probablement, avoir conservé seuls non seulement le sang, mais le type romain, et ils s'en montrent fiers, se drapant dans leurs manteaux rapiécés comme autant de Curtius, de Césars ou de Scipions. Ils sont d'une stature élevée, osseuse, robuste. Ils ont dans les yeux un regard plein de fierté, mêlée de majesté et de dédain. Echelonnés sur la rive droite du Tibre, à peine s'ils daignent passer le fleuve pour leurs affaires et pour les marchés.

A leurs yeux, un palais du *Corso,* rue principale de la ville, ne vaut pas leur bicoque la plus enfumée ; un élégant du jour est un homme de peu de valeur. Ce peuple si tranché, rebelle à presque

toutes les améliorations d'un légitime progrès, s'est donné tout entier au christianisme dès qu'il lui a été prêché. Le Pape n'est pas simplement son souverain, il est son idole. Un Transtévérin se ferait dépecer pour lui plaire. Lorsque autrefois les Papes pouvaient s'accorder de petites promenades, à peine nos braves campagnards apercevaient-ils le Vicaire de Jésus-Christ qu'ils perdaient la tête : ils se précipitaient au-devant de sa voiture, et lui faisaient cortège avec des torches la nuit, et en sautant de joie durant le jour. « Saint-Père, nous sommes là ! » ont-ils crié à Pie VI, à Pie VII, à Pie IX, dans les mauvais jours, et il leur semblait que tout péril devait cesser à ce simple mot. Je connais à Rome un peintre français, fervent chrétien, qui avait choisi pour modèle un vieux transtévérin fort pauvre. « Que faites-vous pour vivre les jours où je ne vous emploie pas ? » lui demanda un soir l'artiste en réglant avec lui. — Ce que je fais ? je me promène ou je pêche. — Et quand la pêche ni la promenade ne fournissent rien à la poêle ? — Ah ! ah ! signor, il y a dans la vie des moments embarrassants, peu substantiels : je tâche d'avoir le moins faim possible. — Mais vous devriez travailler ? » A ce mot, le visage du bonhomme se décompose ; il ramasse son chapeau, le campe sur sa tête, écarte une loque de son manteau, et, frappant sa poitrine de la main droite : « Travailler, moi, un Transtévérin ! Ignorez-vous que je suis du sang des Troyens ? » Et il sort avec une majesté théâtrale, comme eût fait Marc-Aurèle. Suffisamment satisfaits d'être Romains d'antique date, ils affirment tous avoir pour aïeul le fugitif de Troie, Enée... Quand on prend du galon, dit le proverbe, on n'en saurait trop prendre : de la généalogie non plus, paraît-il,.... ni même de la paresse.

Je dis donc que les Romains eurent un sentiment religieux très profond et l'ont conservé. De là, chez eux, tant de saints, de martyrs, de missionnaires, d'évêques, de fondateurs d'ordres, de pontifes héroïques ; de là tant d'édifices catholiques dont la

renommée est partout et qui attirent jusqu'à l'hérétique et à l'infidèle; de là tant de pèlerinages fameux qu'on se fatiguerait seulement à énumérer, et dont les noms sont aussi variés que les prodiges de la divine miséricorde ou les besoins de l'infirmité humaine. C'est par excellence, avec l'Espagne, la terre de Marie : peut-être, en bien cherchant, trouverait-on là plusieurs sanctuaires pour chacune des invocations des Litanies.

L'Italie répugne donc au froid protestantisme, qui, s'il réussit à faire quelques conquêtes par des moyens qu'il vaut mieux ne pas examiner ici, éprouve ensuite d'étranges déconvenues. En voici un exemple. Certains prédicants avaient formé un noyau de ces auditeurs qui ont toujours le nez au vent pour flairer une nouveauté, si cette nouveauté surtout est malhonnête et malsaine ; on leur avait bâti un temple. Tout allait au gré des apôtres du Calvinisme, lorsqu'un beau dimanche nos protestants néophytes se présentent en députation auprès d'eux.

« On n'a pas encore placé la statue de la Sainte Vierge : qu'est-ce qu'on attend ? s'écrient-ils. — La statue de la Vierge ! reprennent les ministres stupéfaits. — L'image de la Madone, si vous aimez mieux; nous ne pouvons pas nous en passer, vous supposez bien ! des chrétiens !... — Mais, chers amis, vous n'y songez pas ! le culte purifié que vous avez embrassé proscrit ces superstitions ; nous vous avons expliqué cela au dernier prêche. — Comment ! pas de Madone ! Qui est-ce donc qui intercédera pour nous ? Nous aurons au ciel un père et point de mère ? Ce n'est pas ainsi que nous l'avons compris, nos révérends, et tout de suite nous retournons prier avec les catholiques : nous leur ferions pitié ! »

Il n'y eut d'autre moyen de les retenir que de leur promettre une madone, qu'on installa, par scrupule, dans la sacristie ; et le dimanche, les psaumes chantés vaille que vaille, les convertis viennent s'agenouiller à ses pieds, au parfait dépit de ceux qui les ont

engagés dans la voie de l'apostasie, et qui devinent que tôt ou tard la Reine du ciel leur arrachera cette proie.

Mais revenons à notre voyage. En inclinant sur la gauche, près de la villa Aldobrandini, on gagne la montagne et la chapelle de la *Madone del Tuffo*. Au mois d'août, dans l'octave de la fête, et par une de ces bonnes petites chaleurs qui vous tombent sur les épaules comme du plomb fondu, quelle joie pour l'estimable confrérie des frileux,.. où je reçus jadis le bonnet fourré de président surnuméraire, et depuis, une médaille d'honneur pour hauts faits à l'encontre des gelées ! Comme un connaisseur se délecte au milieu de cette atmosphère embrasée qui durcit un œuf et attendrit un honnête homme ! Voilà certes un temps d'or à qui veut cheminer, et la foule qui nous précède n'est pas en reste avec nous à l'endroit de principes aussi éminemment hygiéniques. Regardez-la se trémousser, et dans quels pittoresques costumes ! Les sept couleurs de l'arc-en-ciel, et mieux que cela, brillant et miroitant à plaisir sur ces jupes, sur ces gilets, sur ces vestes ! Comparez-moi cette poétique bigarrure à la hideuse blouse gauloise, la honte de nos campagnes normandes, bretonnes, bourguignonnes, champenoises, picardes, limousines, auvergnates, etc., etc. ! Je donnerais toutes les blouses du royaume de France pour le pourpoint et le haut-de-chausses du petit bonhomme qui fait la roue là-bas, avec un bouquet à son chapeau pain de sucre : il a reçu ce trésor légèrement râpé de son grand-père, lequel le tenait en ligne directe de son bisaïeul...

La gaieté la plus expansive règne dans cette masse de pèlerins, mais gaieté douce, réservée, de bon ton, à cent lieues de cette vulgarité triviale qui chez nous gâte presque immanquablement les réunions populaires. Pèlerins sans doute, et on doit se respecter en pareil voyage, mais pèlerins cherchant aussi un délassement et une promenade. Voyez plutôt cette file, cette armée d'équipages, variant avec les fortunes, avec les habitudes, avec

les préférences, avec le génie de l'amateur. La riche étude de « physiognomonie » qu'il y aurait à entamer ici ! Ce sont des chars de toute dimension et de toute forme, où l'impossible a trouvé une solution, où l'invraisemblable a pris corps : toute une famille s'y entasse, les enfants sur les ailes pour la commodité de leurs ébats et pour le coup-d'œil ; de petits chevaux romains très nerveux quoiqu'ils aient été élevés dans une louable et persévérante mortification sur le chapitre de l'avoine ; des ânes de toutes les tailles et de tous les poils, dont la bonne volonté, parfois calomniée, appelle des corrections de bois vert. Il y a, de plus, les mulets, bons compagnons, lourds à l'occasion, complaisants toujours ; il y a, enfin, les fiacres, les calèches, les chars-à-bancs, les voitures à quatre chevaux, les diligences du quinzième siècle découvertes la veille au grenier, sous le linge sale, et qu'on a badigeonnées pour la circonstance. Elles avaient les sympathies exagérées de mon ami don Luigi, à telle enseigne qu'il s'y rompit un jour une côte, sans préjudice des horions futurs. Que d'anecdotes précieuses, si je m'abandonnais à la dérive de mes souvenirs ! On m'accuserait de médire laidement, et j'en suis incapable, chacun sait cela.

Ici et là, on entend les chansons et les gais couplets, et même quelques instruments villageois dont les sons, plus ou moins exploités en dépit des règles, ont néanmoins leur agrément propre et valent, à mon avis, tout un concert, tout un poème champêtre. Je ne sache rien de touchant et d'aimable comme ces masses remuées par un sentiment, guidées par une tradition, animées par une espérance. Et l'espérance règne là : il n'est pas un cœur qui n'ait une grâce à demander et qui ne compte l'obtenir à l'autel de la bonne Mère. Jamais la société civile n'entrera dans le domaine des âmes comme y pénètre tous les jours la religion.

La belle route que nous suivons s'étend sur les hauteurs de Tusculum, pour traverser Marino, Castel-Gandolfo, et aboutir à

Albano. A une certaine distance, on la quitte pour monter davantage sur la gauche; à travers les bois de marronniers, de chênes-verts et de hêtres, les vignes, les champs de roseaux, les rochers. Dès les premiers dix pas, avant même d'être hors du faubourg de Frascati, vous verrez les passants se signer respectueusement devant une petite chapelle bâtie dans le tuf. En vous approchant, vous trouverez un délicieux sanctuaire, tout neuf encore, attendant quelques derniers ornements ; et voici ce qu'on vous racontera. C'est un trait de mœurs, et, qui mieux est, un trait édifiant. Il y avait à cet endroit une simple statuette de la sainte Vierge que le vent fit tomber. Passant par-là le matin et s'apercevant le premier du désastre, un pauvre serrurier de la ville s'agenouille devant les fragments épars et promet à la Reine du ciel de lui construire une chapelle à la place où était l'image. Il y a de cela une douzaine d'années, et la chapelle est construite. Seulement, que n'a-t-elle pas coûté au brave homme ! Il se réduisit au pain sec, à des veilles prolongées, à un travail effrayant ; il sollicita des secours, importuna les riches, mit en vente tout ce qu'il possédait, prit la truelle, dressa son plan tout seul, tailla, maçonna, forgea, mit les poutres, les serrures, les fenêtres : bref, lorsqu'il est mort, il y a quatre ans, son œuvre était achevée ou à peu près. Elle était son orgueil, son unique préoccupation. J'ai connu cet homme énergique, et je confesse que pour ma part je le mets au-dessus de tel et tel personnage vantés par l'histoire. Un coup de pioche ou de rabot en l'honneur de l'âme et de ses intérêts est plus honorable et plus fécond pour l'humanité que les capitales prises d'assaut.

On laisse à droite aussi la villa de la Propagande, puis Grotta-Ferrata et son couvent de Basiliens où les offices se chantent en grec et où les artistes vont étudier les peintures du Dominiquin et d'Annibal Carrache. A mesure que le chemin s'élève, il devient plus sauvage ; la vue embrasse aussi avec plus d'ampleur cet im-

mense panorama de la campagne romaine, au milieu de laquelle se dresse étincelante la coupole dorée de Saint-Pierre. Autour de soi, quelques maisons de distance en distance, parmi les vignes, sous des guirlandes de pampres qui les encadrent. La foule augmente, affluant de plusieurs côtés. Elle porte à ses chapeaux des roses bénites, entremêlées de paillettes d'argent ou d'or, et avec une image de la Madone sur l'une des feuilles. Ainsi le veut l'usage, et ce mémorial du pèlerinage restera dans la maison comme son talisman. A droite et à gauche, ce ne sont que roseaux énormes, oliviers, pommiers, sorbiers, figuiers, cerisiers, haies d'épines, avec des fermes isolées se détachant tout à coup d'un massif où elles se perdaient. Sur la porte, vous remarquerez presque toujours une peinture à fresque représentant Marie et l'Enfant Jésus, et le plus souvent une lampe allumée la nuit et le jour. Des étrangers qui vaguaient aux environs ont aperçu ce concours et se joignent à la population, émerveillés tout à la fois de cet empressement, de l'ordre et de la gaieté des gens, et certainement de la beauté surprenante du paysage. Des moines, des ermites, des ecclésiastiques de tout rang, des *monsignori*, sont de la partie, toujours bien vus, bien accueillis, disant par-ci par-là un mot utile qu'on recueille avec respect. Les capucins ne manquent point à la vénérable pratique d'aborder le prochain la tabatière à la main; la tabatière circule de groupe en groupe, fêtée comme pas un bijou. Si vous manquez d'un baïoc pour un mendiant, offrez-lui une prise de tabac, il vous traitera de bienfaiteur insigne ; mais n'espérez jamais lui faire croire que votre poche est dépourvue de cette poudre, qui est à ses yeux l'infaillible partage de quiconque possède cinq sous vaillant....

A un angle du chemin, près de Marino, vous pourrez rencontrer, au pied d'une grande croix qui domine le paysage, un groupe d'auditeurs, attentifs par moments, puis entonnant avec une verve unanime des chants religieux. En vous approchant,

vous reconnaissez un prédicateur en plein vent. Les prédications de ce genre sont fort goûtées en Italie, principalement à Rome et à Naples. Le prêtre, un religieux ordinairement, arrive au beau milieu d'une rue, dans un carrefour, sur un quai, auprès d'une haie, parmi les marins, les ouvriers, les faucheurs, les bergers, les cochers ; un enfant l'accompagne et dresse la croix de bois noir ; lui-même revêt son surplis. Après un verset chanté allègrement et pendant lequel les intéressés accourent sans se faire prier et se placent comme ils peuvent, (debout, cela va sans dire), le pieux orateur entame son instruction et la mène avec une vivacité de geste et de ton qui surprend notre placidité du Nord. Parfois, le dialogue s'engage avec l'auditoire improvisé, à Naples surtout. Une autre strophe, plus nourrie cette fois, termine la séance, et le prédicateur pousse plus loin, à un autre carrefour, dans une autre rue, au bord d'un autre champ. Ces scènes ont un caractère de religion, de simplicité, de naïveté même, que je n'ai pas besoin de faire ressortir ; elles accusent un peuple profondément chrétien. Là, point de beaux esprits orgueilleux, point de philosophes en sabots : on a assez de bon sens encore pour croire en Dieu, aimer Jésus-Christ l'ami des pauvres, estimer sa parole comme un grand bienfait, écouter ses ministres qui la développent ; et on ne se croit pas aisément de taille à réformer l'œuvre divine ou à la contredire par trois ou quatre impertinences plutôt ridicules que spirituelles.

Mais avançons. A mesure que nous montons, plus la nature devient grandiose sans rien perdre de sa grâce, plus le point de vue s'élargit et s'enrichit, plus aussi la foule, affluant de tous les sentiers, augmente, s'épaissit et bourdonne. Des groupes s'en vont récitant à haute voix le chapelet ; d'autres devisent avec la gaieté du pays et des mœurs ; d'autres chantent quelque vieux refrain populaire ; les amis se retrouvent ; les connaissances se saluent ; les enfants et les jeunes gens brochent sur le tout, on

sait comment. De distance en distance, des maisons perchées comme des nids d'aigles annoncent qu'on approche de quelque centre d'habitations plus considérable. Et en effet, voici, après les interminables zig-zags de la route qui serpente autour de la montagne, parmi les châtaigniers parfumés, la petite ville de Rocca-di-Papa. De vous dire comment on s'y est pris pour la fixer là, c'est ce que je ne puis entreprendre ; je suis trop préoccupé d'une crainte, c'est que la moindre bourrasque, la plus anodine tempête de l'air, ne la précipite de ces flancs rocailleux au fond de la plaine, sur la tête de quelques passants, ou bien au fond du lac d'Albano, qui y perdrait pour longtemps la tranquille limpidité de ses eaux. Les rues, où nous avons quelque peine à nous frayer passage, encombrées aujourd'hui de marchands de comestibles, de pièces d'artifice détonnant à tout instant, de gamins en liesse, de villageoises aux costumes bigarrés, ces rues, dis-je, sont raides à la façon d'une échelle, contournées comme une coquille de colimaçon ; les maisons s'éparpillent au hasard, avec une souveraine indépendance à l'endroit de la ligne aimée des architectes modernes, et suivant sans aucun remords les plus échevelés caprices d'un sol inégal, hérissé, montueux, sans plateau petit ni grand. Mon ami Marbot n'en revenait pas, et me citait à ce sujet une tirade de vers d'un poète grec dont j'ai oublié le nom. Pour moi, qui ne suis pas si savant, je tiens que les habitants de Rocca ont dû prendre en naissant d'assez fortes leçons de gymnastique, communiquées ensuite à leurs bêtes, sans quoi on ne s'expliquerait pas qu'il y eût dans tout le canton une seule personne droite sur ses pieds. Et tout ce monde grimpe, court, marche, descend, chante, rit, dîne au coin d'une borne, comme s'il s'agissait du macadam de la rue de Rivoli ou de la place Louis XV ! C'est merveille à voir ! Bonnes gens, demandez à Dieu que la Révolution ne vienne jamais vous arracher de là-haut ! Elle vous culbuterait dans quelque basse fosse où l'air man-

querait à vos robustes poumons, la vie à vos âmes, la joie à vos pensées, l'espérance à vos cœurs. Cette trombe-là n'épargne pas ce qui s'élance vers le firmament, et vous y touchez.

Parmi cette foule confuse, en veine de champêtre allégresse, où se coudoient toutes les conditions, tous les degrés d'éducation, vous rencontrerez bien rarement un homme ivre. Le Romain boit quand il a soif ; quand il n'a plus soif, il s'arrête ! c'est aussi simple que cela. Le père de Cyrus ne faisait pas mieux.

Suivons donc, comme nous pourrons, sans vaine délicatesse vis-à-vis des horions et des renfoncements de toute nature qui pleuvent comme grêle, les détours de la rue principale, qu'il est nécessaire de traverser dans toute sa longueur si l'on veut aboutir au sanctuaire de la Madone. A travers les rares interstices des maisons jouissant du privilège de se tenir à peu près en équilibre sur les angles aigus des rochers, où il leur est impossible d'enfoncer des racines quelconques, le regard entrevoit les plus riches splendeurs d'horizon. Bientôt, après la dernière habitation, la verdure s'étend exubérante au-dessus comme au-dessous, et même au fond des précipices que côtoie le chemin ; ce chemin s'ouvre, dans une direction invraisemblable, sur les têtes élancées et chevelues des châtaigniers et des chênes-verts. Un étroit plateau se déroule vers la droite, s'allongeant comme un frais ruban sur Genzano et Némi, qu'une forêt magnifique sépare de Rocca-di-Papa : on a fait de ce plateau la poétique galerie, l'ondoyante avenue du sanctuaire. Ici, au plus profond de la vallée, c'est Marino, reconnaissable à ses vieilles tours féodales, hardiment plantées sur la pointe d'un roc, tout près du bois Ferentinus, où les peuples confédérés du Latium tinrent leurs assemblées nationales avant que Rome eût absorbé l'Italie et le monde entier ; un peu au-delà, le lac d'Albano, renommé dans toutes les collections de peinture pour l'opulente beauté des sites ; Castel-Gandolfo, la villa des Papes, dont les murailles baignent leur pied

dans l'onde ; Albano, l'antique Albe-la-Longue, avec ses luxueuses maisons de campagne, et derrière elle, à la pointe de Porto-d'Anzio et de Nettuno, les flots de la Méditerranée se berçant sous les feux d'un soleil d'été. A gauche, au-dessus de votre tête, le camp où Annibal s'arrêta à contempler la proie qu'il n'osait étreindre encore dans ses serres victorieuses. Plus haut, semblable à un géant aux flancs duquel se cramponne Rocca-di-Papa pour échapper au vertige, c'est le Monte-Cavi, la montagne-reine de la contrée, le Mont-Blanc romain, se dressant à 950 mètres du niveau de la mer.

On marche un quart de lieue à peu près le long de cette belle avenue, parmi les flots de peuple qui s'y pressent. Tout ce monde est joyeux, tout ce monde se salue comme autant de membres d'une même et heureuse famille, ou s'apostrophe amicalement sur l'étrangeté de la monture, — un pauvre âne presque toujours, essoufflé d'avoir grimpé si haut avec sa charge humaine indolente et ingrate ; les plaisanteries pleuvent sur l'infortuné serviteur, et il n'y est point insensible, si j'ai suffisamment compris le jeu de ses oreilles dans ces occurrences redoutées de son amour-propre. Des marchands de brioches au miel ou de séduisants cocoméros, le melon napolitain, disposent, dans des tentes garnies de feuillage et historiées d'enluminures, d'irrésistibles tentations, à côté des débitants improvisés de noisettes d'Avellino que nous appelons *avelines* sans nous douter de leur provenance italienne, et qui sont une friandise non moins courue ce jour-là. Ici les étalages des limonadiers décorés du tablier classique, et dont les prospères figures se détachent comme autant de portraits de Holbein dans des cadres de branches d'arbres et de fleurs : deux planches en battoir, maintenues à l'une de leurs extrémités par une ferrure primitive, arrachée peut-être à quelqu'un des appartements en ruine de Cicéron à Tusculum, vous ont exprimé en un tour de main la dernière

goutte de quelques citrons opimes dans un verre d'eau sucrée, sur les bords duquel d'innombrables bouches promèneront à la ronde, sans répugnance aucune, leurs lèvres altérées et quelque peu poudreuses. Tout au travers de cette provende, où ne manquent ni les chalands attablés, ni les saucissons à l'ail, ni les jambons enfumés, ni le fromage traditionnel, les enfants se pourchassent, les pèlerins chantent leurs cantiques, les chiens aboient, les mulets ruent, les mendiants pérorent à plein gosier, les chevaux hennissent d'étonnement, attachés en rangs capricieux à des piquets restés là du temps de Cincinnatus ou environ ; de gras et florissants fermiers traitent à haute voix leurs affaires entre deux oraisons à la Madone ; les ânes, oubliant leurs mécomptes, entonnent et poursuivent en chœur un oratorio assourdissant. La riche cohue ! mais que cette cohue-là est plaisante au souvenir ! Je ne demande qu'à y revenir, car il y aurait péché à n'aller là qu'une fois dans sa vie !

Cependant, en nous bien aidant du coude, principalement si notre étoile l'a fait habile aux arguments pointus, le populaire nous livrera accès à la chapelle qu'il obstrue, et qui disparaît, dans sa gracieuse architecture, sous le feuillage, les tentures et les guirlandes. Des centaines de pèlerins, agenouillés, en couvrent le pavé, de l'autel jusque bien au-delà du portique. La plupart prient tout haut, avec cette confiante familiarité qui n'a de secrets ni pour la bonne Mère, ni pour ceux qui l'honorent. Qui est-ce qui n'a pas ses misères à lui exposer ? Point de respect humain donc, et que Marie nous assiste ! Quelques chevaliers d'aventure se rencontreront bien, dans la masse, dont les doigts crochus poursuivront une accointance quelconque avec vos poches, sous ce fallacieux prétexte qu'ils n'en ont point à eux;... mais le cas est exceptionnel ; on l'attribue à des Piémontais extravasés ou à quelques Normands amoureux du bien d'autrui par pure habitude, par simple tradition nationale : nul n'y entend malice, et

l'honneur est sauf. Ces dignes industriels ne s'offensent pas, du reste, si on les avertit qu'il y a erreur : chacun gagne sa pauvre vie comme il peut ! Entre temps, l'artillerie va son train de quart-d'heure en quart-d'heure : ce sont de petits canons, de petits obusiers pour mieux dire, placés en énorme quantité, cent cinquante et davantage, sur une seule ligne qui serpente au gré du terrain ou selon l'imagination du bedeau, autour du saint édifice; une traînée de poudre les relie, et le premier gamin venu régale incessamment le public bénévole de la retentissante décharge. Point de fête sans cet engin, et malheur à qui voudrait un peu d'indulgence pour son système nerveux ! on doit l'avoir laissé au bas de la montagne.

Ajoutons qu'on donne au sanctuaire qui nous a attirés à la suite de tout ce peuple le nom tout court de l'*Ermitage*. La chapelle est petite et simple. Façade grecque ornée de quatre pilastres, une seule porte, une croix sur le fronton, une fenêtre cintrée au-dessus de l'entrée, et enfin deux petits corps-de-logis, aux deux côtés du vaisseau : le monument n'a rien de plus, et on ne peut assigner avec précision l'époque de sa construction. Le plus ancien titre écrit remonte à 1703 et relate une visite du cardinal Orsini, évêque de Tusculum ; on y lit que l'image sainte a dû être placée là, par suite d'un vœu, vers 1580. C'était dans les circonstances suivantes :

Un voyageur qui passait vit tout à coup un rocher énorme se détacher et rouler sur lui comme une formidable avalanche : encore une seconde, et il restait écrasé sous la masse. Alors il poussa un cri vers le Refuge des chrétiens, et le bloc, le *tufo*, s'arrêta incontinent au lieu où il est encore, c'est-à-dire dans la chapelle même. Le voyageur reconnaissant érigea l'autel et le sanctuaire. La façade actuelle date de 1792 et est due à la piété du prince Doria-Pamphili. Les murailles sont peintes à fresque du haut en bas. L'image principale représente la Sainte Vierge

sur un fauteuil dont on distingue les coussins à glands d'or, avec une couronne fermée sur la tête ; l'Enfant divin, également couronné, est debout sur ses genoux : un lis est à leurs pieds, deux anges en haut soutiennent au-dessus d'eux une autre couronne beaucoup plus grande, suivant une pratique et une conception assez générales en Italie. L'ensemble est pieux et fort recueilli.

Peu importent, au surplus, les préoccupations artistiques ou historiques en présence de cette foule agenouillée dans la prière. La plus grande, la plus admirable des merveilles, n'est-ce pas le sentiment supérieur qui anime toutes ces âmes et qui les élève bien au-dessus des mesquines visées de ce monde ? n'est-ce pas la douce confiance qui se lit sur chaque visage, la piété qui l'illumine plus encore que l'éclatant soleil d'août ? Heureuses les nations que l'incrédulité n'a point touchées de sa main homicide ! Elles seules ont la vie, les autres ne font que se traîner dans une agonie fébrile. Que donnerez-vous à ces chrétiens à la place de leur foi, réformateurs insensés ? Comment remplirez-vous ces cœurs quand ils seront vides de Dieu ? Ce n'est pas la lumière qui y pénétrera, mais l'envie, l'ambition, la cupidité.

Nous donc, pèlerins du jour, nous viendrons à notre tour en suppliants à l'autel de la divine Madone. Abrités derrière la simplicité fervente de ces bonnes gens, nous nous sentirons moins indignes d'un regard de Marie, et nous lui dirons :

« Vierge qui garantissez l'étranger du choc mortel qui le menace en ces lieux, souvenez-vous des écueils semés sous nos pas : protégez-nous contre les abîmes ; maintenez en nous cet amour du juste et du vrai qui est le caractère et la couronne des bons dès cette vie ! que les triomphes de l'iniquité, ses séductions et ses mirages, ne nous fassent pas dévier de la droite ligne, la seule vraie, la seule honorable, la seule digne des âmes baptisées.

Vierge au divin sourire,
Reçois nos vœux.
Sous ton aimable empire,
Qu'on est heureux, qu'on est heureux ! »

Mais voilà que le jour baisse ; les équipages de tout genre s'échappent par toutes les issues ; enfants et jeunes garçons, restés les derniers sous ces délicieux ombrages, regagnent la maison en chantant et en courant ; encore une heure, et le Tuffo redeviendra désert, ou à peu près. Retournons, nous aussi, sur nos pas, redescendons la montagne en saluant de nouveau le site et les aventureuses maisons de Rocca-di-Papa, et, reprenant la même route, nous entrerons dans Frascati.

C'est surtout en octobre qu'il faut faire le voyage de Frascati pour être témoin du plus divertissant spectacle. A cette époque ont lieu ces fêtes dénommées *Ottobrattes*, auxquelles prend part toute la population romaine. C'est comme une émigration de grande ville : chômage complet sur les deux bords du Tibre ; plus de bruissement de navette, de dévidoir ou de métier. Rome n'est plus dans Rome, elle est toute... sur des voitures couvertes de feuillage, aux chevaux splendidement caparaçonnés, et se précipitant vers la porte d'Ostie. Il n'y en a pas dix, mais cent, mais mille, chargées d'escouades joyeuses, tant qu'elles peuvent en contenir. Les garçons endimanchés étalent sur la banquette leur visage bruni par le soleil, leurs rubans bleus et jaunes, leurs plumes de coq flottillant sur leurs chapeaux. Les femmes et les filles occupent l'intérieur. Leur costume est plus éclatant encore ; elles sont couronnées de feuilles de vigne, de lierre et de laurier ; leurs cheveux noirs, entrelacés dans cette verdure, sont retenus par de longues épingles d'or ou d'argent, qui ont forme de sceptre, de plume d'oie frisée ou de poignard. Plusieurs voyageurs grimpent sur la capote, et de là accompagnent les chansons de la bande avec la mandoline, le tambourin et les castagnettes... Tels quels, ils sont magni-

fiques sur leurs chars plus rapides que les chars olympiques : une fête chez le peuple, c'est si joyeux ! Les rires bruyants, le fredonnement des tambourins, les chansons burlesques, les hennissements des chevaux, tout cela commence, se suspend, se croise, se prolonge, comme le roulement saccadé du tonnerre sur le bord des rivières ou dans le creux des vallées....

On va visiter aussi avec bonheur un sanctuaire de la Sainte Vierge qui s'élève à l'embranchement de deux routes lorsqu'on monte du chemin de fer à la ville. Point de bourgade en Italie qui n'ait le sien. En 1527, les Allemands qui ravageaient le Patrimoine de Saint-Pierre et qui s'apprêtaient à prendre et à piller Rome au nom de Charles-Quint, à qui l'histoire ne pardonnera jamais ce crime, s'avançaient vers Frascati, dans le dessein d'y renouveler les excès de 1191, lorsque arrivés à cet endroit ils entendirent une voix forte et impérieuse qui leur criait : « N'allez pas plus loin ! » C'était d'une image de Marie peinte sur la muraille, que partit cette voix et elle prononça une seconde fois la même injonction. Nos hommes s'enfuirent aussitôt, et Frascati fut sauvé. Ce miracle avait eu lieu le dimanche 1er mai. Les pèlerinages vers l'image miraculeuse commencèrent dès lors ; mais on fut 86 ans avant de songer à élever un autel plus convenable. Or, en 1611, un vertueux prêtre du nom de don Jean de Rossi Cavalletti, célébrant la sainte Messe devant la Madone, fut effrayé de voir tout à coup l'Hostie disparaître de ses mains. Il eut beau interroger sa conscience, elle ne lui reprochait rien. Il supposa alors que Dieu demandait de lui quelque chose, et en même temps il se sentit inspiré de promettre l'exécution d'un nouveau sanctuaire : à l'instant l'Hostie revint sur la patène. Le vœu fut accompli, ainsi qu'on le lit sur la façade, en 1613. Il y eut fête du centenaire en 1713, et le chapitre de Saint-Pierre envoya la couronne d'or qu'il destine chaque année aux statues les plus célèbres de la sainte Madone. Cette année-là même, pendant que

le peuple se pressait dans l'église, une voix cria : « Sortez ! Sortez ! » Trois minutes après, la voûte s'écroulait. Cette voix, on l'a toujours cru, était encore celle de la bonne Mère. Le pèlerinage s'appelle la *Madonna di Capo-Croce,* à cause d'une croix qui domine tout le carrefour.

Ce qu'il faut voir encore, après les ruines de Tusculum, ce sont les splendides villas qui couvrent tous les versants de la montagne. La villa Aldobrandini d'abord, habitation royale, à laquelle appartiennent du reste les ruines. Les mosaïques, les eaux, les fresques du chevalier d'Arpin, les platanes séculaires, le bois qui sert de parc, en font un séjour enchanteur, l'un des plus remarquables de toute l'Italie. Puis, la villa Conti ; la villa Falconieri ; la villa Ruffinella, qui appartint longtemps aux Jésuites ; la villa Taverna, qui possède des pins magnifiques, une avenue longue et bien plantée, des jardins très soignés. Un peu au-dessus est l'ancienne villa Mondragone, vaste palais où l'on ne compte pas moins de 374 fenêtres, et qui fut dévasté à la fin du dernier siècle par les Autrichiens, qui s'y étaient campés. Les salles, les jardins, les portiques, les terrasses, la galerie principale, sont autant de merveilleux restes d'une splendeur évanouie. Au-dessus de chaque porte, de chaque fenêtre de façade, le goût des anciens propriétaires avait fait inscrire de charmants distiques latins qu'on lit encore parfaitement, et qui célèbrent tout à la fois les souvenirs de l'histoire et les beautés de la nature. Citons enfin le couvent des Camaldules, qui se cache au milieu des bois, à quelque distance de Mondragone. Nulle part on ne doit être mieux pour vivre de la vie de retraite, de méditation et d'oubli du monde. Chaque religieux occupe une maison à part, avec son jardin, sa fontaine, son oratoire, sa modeste bibliothèque, ses instruments de travail manuel. On y respire une paix, une piété, une émotion douce et profonde qui fait prendre en grande pitié les affaires et les agitations terrestres. Etre roi de soi-même, sous l'œil de Dieu,

quel diadème vaut un tel sort ? S'il y avait ici-bas quelque bonheur possible, il serait dans le cloître, loin, bien loin des tempêtes que nos passions sont si habiles à soulever. Plus on s'approche du ciel, plus l'âme se connaît et se dilate, plus elle est elle-même, c'est-à-dire plus elle se dépouille des chaînes pesantes du péché. « Où est la véritable charité et sapience, disait saint François d'Assise, il n'est ni crainte ni ignorance. En pauvreté joyeuse ne logent ni convoitise ni avarice. Où est la crainte de Dieu à faire bon guet en son palais et logis, l'ennemi n'a pas lieu de s'entremettre. Au repos et ressouvenir point de souci ni de vagabondage. Miséricorde et discrétion ferment la porte à toute fraude et surprise. »

2. — Promenade à l'ermitage de Trapani.

Les excursionnistes. – Une bévue. – L'annexion d'un foulard. – Splendeur du paysage. – Palerme et ses richesses. – D'étonnement en étonnement. – « Un coin du ciel tombé sur terre. » – Plaisante chute d'un magistrat. – Peinture de mœurs ; esprit religieux. – Les naïves explications d'un cicerone. – Le mal de mer. – Scènes amusantes : le voiturin et ses prétentions. – Coup d'œil sur Messine et les environs. – Querelle heureusement apaisée. – Un panorama incomparable. – Arrivée à l'ermitage. – Souvenirs historiques : terrible éruption de l'Etna. – Le départ. – Récit du siège de Messine : épisodes tragiques. – Les splendides fêtes qui ont lieu dans cette ville. – Derniers incidents.

On était au samedi 29 avril ; un bateau à vapeur de la compagnie sicilienne, *le Tigre*, levait l'ancre dans le port de Naples, et, laissant à gauche les rivages parfumés de Castellamare et de Sorrente, où les bois de citronniers et d'orangers courent tout le long du rivage comme pour jeter au cœur de l'étranger un remords de son départ; laissant aussi ce Vésuve au panache de fumée qui depuis trois mois se livrait au dangereux passe-temps d'une formidable éruption; Capri et ses rochers à pic et ses vieux souvenirs de Tibère ; un peu plus loin, endormies au fond de leur golfe, Amalfi et Salerne, deux reines de la science et du commerce au moyen âge ; le Tigre, dis-je, s'élançait en pleine mer dans la direction de Palerme. Le soleil était en fête, la mer assez bienveillante, les passagers en nombre. Parmi eux vous eussiez salué trois Français de bonnes « vie et mœurs », au moins à ce qu'il m'a semblé, ne s'occupant guère alors du système de câbles, de

machines, d'engins de toute espèce qui mettent en mouvement cette masse énorme et magnifique qu'on appelle un navire : ils étaient plongés dans l'admiration du spectacle que leur offrait la Providence, l'un des plus splendides assurément qui se puisse voir ici-bas. Après cela, ils descendirent : on allait dîner, et de vieux préjugés, qu'ils n'ont pu secouer malgré mes paternels avis, ne leur permettaient pas de négliger cette pressante occasion d'un exercice moins intellectuel qu'ils ne voulaient bien le dire. L'un était un ancien magistrat du Languedoc, ancien procureur général, ancien député, esprit d'une parfaite distinction, nourri de la plus saine et de la plus riche littérature antique, mais qui n'avait pas le stoïcisme de s'en tenir là lorsque le vent lui apportait les fumets d'une table délicatement servie. Un point, sans plus, l'avait choqué à Naples, et il s'en ouvrit à moi avec candeur : car, j'en dois faire l'aveu, je me trouvais là aussi, l'un des trois, à vaguer quelque peu dans l'Italie méridionale, tant pour étudier sur le vif les exploits de la secte qui opprime ces contrées bénies de Dieu, que pour ressusciter de chers souvenirs de jeunesse.

Notre ami donc, entre trois biftecks mis par lui hors de combat et deux ailes de poulet qu'il attaquait avec décision, me confia son récent chagrin, d'une nature d'ailleurs exclusivement littéraire. « Je ne comprends pas, me dit-il ex abrupto, la manière de faire les journaux dans ce pays : c'est beaucoup se moquer du lecteur ! — Et quelle est cette manière ? fis-je étonné. — Mais voyez : le *Conciliatore* d'hier nous annonçait l'arrivée à Naples d'un personnage politique étranger, et il la commentait longuement, dans des termes du reste qui m'ont satisfait : c'est une excellente feuille que le Conciliatore, patriotique, courageuse, amie de la religion. Je l'estime. J'achète le numéro de ce matin, je m'enferme pour m'en délecter à l'aise, je m'enfonce dans sa lecture : déception ! après trois quarts d'heure de méditation attentive, je m'aperçois que les idées sont exactement les mêmes qu'hier ; je renfonce

mes lunettes, et qu'est-ce que je découvre ? le même article, monsieur, le même article que ces polissons ont réimprimé tel quel ! Fiez-vous donc à des Napolitains, et dites qu'une telle nation n'est pas arriérée ! De si plats coquins sont de force à vivre toute une année sur vingt lignes de leur prose !.. » L'indignation l'étouffait, peut-être aussi le poulet.

Notre autre compagnon, jeune homme éclos sous les brumes du Nord, courant vers ses vingt et un ans, l'âge de la gaîté franche, riait à en perdre la respiration, et trouvait pays et gens du Midi fort amusants ; ajoutez à cela qu'il se souciait médiocrement des journaux en général, du Conciliatore en particulier. Je me maintins calme et grave. « Monsieur et ami, répondis-je, il y a vraisemblablement erreur du tout au tout : vous calomniez avec indécence les régulateurs de la pensée à Naples. Avez-vous les pièces ? » Il les tira de sa poche. C'étaient deux exemplaires du même numéro qu'il avait achetés.... Sa colère tomba, et il eut le bon goût d'en plaisanter le premier, après digestion faite. « Réparation d'honneur ! disait-il. C'est égal ; il faut que ces gens-là soient bien peu avancés pour que j'aie pu rester trois quarts d'heure à dépister le lièvre. On ne m'en donne pas à garder, à moi ! Quand on a du flair, on n'est pas dupe... — Non certainement, repris-je. Mais ce n'est pas à vous seul qu'il survient des mésaventures. N'ai-je pas rencontré avant-hier, à Saint-Janvier, un certain personnage, que j'avais cru reconnaître à Milan il y a quinze jours, lequel ne s'est jamais bien lavé de s'être jadis annexé un de mes mouchoirs à Naples, de compte à demi avec un sien compère, qui ensuite a disparu de l'horizon ? Or, je m'avance vers mon homme et renouvelle, parlant à sa personne, mes réclamations. Devinez ce qu'il me répond, le malheureux ? Que je suis un réactionnaire, que l'arbre salutaire des annexions est en pleine floraison, qu'un fait accompli est un fait accompli, que celui qui ne prend rien n'a rien, qu'il y a vertu à tenir ce qu'on tient, qu'il a besoin,

lui, de se moucher comme un autre, et que, si j'insiste, il me fera arrêter comme conspirateur, rétrograde, ennemi avéré du progrès, de la régénération des peuples, etc. : un flot d'éloquence alpestre dont les derniers jets n'arrivèrent pas jusqu'à moi : j'avais fait retraite, si bien que je cours retrouver mes esprits à Palerme. »

Le magistrat, tout à fait ranimé et consolé, puisa trois larges prises dans sa tabatière, et, passant à d'autres sujets, nous fit apprécier les beautés de Virgile, dont il sait par cœur à peu près toute l'Enéide. C'était plaisir de l'entendre, sur cette belle mer, par cette nuit ravissante, avec les brises embaumées qui nous arrivaient des îles, dans ces mêmes lieux que le poète immortel a parcourus et chantés. Le lendemain matin, on signala les côtes de Sicile, qui se dessinaient au loin avec leurs montagnes, leurs anses, les mille déchirures du rivage. A dix heures et demie, nous débarquions au port de Palerme, et une demi-heure après on nous eût vus installés au charmant hôtel de la Trinacria, dont la longue façade s'étend sur les jardins de la Marine, en regard de la mer et du golfe : une situation incomparable, comme il n'en est qu'en Italie. Le ciel, l'eau, l'atmosphère, la verdure, tout y est délicieux; tout y parle fleurs, printemps, bonté du Créateur.

Mon intention n'est pas de décrire cette ville. Je me contenterai d'un coup d'œil sur ses monuments religieux, au nombre de près de deux cents pour 180,000 habitants. Et quelles églises ! Colonnes, marbres précieux, sculptures, reliefs, peintures, or et argent, boiseries s'y disputent le regard et l'enchantent. Un peu de profusion peut-être : mais qui ne l'aimerait dans la maison du Dieu qui lui-même nous entoure de la prodigalité de ses bienfaits ? Une nation capable de jeter sur le sol tant de basiliques a dû être non seulement opulente et puissante, mais artiste et profondément religieuse; deux choses qu'il m'est impossible de séparer. L'art ne s'élève qu'en se rapprochant du ciel, et, s'il décline aujourd'hui, c'est qu'il rampe.

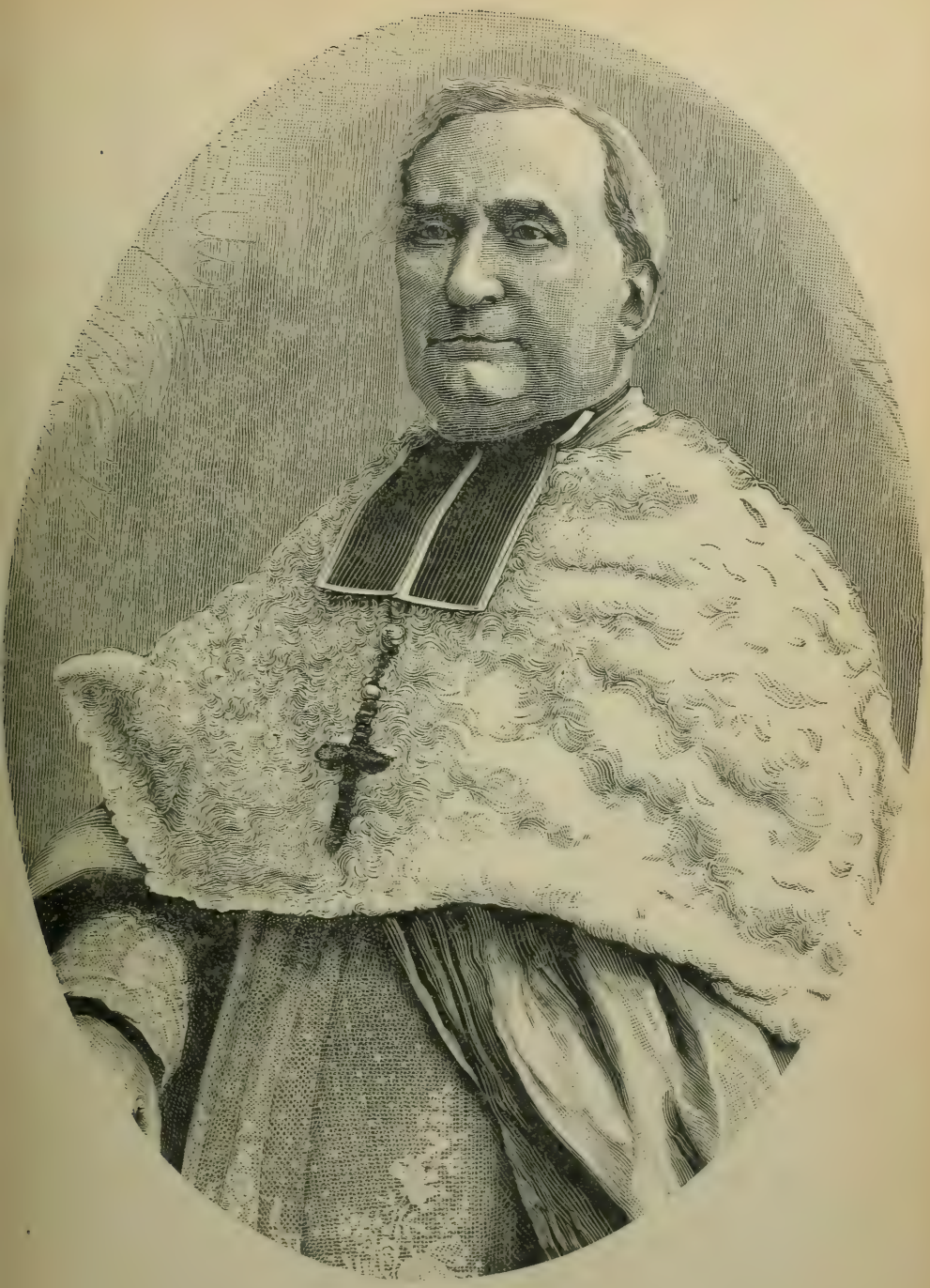
Le vieux Palais royal, souillé, hélas ! depuis cinq années, d'ignominieux souvenirs relevés par des inscriptions en l'honneur de Garibaldi, appelé là tout uniment, et en style lapidaire encore, « le héros du XIXe siècle », ce palais condamné à abandonner un de ses antiques appartements aux restes impurs d'un routier, offre au visiteur chrétien, au touriste honnête, sa *chapelle palatine*, bâtie en 1129 par le roi Roger, en style moitié byzantin, moitié ogival, et toute resplendissante de mosaïques, d'albâtres, de marbres, de pierres dures ; les arceaux retombent sur des colonnes de granit à chapiteaux dorés. La cathédrale, située dans la grande rue de Toledo, date de 1185 et fut construite sur une mosquée qui elle-même avait succédé à une église ancienne. L'extérieur, s'étendant sur une très longue surface, présente un mélange de style roman et d'ornementation mauresque d'un gracieux effet, sinon d'un goût irréprochable ; un élégant feston servant de couronnement découpe ses dentelures sur le ciel. « Grâce au merveilleux climat de l'île, écrit M. de Valon, les pierres, au lieu de noircir, acquièrent avec les années une nuance jaune admirablement chaude. Les monuments, ainsi dorés par la nature, semblent parés d'une jeunesse éternelle : l'œil s'égaie à les contempler, et il serait effrayé si, sous ce ciel lumineux, il rencontrait tout à coup la silhouette sombre de l'une de nos églises septentrionales, si grandioses, si sévères, si majestueuses. » Deux larges arceaux à ogive joignent la cathédrale au beffroi, qui forme un édifice à part, du même style, également digne d'attention. L'intérieur est soutenu par 80 colonnes de granit oriental ; le maître-autel est d'une extraordinaire richesse, celui du Saint-Sacrement est tout en lapis-lazuli. Ici et là, des tombeaux de rois en marbre blanc et en porphyre rouge.

A Saint-Joseph des Théatins, nous vîmes, sous la vaste nef, digne d'une métropole, le sanctuaire souterrain de Notre-Dame de la Providence, où se réunissent les jeunes gens pratiquant en commun la charité et la prière : l'autel, les chandeliers, le taber-

nacle, sont en argent ciselé ; les voûtes disparaissent sous les peintures de maîtres estimés. — Saint-Ignace, ancien noviciat des Jésuites, dépasse en ornementation luxueuse tout ce qui se rencontre à Rome même et à Naples, si j'en excepte Saint-Pierre, le Mont-Cassin et la chartreuse de Saint-Martin. On n'a pas idée de ces choses à moins de les voir, et après les avoir vues, plus tard on se demande si ce n'a pas été un rêve, une illusion, un écart d'imagination surexcitée.

Voici encore, mais plus petite, la Martorana, appartenant à des religieuses : les mosaïques y brillent de tous les côtés. Georges d'Antioche, grand amiral de Sicile, qui la fonda en 1143, suivait le rite grec, et le plan est celui des églises orientales, comme aussi la surabondante décoration.

Il faudrait tout nommer, tout décrire, je ne le puis. Et pourtant, ces belles églises le cèdent évidemment à la cathédrale de Montréal, petite ville archiépiscopale distante d'une lieue et demie, dont la population passe pour descendre des Sarrasins. Là s'élève un des édifices les plus remarquables de la Sicile, et de l'Italie où il y en a tant de remarquables. Construit en 1174 par le prince religieux qui ferma les plaies de la Sicile, Guillaume-le-Bon, il reste le monument le plus splendide de cette singulière combinaison de styles qui se produisit alors, et qui semble attester l'emploi simultané d'artistes grecs, italiens et sarrasins. En y pénétrant, on s'arrête frappé de stupeur. Le maître-autel, donné par l'archevêque Testa vers 1750, est tout en argent ; une immense mosaïque, occupant toute l'abside, présente une figure colossale de Notre Seigneur dont le regard, à la fois doux et majestueux, semble appeler à lui et bénir les cœurs de bonne volonté. Les trois nefs sont séparées par seize colonnes de granit oriental, qui s'appuient sur une base en marbre blanc et sur un socle carré en marbre noir. Une des chapelles, surtout, exigerait un volume pour être seulement analysée.



Le cardinal Fouloon (P. 60.)

« Mon cousin, disait un jour Nicolas Ier de Russie au roi Ferdinand II, ce n'est pas un royaume terrestre que Dieu a confié à Votre Majesté, c'est un coin du ciel tombé sur cette planète. » On comprend cette parole, on la redit malgré soi, lorsque de la plate-forme de l'archevêché on laisse errer ses regards sur le golfe de Palerme qu'on aperçoit à ses pieds, et que les Italiens appellent justement la « conque d'or. » La plaine fertile et boisée qui vous en sépare est enivrante des parfums de l'oranger. Un cercle de montagnes riantes et fertiles enferme cet éden comme dans un cadre destiné à le protéger contre le vent desséchant du Midi. On s'arrache pourtant à ces ravissements, et, quand c'est pour entrer dans le cloître des Bénédictins, qui confine à l'église, on éprouve un autre sujet d'étonnement. Qui n'a vu en peinture ou en photographie ce cloître d'un fini et d'une élégance que les ravages du temps, et ceux aussi de l'incurie humaine, n'ont que faiblement entamé ? deux cent seize colonnes accouplées, de formes variées à l'infini, en limitent les contours ; les mosaïques du XIIIe siècle les font scintiller de mille couleurs ; les sculptures qui en fouillent les chapiteaux parcourent les plus grandes pages de la Bible, depuis la tentation d'Adam jusqu'à la scène réparatrice du Calvaire. On y entretenait jadis un jardin arrosé par des canaux de marbre : le jardin est abandonné ; le cloître gémit d'une solitude qu'il n'a point méritée... Les monuments auraient-ils leur destinée comme les hommes ?

On nous avait effrayés de cette bien courte excursion. Un passant, il est vrai, fut assassiné deux heures après nous par quelques-uns de ces chevaliers des hauteurs qui aiment mieux conquérir leur vie que de la gagner. Le brigandage, en Sicile, est bien designé ; il n'a rien de politique comme celui des Abruzzes et des Calabres. Pour nous, grâce à Dieu, nous rentrâmes à la Trinacria sans encombre ni chute. « Ni chute » serait trop dire : le magistrat perdit l'équilibre au sortir d'une église à nombreux

degrés, et s'en vint cavalcader à l'improviste sur le dos d'un mâtin ronflant au soleil, lequel s'en prit séance tenante aux mollets de l'agresseur et s'enfuit en grognant ; déjà le maître du chien levait le poing en manière de plaidoirie adverse : les contusions du patient parvinrent seules à arrêter de redoutables représailles. Nous croyons avoir retrouvé la bête à Messine, où elle s'était sauvée d'un trait, et elle aussi reconnut à coup sûr son cavalier : on le vit aux explications furieuses qu'elle entama sur l'heure. L'accident n'eut pas de suites plus fâcheuses. J'omettrai de même l'injustifiable erreur du guide de Montréal qui, à sa mine suspecte, prit notre vertueux compagnon pour un Juif et ne cessa de l'exhorter à une impossible conversion, pendant deux heures et demie qu'il nous fut donné de l'écouter. Ses exhortations, en réalité pleines de foi, auraient attendri une âme moins endurcie.

Ce bon peuple est resté essentiellement religieux. Les moindres détails de sa vie font ressortir ce caractère, en dépit de l'impiété exotique apportée chez lui par le sabre et la trahison. Chaque maison, si pauvre soit-elle, possède son image de la Madone et de l'Enfant Jésus, devant laquelle brûle nuit et jour une humble lampe ; les croix, les statues de saints, les stations du chemin de la croix, les inscriptions pieuses, sont prodiguées dans les rues, sur les chemins, au pic des montagnes ; les chariots des champs eux-mêmes sont couverts de peintures à sujets bibliques plus ou moins réussis, mais toujours choisis selon les traditions de famille ou la dévotion du propriétaire. Les saints aussi y jouent un grand rôle. Le Sicilien répugnerait à ces vulgaires charrettes du Nord, sales, immondes, grossières, où l'utilité seule est envisagée : il lui faut, jusque dans ces détails de l'art, une parole ou un signe allant à l'âme, répondant à l'imagination. Le fumier ne lui suffit pas. Aussi voyez avec quel soin il orne la tête de ses chevaux de pompons, de rubans, de clous dorés ! On les croirait en fête tous les jours. A l'église, il manifeste tout haut, sans vergogne

aucune, ses impressions, ses besoins, l'objet de sa prière. A l'ouverture du Mois de Marie, le lendemain de notre arrivée, la foule accueillit le prêtre d'un *Viva Maria* échappé de toutes les poitrines ; *Viva Maria* au premier mot de l'instruction ; *Viva Maria* à la fin. Sachant assez la langue, j'aurais pu tout à mon aise, avec une petite dose d'indiscrétion, être en un tour de main au courant des plus intimes affaires de conscience de mes voisins et voisines ; car ils en causaient sans façon avec la Très Sainte Vierge, de manière à les populariser aux alentours. Nos natures compassées et froides ne comprennent pas cela.

Ce n'est pas que ces excellentes gens, doués de leur part raisonnable d'infirmités et de défauts, ne soient vulnérables par plus d'un endroit. Les notions du *tien* et du *mien* sont parfois confuses dans leur esprit, faute d'explication sans doute. On allègue à leur décharge, il est vrai, qu'ils ont vécu des siècles sous la loi des princes Normands, « ce qui a bien quelque valeur en justice », disait sagement notre ancien procureur général. Leur gosier est aussi trop amoureux de notes excentriques, leur main saisit trop promptement un manche de couteau, lorsque le sang leur monte à la tête. Et puis, ils cultivent avec passion le *far niente,* le « rien faire », s'en rapportant outre mesure à la Providence pour les frais du lendemain. Le peuple mélange ensemble tous les souvenirs de la mythologie et de l'histoire, au milieu desquels il vit. Le brave cicerone Pasquale, un des bonnets de Résina, m'expliquait un jour, en face du Vésuve, comme quoi la porte de l'enfer était là, à telle enseigne que le diable y faisait un satanique sabbat. « Nous le narguons tout de même, ajouta-t-il, et il faut bon gré mal gré que *fra Diavolo* cuise nos œufs pour nous épargner la dépense d'un fagot. » De fait, ses œufs étaient cuits à point [1], durcis selon les règles et meilleurs que dans aucune

(1) Les œufs, déposés dans la cendre qui avoisine le Vésuve, y cuisent en quelques instants.

officine du royaume. — Le Napolitain, comme le Sicilien, comme le Romain, comme le Toscan, comme le Turinois même, ne jure que *Per Bacco,* par Bacchus : point de phrase composée de quinze mots où le dieu de la vigne n'entre pour un bon quart. J'interrogeai sur ce caprice, la question des œufs épuisée, maître Pasquale. « Je vous entends perpétuellement invoquer le nom d'un singulier personnage : vous parlez à tout propos d'un certain Bacchus dont la réputation n'est pas parvenue jusqu'à nous autres, Anglais de France (un voyageur est infailliblement un Anglais pour tout guide italien ;) quel était ce fameux Bacchus ? — Bacchus ! ce n'est pas un homme, c'est une bête ! — Comment ! une bête ? — Je vais vous élucider la chose, *signor Inglese* [1]..... Il y en a quelquefois qui blasphèment, et c'est très mal : il ne faut jamais insulter le bon Dieu, à qui nous devons tout et qui nous jugera selon nos faits et gestes ; donc, pour nous empêcher de rouler dans ce péché énorme, on nous a conseillé de jurer par un animal, par une vache, *per vacca*, *per Baccho*. Vous sentez que c'est bon pour tout concilier, puisqu'enfin il est indispensable, comme chacun sait, de jurer un tant soit peu. » L'explication était claire, en effet, sinon solide et savante. Je la notai incontinent, et je vous la passe, aimable lecteur.

Je m'attarde dans ces causeries et réminiscences, pendant que l'*Archimède* chauffe à toute vapeur : c'est lui qui doit nous conduire à Messine, et il n'attend personne. — « Adieu donc, cité charmante ! s'écrie le plus jeune de nous trois ; adieu, Palerme, que l'admiration des siècles a gratifiée de l'épithète d'*heureuse* à cause de ta beauté, de ton commerce florissant, de l'étonnante fertilité de ton sol, de la sérénité constante de ton ciel, de l'aménité de ta situation, et enfin de l'aisance et de la courtoisie de tes habitants ! Ton golfe n'est pas moins pittoresque que celui

(1) Monsieur l'Anglais.

de Naples. Couronnée du mont Pellegrino, assise auprès du cap Zafferano, entourée des collines de la Bagheria parsemées de jolies maisons de campagne, tu ressembles à une impératrice, et tu règneras dans mes notes de voyage, que je rédigerai quelque jour au coin d'un poêle fumeux de Hollande, entre deux pots de bière, durant les premiers frimas de septembre ! Si quelque chose pouvait adoucir mes regrets, ce serait, ô Coquille d'or, de te laisser la jouissance de cette armée de puces que tu déchaînas contre ma peau. Vivez heureux ensemble. » — La tirade nous plut : elle partait d'une âme qui sent à l'unisson de l'épiderme ; *mens sana in corpore sano.*

Le navire file cependant le long des côtes. S'il se tient en équilibre, ne vous y fiez pas : c'est pour une demi-heure au plus. Archimède, dit-on, demandait un point d'appui pour soulever le monde : notre *Archimède*, à nous, trouve le sien sur des flots dévergondés pour nous lancer au troisième ciel. C'était pitié ! Un mal de mer universel, épouvantable, à dégoûter de la vie et même de la Sicile... Songeant au *Conciliatore* et au chien qui l'avait déchiqueté, le magistrat ne sentait rien, courait, mangeait, fumait, avec un révoltant cynisme, pendant que tous les honnêtes gens du bord râlaient et hurlaient de désespoir ; d'aucuns même allaient plus loin, entre autres notre rhétoricien de tout à l'heure, qui travaillait désormais à autre chose qu'à ajuster des périodes. En ce qui me concerne, s'il convient de tout avouer, je méditais la dissertation de Pasquale et ne me faisais guère scrupule de répéter avec rage : *Per Bacco ! Per Bacco !* C'est à peu près ce qu'on peut articuler de plus fort en restant dans de justes limites. L'Archimède tenait à ballotter son monde de mieux en mieux ; le port même de Cefalù ni les rochers dénudés, grisâtres et luisants de San-Stefano, plus avenants en apparence, n'arrêtèrent pas un instant, même pour prendre ou débarquer des passagers, ses effrénées cabrioles, ses bonds insensés. C'est dans ce moment que pour

la dix-huitième fois environ nous fîmes l'irrévocable serment de ne plus remettre le pied sur un bateau. Le magistrat songeait toujours... tout en s'informant s'il y avait dans les entrailles du monstre provende raisonnable et suffisante. Il fut répondu que oui, et la paix s'éternisa sur cet heureux visage.

Enfin, sur les huit heures du soir, après une entière journée de tortures, une halte s'annonce, les soubresauts diminuent ; on parle de Milazzo, on y entre, on doit passer la nuit en rade, et le lendemain, à quatre heures du matin, on recommencera à danser de plus belle jusqu'aux îles Lipari et à Messine.

« J'en prends à témoin le Styx et ses ondes noires, m'écriai-je : j'atterris ici ! Une barque au plus tôt, et adieu les États d'Amphitrite et de Neptune ! J'irai à Messine à travers les montagnes que je distingue là-bas. — Mais, imprudent, dit quelqu'un, vous vous ferez manger en route par les brigands : les chemins en sont pavés, et on les dit friands d'Anglais. » A ce dernier mot, je reconnus un cicerone italien cherchant capture. « Les plus enragés brigands ne le sont point à l'égal de cette mer : j'aime mieux les affronter que cette abominable traîtresse. Une barque donc ! » Ce fut ma vaillante réponse : elle entraîna une double adhésion, celle d'un jeune Anglais, vrai Anglais celui-là, qui arrivait de New-York en droiture et citait l'Océanie comme l'une de ses prochaines stations ; et puis celle d'un Sicilien de Messine même, ennemi déclaré de toute navigation. Mes deux autres compagnons dormaient du sommeil de l'indifférence pour les maux de ce bas monde. Je les laissai à la garde de leur innocence et de l'équipage. Ah ! qu'il fait bon toucher le sol au sortir de l'Archimède ! L'air me parut vingt fois plus pur, la lune plus amie dans son silence, comme dit Virgile, la Sicile plus délectable ; les arbres me saluaient, l'herbe naissait sous mes pas, à travers les dalles de pierre ; n'eût été le respect humain, j'eusse baisé la première muraille contre laquelle heurta mon chapeau. La brise emporta mes

cris de joie jusqu'à la cheminée encore fumante du bourreau de vapeur, sirène trompeuse, avide de victimes humaines.

Milazzo, située en partie sur la montagne et en partie dans la baie qui l'entoure et où elle forme une presqu'île, renferme dix mille habitants. Le territoire en est si fertile que les faiseurs de vers y ont placé Apollon menant paître ses troupeaux. Les rues sont larges, les maisons vastes et à noble façade : je n'en pus voir davantage. Une espèce de dîner dans une espèce de restaurant; une espèce de lit dans une espèce d'auberge qui singeait assez mal à propos la Basse-Bretagne et la surpassait en dénûment : voilà notre histoire à Milazzo, en y joignant une espèce de contrat avec une espèce de voiturin. A deux heures, en effet, le voiturin enfonçait la porte sous prétexte de frapper, et nous intimait l'ordre de grimper dans sa machine. L'Anglais, réveillé en sursaut, protestait tout en colère que ce n'est pas là une heure de chrétien, le Sicilien se frottait les yeux ; quelques chiens aboyaient dans les environs ; homme de raison, je fermais mon sac en me taisant. J'ai dit qu'il y avait eu espèce de contrat seulement : car, bien que la berline, qui du reste ne fermait d'aucun côté, fût retenue et payée pour nous seuls, elle était déjà occupée par deux bons apôtres du crû qui avaient envahi à leur usage exclusif les places du fond. Les explications, les réclamations, dans le plus académique italien du monde, ne faisaient pas bouger nos drôles, et le cocher s'époumonnait à nous convaincre que les choses iraient beaucoup plus solidement ainsi. Pour lui, comme pour eux, cela ne faisait pas un doute. Bref, entassés sur le devant, le premier qui eût cédé aux tentations de Morphée était sûr d'aller voir sous la roue si elle appuyait bien, et par contre d'envoyer les autres prendre la mesure du fossé voisin. Et voilà comme l'existence est filée de soie ! Ce sont les poètes qui ont mis en circulation cette idée foncièrement menteuse ; en récompense, on devrait bien les condamner à la quenouille.

Dix lieues nous séparaient de Messine, dix lieues dans les montagnes ; sept heures pour les faire. Certains livres vous diront que ce trajet est insignifiant. Les livres mentent comme les poètes.

Nous cheminâmes donc, vaille que vaille, dans notre patache ouverte à tous les vents s'il y avait eu des vents quelconques ; mais l'air était doux, tiède, embaumé, le ciel d'une entière sérénité, la mer redevenue calme et bleue à l'extrémité de l'horizon. Il faut avoir parcouru la Sicile à l'intérieur pour se faire une idée de la richesse, des sauvages beautés de ce pays. Malheureusement, on a déboisé les hauteurs ; les irrigations ne se font plus d'une manière suffisante ; les torrents, n'étant point retenus par les racines des arbres, inondent au lieu de fertiliser ; et quand ils sont à sec, ce qui ne tarde guère, leur lit sert de voie publique et de chemin. Nous en eûmes trois à traverser de la sorte, dans le court espace de huit ou dix lieues. Ce spectacle porte avec lui je ne sais quelle image de désolation qui contraste avec l'aménité des sites et la splendeur de cette nature. En sortant de Milazzo, on entre dans une plaine couverte de délicieux jardins, dont les aromes multiples, où domine l'oranger, remplissent l'air d'agréables senteurs. La chaîne de montagnes du Valdemona doit ensuite être franchie ; elle est longue à monter, car les pics sont élevés et raides. Partout des haies de cactus énormes, de ces cactus dont rien n'approche dans nos serres, où nous faisons laborieusement éclore de maigres et rachitiques spécimens ; ceux de Naples même ne les font pressentir qu'à moitié. En certains endroits, ce sont de vrais arbres, et tellement entrelacés dans leurs raquettes criblées de pointes aiguës, qu'ils formeraient des murailles à défier le canon.

A quatre heures, nous étions au village de Spadafora, assez populeux et d'agréable aspect. Le soleil était levé depuis longtemps déjà ; tout s'éveillait sur nos pas : les paysans partaient pour les champs, en fredonnant quelque vieille romance du temps du roi Roger ; les oiseaux gazouillaient à l'aise, en dépit du Piémont ;

les chèvres se cramponnaient à leur poste, sur toutes les pointes de rocher, sous la garde de quelque Mélibée paré de leurs dépouilles ; les bœufs passaient aussi, avec ces cornes démesurées qu'on ne voit point ailleurs et qui parfois occupent la largeur d'une rue. Les maisons écartées, coquettement assises dans quelque lieu choisi avec le sentiment de l'art, comme l'exige Vitruve, n'ont au surplus que cela pour elles : l'œil, en les scrutant à la dérobée, y découvre une indigence complète, nullement repoussante : il fait si bon dehors, sous un tel ciel, qu'on ne pense point à parer l'intérieur d'un abri à peu près inutile. Çà et là, quelques restes de la domination arabe, une tour entre autres au sommet le plus ardu du mont Pélore, d'où le regard embrasse avec ravissement, d'un côté la Méditerranée et les îles, de l'autre le Phare, le détroit, la Calabre et les derniers plis des Apennins, au midi l'Etna et ses immenses forêts. Il faudrait passer là vingt-quatre heures à méditer dans la solitude, et qu'elles s'écouleraient vite ! Que si la fantaisie en prenait à quelqu'un de mes lecteurs, je le préviens que j'y perdis une paire de lunettes, et qu'une récompense honnête est promise à qui les remettra en bon état à leur légitime propriétaire....

J'en avais apporté d'autres, Dieu merci, et je ne puis dire avec quelle reconnaissance je les pressai sur mon cœur et dans leur étui après qu'elles m'eurent fait découvrir, tout au bas de la vallée, s'étendant en reine sur ce bras de mer qu'elle commande, Messine la Magnifique, ainsi surnommée par les poètes de l'histoire, et avec justice. On va rapidement lorsqu'on n'a plus qu'à descendre une longue avenue d'aloès, de citronniers, de lauriers, de pins : à huit heures donc, nous faisions notre solennelle entrée dans les murs de la vieille Zancle, comme disaient les Grecs. J'ai parlé de citronniers : il est intéressant de savoir que ceux des environs de Messine, toujours en feuilles, en fleurs et en fruits, produisent, par pied d'arbre, jusqu'à 30,000 citrons par an ; quelques-uns en ont donné 45,000 ! « Quand on a vu, dit M. Sala, les belles récoltes

de blé de Catane ou celles des raisins de Syracuse et de Vittoria; quand on a vu les gras troupeaux qui se prélassent dans les prairies artificielles de Trapani ; quand on voit les figuiers, les amandiers, les pistachiers, mêlés aux oliviers dans ces beaux champs clos par de fortes haies de cactus ou d'aloès aux larges feuilles et aux fleurs pyramidales ; quand on a visité les jardins ravissants de Palerme, où toutes les fleurs de tous les pays et de tous les climats se parent naturellement de leurs plus belles couleurs et exhalent leurs plus doux parfums, on comprend l'enthousiasme de ceux qui ont écrit sur la Sicile, » et, je l'ajouterai, la convoitise de MM. les Anglais, convoitise qui est le premier et le dernier mot des bouleversements italiens.

Des annales particulières mêlées aux faits les plus décisifs de l'histoire, l'un des ports les plus vastes, les plus commodes et les plus sûrs de l'Europe, cent mille habitants pleins de vie et d'industrieuse activité, d'innombrables palais disposés sur deux rangs pour former les rues, une citadelle plantée au milieu du détroit par Vauban et qui passe pour imprenable, des monuments religieux et artistiques en notable quantité : voilà ce qui s'empare du voyageur à Messine et l'y captive. Je ne puis détailler. Deux grandes rues parallèles au quai, le *Corso* et la *strada Ferdinando* (nom auquel on vient de substituer celui de *Garibaldi !...*), partagent la ville en deux et sont coupées à angles droits par d'autres rues s'élevant d'un côté vers la montagne, aboutissant de l'autre au port par autant d'arceaux à travers lesquels brille le lac azuré de la mer Ionienne. On y compte sept portes, cinq places publiques, six grandes fontaines, une université, quatre bibliothèques, trois monts-de-piété, cinquante couvents, et d'autres établissements de différents genres. Vue de la mer, la ville présente un amphithéâtre couronné par les montagnes et s'inclinant mollement au bord du détroit, où les maisons élégantes et à colonnes du quai, appelé la Marine, lui font une royale ceinture ; les tours,

les clochers, les coupoles, s'élancent tout au travers. L'ensemble est extrêmement gracieux, pittoresque, et rappelle Naples par plus d'un endroit. La terre ferme, qui se déroule en face, avec les villes de Reggio de Calabre, San-Giovanni, Scilla, et plusieurs villages de pêcheurs, semble, au premier coup d'œil, n'en être séparée que par l'un de nos grands fleuves, le Rhône, la Loire, la Garonne. Moins d'une heure suffit à franchir la distance d'une rive à l'autre.

La cathédrale ne surprend pas tout d'abord comme elle a droit de le faire. Le vaisseau est vaste, la hauteur considérable, les richesses de détail prodiguées, et on revient promptement de cette première impression en observant la façade, percée de trois portes ogivales, toute en marbres de diverses couleurs, avec mosaïques et bas-reliefs ; les vingt colonnes antiques de la nef, le maître-autel incrusté de pierres précieuses et se dressant, comme un monument à part, à la moitié de la hauteur de la voûte ; et surtout la splendide chapelle du Saint-Sacrement, à gauche. J'ai compté sur l'autel seul, dans une cérémonie, il y a quelques années, jusqu'à sept cents cierges allumés à la fois.

Sur les deux heures, l'*Archimède* est signalé, et j'accours offrir à mes compagnons les honneurs du port que j'occupais avant eux, grâce à ma patache. Il était temps. Deux personnages gesticulaient, avec échange de qualificatifs hasardés, au beau milieu de la place. Ne perdons pas de vue ceci : la mer, alors même qu'on la quitte, est coutumière de vous rendre des jambes assez mal assurées, voire de l'humeur dans le caractère. Les Parthes n'étaient pas plus traîtres ! Et notre digne magistrat s'en ressentait comme les autres ; ajoutons à cela que volontiers il agite, en causant ou en marchant, une canne à assommoir qu'on a quelque peine à juger inoffensive au premier aperçu ; l'expérience rassure, mais l'expérience n'est point acquise à tout venant. Se posant donc *ex abrupto* en point d'interrogation : « Signore, dit-il en italien

du treizième siècle à un gentleman qu'il avise, l'hôtel de la Vittoria, s'il vous plaît ? » L'autre toise incontinent son homme, et du meilleur français riposte avec hauteur : « Monsieur, veuillez repasser quand vous serez à jeun ! — Signore, je vous exhorte à croire... » Nous eûmes le mérite d'arrêter la querelle en jetant au travers de ces obscurités de langage et de circonstances une opportune lumière. La victime m'en est restée particulièrement reconnaissante: ce qui montre une fois de plus son bon naturel, auquel je me plais à rendre hommage en toute occasion.

Quelques heures après, nous surprenions un vieil ami, Salvatore Bensaja, cœur à la même température que la tête, c'est-à-dire à peu près le cratère de l'Etna dans ses meilleurs jours d'incandescente expansion, nous le surprenions, dis-je, assis comme un patriarche à l'ombre d'un bois d'orangers et de citronniers, méditant sur les vicissitudes étranges de la fortune des peuples, et de la Sicile en particulier, à laquelle il donna plus d'une fois son sang... Et pour aboutir à quoi ? L'âge fait réfléchir, la réalité aussi, et bien des illusions se dissipent au contact des ruines. Que de souvenirs nous avions à remuer ensemble ! et nous n'y manquâmes guère. Tous les quatre alors, munis d'un phaéton sur le coursier duquel je soupçonne le cocher d'avoir poussé jusqu'à l'abus les expérimentations économiques, nous parcourons la ville, où la fraîcheur du soir réveillait de leur sieste les neuf-dixièmes de la population : c'était une fourmilière d'êtres humains, Siciliens pardessus le marché, ce qui ne saurait en conscience être synonyme de gens taciturnes, moroses ou parlant bas. Les crieurs de pois verts, de marée fraîche, de cerises, de limons, de blé de Turquie grillé, ont, à cette latitude, des poumons à perforer les oreilles d'un sourd ; les chevaux saisis d'aventure par une de ces émissions formidables font régulièrement un écart, le cavalier perd l'arçon, les chiens protestent par bandes, les étrangers se pâment, redoutant un de ces tremblements de terre subits dont on les a

effrayés ; pour les habitants, ils consomment paisiblement leur cigare en gagnant le café voisin, où les attend pour deux sous une glace ou un sorbet succulent.

Quand on a dépassé la porte du Midi, voisine du grand hôpital, on chemine quelque temps entre de jolies maisons de campagne pour gagner le village de Contessa, brûlé en partie par les Napolitains en 1848, mais qui s'est remis de ce cruel désastre. Nous allions y visiter une villa comme il y en a peu, une villa qu'on n'oublie plus et qu'on souhaite toujours de revoir. La description en est bien difficile. Représentez-vous toutefois un bâtiment à colonnade, surmonté d'une terrasse peuplée d'orangers, entouré d'avenues de pins parasols, de citronniers, d'orangers encore, de vignes gigantesques formant berceau ; le tout entremêlé de parterres où s'épanouissent les fleurs que nous appellerions les plus rares et qui là sont à peine remarquées. Montez sur cette terrasse, et dites-moi où vous avez rencontré un panorama semblable ! Devant vous, les eaux du détroit baignant les limites du parc, qui s'avance pour être caressé par elles ; au delà toute la Calabre, avec ses montagnes, ses villes, ses bois et ses jardins ; sous vos pieds, la propriété charmante où vous êtes traité en bien venu, et puis les propriétés voisines, sur lesquelles votre œil se repose avec les mêmes jouissances ; derrière vous, la chaîne des monts Pélore, qui de là s'en va partager l'île en trois plateaux et lui a valu le surnom de *Trinacria* aussi bien que ses trois caps ; à droite, dans la direction de Catane et de Syracuse, le sommet de l'Etna, étincelant de mille feux la nuit, et que vous croyez toucher de la main ; sur votre tête, le ciel le plus constamment pur, l'atmosphère la plus limpide, la plus suave, la plus chargée de parfums. « La Sicile, a dit quelqu'un, c'est comme une terre promise. Celui qui vient du Nord, en pensant à son pays natal, ne le retrouve plus dans sa mémoire qu'enveloppé de frimas et de brouillards ; l'Italie elle-même a les pâles couleurs, et la France paraît cristallisée au

fond d'un glacier. » Le bon Bensaja, fier de sa patrie, faisait ressortir éloquemment ces avantages. Le vénérable magistrat prenait le ciel à témoin que Carpentras même n'approche pas de telles merveilles ; le jeune homme de Hollande, sans s'émouvoir, convenait qu'il n'y avait pas lieu de songer à Rotterdam, et moi... Peu importe au reste : il suffit d'avouer que les comparaisons m'inquiétaient moins ; je m'abandonnais à mon enthousiasme.

Le lendemain, une charmante excursion terminait le programme, celle de l'ermitage de Trapani, à quelque distance de la ville, dans la montagne. On ne va point à Messine sans le visiter, et nos dispositions furent bientôt prises. Elles consistaient à nous procurer trois ânes, utiles serviteurs qui ne manquent point en Sicile. Le beau temps aussi est dans les conditions ; mais, au mois de mai, sous ce ciel, il n'y en eut jamais disette. Nous enfourchons les montures, au centre de la rue principale, en face du jardin public de la *Flora*, sans que personne y trouve à gloser. Nos mines peut-être... Je mets cela au collectif, par discrétion. Le *guaglione* touche ses bêtes, pousse cinq ou six *rrrra* à faire trembler les vitres, les arcboute d'une demi-douzaine de jurons empruntés aux Messéniens, aux Carthaginois et aux Arabes, et fidèlement conservés par la tradition, et nous défilons à la manière des vieux paladins. Lorsque je vis de maigres jambes traîner jusqu'à terre, et que, les suivant de bas en haut, mon regard plongea sous le chapeau renfoncé qui les terminait à la partie supérieure, je ne sais quelle réminiscence subite de l'ingénieux don Quichotte me fit jeter aux orties la gravité de commande. Au fait, on pouvait rire, on y était obligé même, d'autant mieux que le héros, fort de l'absence de tout miroir, s'amusait lui-même de ses voisins.

Il fait chaud, la route est poudreuse, montueuse, tortueuse. Un mois pour l'aller et le retour, je ne pense pas que ce soit trop....

Nos ânes nous firent traverser au pas de charge une bonne

moitié de la ville, en suivant la grande rue Ferdinando, (qu'aucune puissance au monde ne me fera salir du nom du pirate de Marsala.) L'ermitage est situé dans les montagnes, au nord de Messine, du côté du Phare par conséquent ; et pour s'y rendre, il faut, après la dernière maison, obliquer à gauche, s'engager hardiment dans un dédale de petits chemins pierreux, inégaux, défoncés, tortueux, servant de lit aux torrents pendant l'hiver, bordés de murailles destinées à protéger d'agréables jardins contre ces périodiques inondations. L'endroit est tout à la fois sauvage, désert, et cependant rempli d'un indéfinissable charme, qu'il faut attribuer sans doute à la pureté du ciel, à la végétation puissante, aux émanations embaumées qui s'échappent de toutes les plantes, à la variété des sites, à la paix profonde et douce de cette belle nature. Enfin, on arrive : les humbles bâtiments sont là, et du premier coup on comprend que des hommes de retraite aient choisi ce lieu pour y vivre dans la contemplation, loin du bruit et des stériles agitations de la terre. Il ne se peut, en effet, rien voir, rien imaginer même, qui réponde mieux à ce besoin d'horizon supérieur, de dégagement des sens, de liberté de la pensée, que nous portons en nous, et que tout semble vouloir étouffer dans l'existence telle que l'ont faite les mesquineries humaines. Un ermitage émeut toujours : celui-ci émeut et séduit.

Nous entrâmes à la chapelle d'abord : Dieu doit être salué le premier, et d'ailleurs on éprouve le besoin de le bénir sans retard, en face des plus aimables créations de sa Providence. Ce modeste sanctuaire ne laisse pas d'avoir aussi quelques richesses, en marbres principalement ; ils brillent aux autels, aux murailles, sur le pavé, avec deux ou trois peintures de bon goût. L'ancienne chapelle était creusée dans le roc, et sert présentement de hangar à l'ermite, derrière sa pauvre chambre. L'église actuelle doit avoir au moins deux siècles, si j'en juge par les tombes.

La seconde visite fut pour l'ermite. Padre Francesco, habitué

à recevoir les étrangers et les pèlerins, nous accueillit avec son affabilité et sa gaieté ordinaires. Il a soixante-huit ans, et il y en a quarante qu'il habite son rocher. Une mystérieuse bouteille sortit de l'armoire vermoulue : c'était commencer la conversation selon les règles, observa notre imberbe compagnon.

— « Père, lui dis-je, vous êtes ici en homme à qui répugnent les affaires d'ici-bas. Votre sort est admirable. Quelle vue tout autour de vous, quelle solitude dans votre intérieur ! quel ciel sur votre tête ! Combien ici Dieu vous est présent et vous parle de près ! Ces montagnes verdoyantes qui se dressent derrière nous, couvertes de pins, parasols naissant d'eux-mêmes sur le mondre pied carré de terre végétale ; ces vallées luxuriantes de moissons et d'oliviers, à travers lesquels s'égarent avec ravissement nos yeux ; ces déchirements volcaniques du sol qui lui donnent les plus étranges figures ; cette tiède atmosphère, ce soleil perpétuellement en fête; ces rares maisons blanches éparpillées sur les coteaux, parmi des touffes d'arbres et des haies d'aloès ; et puis, là-bas devant nous cette mer Tyrhénienne si bleue, sillonnée de navires partant pour l'Orient, pour Malte, pour l'Afrique, ou remontant vers les golfes enchantés de Salerne, de Naples, de la Spezzia, de Gênes; la ville à vos pieds, avec ses coupoles et son pittoresque amphithéâtre de palais ; plus loin, au-delà du ruban de flots qui lui sert de ceinture, la Calabre et la ligne ardue de ses Apennins, Reggio que l'on devine, San-Giovanni qu'on semble toucher de la main ; les îles à gauche, le phare, les bois, les villages: vos jours s'écoulent dans cette heureuse, dans cette éloquente contemplation. Les Apôtres restèrent quelques heures sur le Thabor : vous y êtes depuis quarante ans ! A vous il a été permis d'y dresser une tente. Acceptez nos compliments, gâtés quelque peu par le vilain péché d'envie.

— Oh ! je sais apprécier mon bonheur, répondit-il. Voici plus de seize ans que nous ne nous étions vus, monsieur l'abbé : seize ans !

et les mois et les années ont passé comme un songe. Au fait, tant mieux, puisqu'ils nous rapprochent, en se précipitant, de la couronne promise au bon serviteur. Les agitations, les révolutions, les bouleversements dont le souffle monte jusqu'ici me paraissent jeux d'enfants, parce que sur cette hauteur on ne songe qu'à vivre en vue de l'éternité, où chaque chose rentrera dans l'ordre.

— Veuillez nous raconter maintenant l'histoire de votre ermitage : nous sommes venus pour l'entendre de votre bouche.

— Elle n'est guère compliquée, reprit-il. On ne sait pas au juste à quelle époque il commença d'être habité par les religieux : car ce fut autrefois un de ces couvents retirés comme nous en avons beaucoup en Sicile. Il appartenait aux Pères Capucins, lesquels finirent par l'abandonner, leur vocation les destinant plutôt aux œuvres du saint ministère. En 1666, un ermite s'y fixa, et la pauvre maison n'a plus cessé d'en abriter un certain nombre, les uns après les autres. Nous dépendons, moi et quelques confrères répandus dans d'autres solitudes aux environs, d'un supérieur qui nous visite. A certaines fêtes de l'année, on se rend ici en procession de tous les environs, et alors nous nous réunissons pour donner aux saints offices plus d'éclat et de solennité. Le reste du temps, nous vivons seuls, priant Dieu, ayant pour trésor les légumes de notre jardin, disposés aussi à porter des consolations et le secours des sacrements aux fermiers et aux bergers des montagnes. Les amateurs du bruit et des plaisirs seraient peu à leur aise ici : quant à nous, le seul bruit qui nous soit agréable est celui de la nature dans le travail des diverses saisons ; nous aimons à unir notre voix à la sienne et à celle des anges dans de saints cantiques ; et, pour ce qui regarde les plaisirs, n'est-ce pas le plus désirable de tous de mépriser ce qui n'a pas Dieu pour objet ? »

Voilà pourtant, pensais-je, des gens que les adorateurs du cabaret, les larrons de la presse, les galériens méconnus, traitent de race inutile et fainéante ! Oh ! si la société arrivait un jour à n'avoir

plus d'autres paresseux ! si le sens commun nous était rendu !

Padre Francesco nous introduisit dans son maigre potager, disputé mètre par mètre à la pierre et aux broussailles, et dont l'indigence contraste singulièrement avec l'opulence du paysage. Il reprit alors la conversation, et nous lui demandâmes si sa résidence avait beaucoup souffert des secousses de l'Etna si terribles en l'année 1783.

« Tous, répondit-il, nous avons conservé mémoire de cette horrible catastrophe. Déjà nous avions eu, quarante ans auparavant, la peste de Messine, qui avait pour ainsi dire dépeuplé notre ville, orgueilleuse de ses cent vingt mille âmes. Elle se remettait à peine lorsque l'Etna vint s'attaquer tout à la fois aux habitants, à leur sol, à leurs maisons. Cette rangée de palais à colonnes qui s'étend le long du port, vous a-t-on dit pourquoi ils manquent de leur couronnement ? c'est qu'on n'a pas eu le temps de les achever, et qu'on vit dans une crainte incessante depuis cette époque.

» Le 5 février 1783, à midi et demi, le jour devient sombre, le ciel se charge de nuages et de formes bizarres. Les animaux donnent les premiers des marques de frayeur ; les oiseaux s'envolent en décrivant des cercles immenses ; les chiens tremblent convulsivement et hurlent ; les bœufs mugissent et se dispersent. Un moment après, on entend une détonation profonde, pareille à un tonnerre souterrain qui ne dure pas moins de trois minutes.

« Elle cessait, lorsque les maisons se mettent aussi à trembler ; quelques-unes s'affaissent sur elles-mêmes, et de tous les points de la ville un nuage de poussière et de fumée monte vers le ciel. La terreur des animaux avait été un signal auquel on ne pouvait se méprendre : ce sont eux, à Naples, les bœufs principalement, qui annoncent les éruptions du Vésuve ; à Florence, lors de l'invasion des divers choléras qui ont sévi sur la cité, on a remarqué que, plusieurs jours auparavant, les oiseaux avaient cessé de chanter, les mouches et les cousins s'enfuyaient, les

chauves-souris se cachaient. Dieu a doué ces êtres faibles d'un instinct que notre raison remplace à peine. Les Messinais étaient en proie à une terreur sans pareille. Tout à coup, après ces préliminaires que l'on avait cru être l'excès du malheur, un nouveau frémissement court sous le sol et l'agite à une grande distance : on eût dit une table chargée qu'on secoue par les pieds ; la terre oscille, se creuse, se renfle, bondit, et une partie de la ville s'abîme avec un fracas inexprimable. Chacun songe à fuir ; on court sur la grande place, près de la cathédrale ; on s'y précipite, au milieu des cris des enfants, des vieillards et des femmes ; les hommes paraissaient frappés d'une stupeur qui glaçait la parole sur leurs lèvres. Un second tremblement se fait sentir ; on ne sait de quel côté chercher le salut : car des crevasses s'ouvrent devant les fuyards, dévorant une maison, un palais, une rue, dont les décombres forment d'infranchissables barrières et découragent les plus hardis. Chacun croit à la fin du monde et se résigne à recevoir la mort là où elle voudra le frapper. Enfin, tout paraît se calmer ; une pluie orageuse et battante inonde la ville à moitié ruinée ; on ne songe même pas à regagner sa demeure, on campe en plein air, le désespoir au cœur. A minuit, nouveau frémissement, nouveau tremblement ; en ce moment, on vit un clocher détaché de sa base et emporté dans l'air, tandis que la coupole de la cathédrale s'affaissait et que le palais royal, les maisons du port, douze couvents et cinq églises s'abîmaient du faîte aux fondements. Puis, au sommet des débris, on vit briller des flammes pareilles au dard d'un serpent enseveli qui tenterait de se tirer d'un monceau de ruines : c'était le feu des cuisines qui avait mordu aux poutres et aux lambris.

» Le lendemain 6 février, on se crut hors de nouveaux périls, et en effet tout s'était apaisé. Mais le 7, vers trois heures du soir, les secousses recommencent avec une telle fureur que, si quelque monument était resté debout, il n'eût point échappé

cette fois à la ruine. A partir de là, les ondulations du terrain diminuèrent insensiblement ; et néanmoins il fallut plus d'un an pour que la terre se raffermît. Quarante mille individus périrent, vingt mille autres succombèrent à la suite d'épidémies occasionnées par l'insuffisance des aliments, le défaut d'abri et le mauvais air engendré par les eaux stagnantes ; beaucoup perdirent aussi la vie dans les incendies qui se déclarèrent à la campagne. De grandes maisons, des arbres, du bétail et des hommes, furent engloutis dans des crevasses devenues soudainement béantes sous leurs pas ; quand le sol s'abaissait, la terre se refermait sur eux, de manière qu'on n'en pouvait retrouver le moindre vestige à la surface. Le fléau fut aussi terrible en Calabre, en face de nous, et il se fit sentir jusqu'à Lisbonne, et à Séville, où chaque année on en fait mémoire par une messe solennelle et une procession. En Calabre, des villes de second ordre, mais pourtant fort peuplées, n'ont laissé à leur place qu'un étang. Le prince de Scylla s'était réfugié, avec une grande partie de ses vassaux, sur des bateaux de pêche : la nuit du 6 février, la mer, s'élevant subitement de plus de six mètres, se précipita sur une plaine basse du littoral, entraînant tous ceux qui s'y trouvaient. Elle se retira ensuite, mais pour revenir avec plus de violence. Tous les bateaux coulèrent à fond ou se brisèrent contre le rivage, et plusieurs d'entre eux furent emportés au loin dans les terres. Le prince et quatorze cents personnes périrent !

— Quelle épreuve pour votre pays, d'ailleurs si favorisé de Dieu ! interrompis-je. Ces convulsions de la nature, auprès desquelles les plus profondes agitations des peuples paraissent peu de chose, sont à peine consignées dans l'histoire générale, je ne sais vraiment pourquoi. Ce que vous dites de Séville est exact : j'y ai assisté moi-même à la messe commémorative et à la procession. Le prêtre qui disait la grand'messe à la cathédrale, au moment de la secousse de 1783, s'échappa de l'édifice qui me-

naçait de crouler, et vint achever le saint sacrifice auprès d'une croix dressée sur la place : c'est à cette croix que se rend le cortège chaque année. La catastrophe eut d'ailleurs beaucoup de circonstances lamentables que d'autres nous ont racontées. Ainsi, dans le territoire de San-Fiti, il se forma une crevasse longue d'un quart de lieue, large de deux pieds et demi et profonde de vingt-quatre ! Il s'en produisit une de même dimension dans le territoire de Rosarno. Dans le district de Piacenza, s'ouvrit un ravin de dix-huit cent cinquante mètres de long, de trente-quatre de large et de dix de profondeur, et à quelque distance il se forma deux gouffres, l'un d'environ quatorze cents mètres de long sur cinquante de large et trente-quatre de profondeur, l'autre de quatre-cent soixante mètres de long sur dix de large et soixante-treize de profondeur. Dans le voisinage de Scrosinara, apparut soudainement un lac par suite de l'ouverture d'une grande crevasse du fond de laquelle l'eau s'élança tout d'un coup : ce lac, qui reçut le nom de del Tolfilo, avait six cent vingt-sept mètres de longueur, trois cent trente de largeur et dix-huit de profondeur. Les plaines, dans certaines localités, se couvrirent de creux circulaires, en général de la grandeur d'une roue de voiture ; lorsqu'ils étaient pleins d'eau jusque près de leur bord, ils ressemblaient à des puits ; mais le plus souvent ils étaient remplis de sable sec. A Montéléoné, toutes les maisons furent renversées, dans certaines rues à l'exception d'une seule, dans d'autres à l'exception de deux, et les bâtiments ainsi conservés furent à peine endommagés. La surface du sol se soulevait fréquemment comme des vagues qui se gonflent, ce qui produisait un étourdissement analogue au mal de mer ; ailleurs, on eût dit un tapis soulevé par le vent. Que Dieu préserve la Sicile d'un second malheur de ce genre, moins grave au reste que celui qu'elle avait déjà souffert moins d'un siècle auparavant, en 1693, et qui avait sévi principalement sur Catane. Catane et quarante-neuf autres villes ou villages furent alors détruits, et

cent mille personnes périrent ! Il faut bien pourtant que l'orgueil humain s'incline sous la main qui commande à de si puissants éléments et se joue avec leurs plus terrifiants phénomènes. »

La conversation se termina sur cette pensée. « Mes amis, hasarda le plus jeune d'entre nous en ce moment, la soirée s'avance, la route est longue. Je vote pour une retraite immédiate avec la permission du bon Père Francesco. »

Chacun fut de cet avis et, quelques minutes après, nous nous remettions en route.

Aux trois quarts de la descente, on rencontre un vaste couvent de capucins, dans une situation non moins agréable ; j'invitai nos amis à le visiter. Des souvenirs récents s'y rattachent. Là fut établie, en septembre 1848, pendant le bombardement, l'ambulance des soldats siciliens ; là se réfugièrent une foule d'habitants, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux, pour bientôt entraîner les religieux eux-mêmes dans les montagnes. Les vaisseaux de guerre français et anglais étaient en face, chargés de réfugiés ; un seul de nos bâtiments en avait recu cinq mille, obligés de se tenir debout, jour et nuit, serrés les uns contre les autres. Quelques-uns furent retirés morts de cette presse où tout mouvement était impossible. Assis sur un banc du jardin, nous nous entretînmes quelques instants de cette nouvelle page d'histoire.

« Ici, dis-je à mes compagnons, que de choses j'aurais à vous raconter *de visu !* car j'étais au milieu de la ville ; je ne l'ai quittée qu'à la dernière heure, lorsque le drapeau royal flottait sur Messine. Je vins dans ce couvent visiter les blessés, parmi lesquels il y avait un Français dont l'épaule avait été emportée par un boulet sous mes yeux. Vous voyez d'ici cette citadelle de Vauban, qui ferme le port et qu'on dit imprenable : ni les valeureux garibaldiens ni les Cialdini n'ont pu y mordre.

» En septembre 1848, continuai-je, le roi de Naples ne pos-

sédait plus que cette citadelle sur le territoire de la Sicile : c'est de là qu'il commença la conquête. Cent quatre-vingts pièces de canon tirèrent du matin au soir sur les forts et sur la ville, du dimanche 3 au jeudi 8 ; campés et fortifiés sur les hauteurs, les Siciliens répondaient avec deux cents bouches à feu : nous étions, nous, entre les deux, c'est-à-dire au beau milieu de Messine, et je vous assure que la position n'avait rien de plaisant. L'incendie se déclarait de toutes parts, les toits s'écroulaient, la mort volait sur nos têtes. Une bombe tomba près de l'autel où je disais la Messe ; fort heureusement elle n'éclata pas ; mais une seconde arriva un quart d'heure après, qui tua net un des assistants au moment où il sortait. L'hôtel de ville était en flammes, le quartier du Midi n'offrait plus que des décombres. Ah ! la guerre est chose brillante dans les livres, loin du sang et des morts ; mais qu'elle est hideuse quand on la voit de près ! Il fallut prendre chaque rue, s'emparer de chaque maison, se battre au pied de chaque muraille et conquérir chaque canon, après d'interminables luttes, corps à corps, épée contre épée. Ce fut digne des temps anciens, digne des âges héroïques. Toute l'artillerie de Messine fut prise : deux cent dix-neuf canons, trente-quatre obus, vingt mille bombes et boulets, cent quinze mille cartouches. Quant à l'infortunée Messine, ce n'était plus qu'un épouvantable volcan d'où s'élevaient des tourbillons épais de fumée noire et des jets de flammes ardentes. Partout décombres et cadavres. Je vois encore tout cela, après dix-sept années, comme si le temps n'avait rien effacé. L'émouvant se mêla, dans cette guerre, à l'horrible. Ainsi, sur la côte de Milazzo, un général napolitain qui fuyait ordonne à sa troupe d'abandonner les pièces et de tuer toutes les bêtes de selle ou de train : les soldats se refusent à cette inutile boucherie. Plusieurs de ces pauvres chevaux ne voulurent point quitter leurs maîtres : ils les suivirent malgré eux, et, quand

ils les virent s'embarquer, ils se jetèrent à la mer en poussant des hennissements plaintifs. Leurs maîtres, de loin, en pleurant, les regardaient fendre les ondes et ne pouvaient courir à leur aide ; ils les virent se fatiguer, puis s'arrêter, puis disparaître... Si les hommes étaient aussi fidèles, si le sentiment du devoir était aussi vif en eux, que de malheurs épargnés à la société ! [1] J'aurais quantité de traits et de souvenirs à évoquer à propos de ce siège.... Mais les ombres gagnent ; nous avons beaucoup parlé, et nos aliborons, peu soucieux de la chose, ne demandent qu'à revoir l'écurie. Un temps de galop, et nous sommes dans les murs ! »

La saison n'était pas celle des belles fêtes de Messine. Nous nous donnâmes toutefois la jouissance d'y assister en esprit en nous les faisant raconter. Il y a d'abord la procession du 15 août, fête chère à tout bon Sicilien, et qui d'ailleurs est patronale pour la ville. Un immense échafaud, dressé à la hauteur de soixante pieds, représente sur divers plans le soleil, la lune, les divers corps célestes ; au sommet est assis un vieillard chargé de figurer le Père éternel. A l'extrémité des rayons du soleil et des planètes, exécutant lentement un mouvement circulaire, sont suspendus de petits garçons habillés en anges. Les nuages qui planent sur la décoration renferment dans leurs flancs une troupe de musiciens chantant en chœur des hymnes appropriées à la circonstance. Cette scène est une des plus curieuses que l'on puisse imaginer.

Le jour de Pâques, la cérémonie offre un aspect tout différent. Dès le matin, deux groupes séparés de religieux s'avancent en portant, les uns l'image du Rédempteur, les autres celle de la Sainte Vierge, sur des brancards recouverts d'étoffes précieuses. A quelque distance, chacun des deux cortèges prend une direction

(1) Voir sur ces émouvants épisodes notre *Vie de Mgr Postel*, et notamment ses lettres à l'abbé Foulon, plus tard cardinal de Lyon.

opposée, pour aller à la recherche l'un de l'autre, en souvenir des saintes femmes courant au tombeau du Seigneur. C'est en face de la cathédrale que la rencontre a lieu. Les deux images entrent ensemble à l'église et sont déposées au fond du sanctuaire. En même temps, une multitude de petits oiseaux, tenus captifs jusqu'à ce moment, prennent joyeusement leur volée à travers portes et fenêtres, et vont porter dans les airs la joyeuse nouvelle de la résurrection, tandis qu'une décharge de pièces d'artifices et de mousqueterie l'annonce à la terre. Aux imaginations ardentes des Siciliens il faut à tout prix de ces spectacles et de ces symboles.

Les Messinais croient posséder une lettre écrite par la Sainte Vierge durant son séjour à Ephèse. En commémoration de la galère qui l'aurait apportée, on a construit un splendide vaisseau, long de soixante pieds, haut de soixante-dix, qui se monte au besoin et se place dans une vaste fontaine créée pour lui. Soixante-quatre esclaves enchaînés, trente-deux de chaque côté, paraissent faire la manœuvre; chaque effigie, fort bien peinte, est de grandeur naturelle. L'ensemble a dû coûter des sommes immenses. Cinquante ouvriers passent une semaine entière à ajuster les pièces. Aussitôt que le navire est debout dans son bassin, pavoisé, brillant d'or, les cordages entourés de guirlandes de fleurs, les voiles au vent et les banderoles flottantes, une troupe de musiciens disposés sur le tillac annoncent par de joyeuses fanfares l'ouverture de la solennité, De tous côtés on leur répond ; la ville est sur pied et se précipite à la fête; c'est un flux et reflux continuel des faubourgs à la grande place. Les chanteurs, les joueurs de fifre, les bateleurs, donnent à tous les coins leurs concerts et leurs parades. Plus d'affaires, plus de soucis ; les maisons se vident, le port devient désert, Messine est dans les rues. Le soir, la galère s'illumine : le pont, les mâts, les vergues, tout est en feu. Les madones placées aux carrefours ou à la porte des habitations flamboient

derrière une profusion de bougies ; des festons de verres de couleurs s'y ajoutent. Journée populaire au premier chef.

Le lendemain, vendredi 5 mai, un vapeur italien venant d'Ancône et allant à Marseille, le *Tirreno*, nous recevait à son bord, pour nous déposer le 6, à midi, dans le port de Naples. Rendons justice à la mer : elle nous fut bénigne. Ce fut un lac d'huile, où le vaisseau le plus enclin à malveillance n'eût pu découvrir le joint à la moindre cabriole. Il nous fut donné ainsi, en suivant les côtes, d'en étudier la douce et lumineuse beauté. Le royaume de Naples ne saurait se comparer avec aucun autre de l'Europe ; les rivages même de l'Andalousie lui sont inférieurs.....

Notre arrivée à Naples, fut marquée par un léger accident. Tandis que nous voulons nous rendre à la cérémonie annuelle du sang de saint Janvier, la voiture verse en route ; le digne magistrat se cramponne à la croupe du cheval et s'y livre à d'effrayantes intempérances de voltige aérienne. Chacun pourtant se ramasse de son mieux. Six jours après, les voyageurs se séparaient à Rome, non sans espoir de se revoir prochainement sur quelque autre frontière. Puisse leur commune espérance se réaliser !

3. — Porto-d'Anzio et ses gracieux souvenirs.

Les origines. — Mésaventure d'un jeune Parisien. — Un voyage du pape Innocent XII. — Magnifique réception ménagée par le prince Borghèse. Visite de Pie IX au camp des zouaves. — L'équipage de la corvette *l'Immaculée Conception.* — Les arrêts d'une sentinelle levés par le pape. — Messe militaire. — Scènes touchantes. — La bénédiction des drapeaux. — Aspect étrange que présente Albano. — L'histoire d'un sanctuaire. — La délicieuse vallée de l'Ariccia. — Notre-Dame de Galloro. — Trouvaille d'un enfant en quête de nids d'oiseaux. — Une courageuse entreprise. — Les terrassiers en herbe. — Le jeune Bevilacqua arraché à la mort. — Le mystère dévoilé. — Construction d'une église. — Les épreuves ; la persécution. — Rétablissement du sanctuaire.

L'HISTOIRE de ce petit Porto-d'Anzio, qu'on visite bien rarement de nos jours, est riche et variée. Instructive destinée des choses de ce monde ! un chétif village, à peine indiqué sur les meilleures cartes, se voit aujourd'hui là où fut la rivale de Rome !

Le temps et les barbares ont accompli cette destruction. La ville occupait jadis tout le golfe, s'étendant le long de la côte et se déployant en éventail, depuis le port de Néron au Nord jusqu'au faubourg du midi, qui forme aujourd'hui une commune à part sous le nom de *Nettuno*. Les Sarrasins, aux VIIIe et IXe siècles, maîtres de l'Espagne, de la côte d'Afrique, de la Sicile, promenaient sur toute la Méditerranée leurs dévastations et leurs ravages. On se rappelle qu'en 1830 encore ils étaient la terreur de nos navires, et que le roi Charles X dut aller les châtier, les soumettre enfin dans leur repaire d'Alger.

Or, à l'époque dont je m'occupe, les incursions étaient presque journalières. Ces affreux pirates paraissaient tout d'un coup sur un point du littoral, se ruaient sur les habitants, les enchaînaient pour les emmener captifs et les vendre comme du bétail, pillaient leurs richesses et incendiaient tout. La population bien réduite d'Antium souffrit souvent de ces cruelles expéditions : c'est pourquoi elle s'habitua à se reporter dans le faubourg du midi, qui offrait un double avantage : d'abord, le temple fortifié de Neptune, véritable citadelle, d'où la résistance était plus facile, et puis le manque de profondeur de la mer, qui n'y permettait qu'aux très légères barques d'aborder. Nettuno devint ainsi peu à peu le vrai centre d'Antium. Aussi y voyons-nous une cathédrale et un chapitre considérés comme égaux à ceux d'Albano, qui avait hérité de l'antique évêché d'Antium. Plusieurs autres villes existaient aux environs, dont on ne reconnaît plus même l'emplacement : Longula, Pollusca, Straticum. Nettuno resta fortifié tout le moyen âge : il l'est encore, et la petite citadelle restée debout est un ouvrage estimé des connaisseurs, et qui, pour ceux qui ne le sont pas, offre un coup-d'œil extrêmement agréable et gracieux. Les vieilles murailles, les fossés, les portes, la prison, ont également leur cachet remarquable. Autant en dirai-je des costumes, dont tous les voyageurs ont parlé et que les artistes aiment de prédilection. C'est quelque chose de tout oriental, qu'on ne voit plus du reste qu'aux jours de grandes fêtes, le premier dimanche de mai par exemple, où l'on fait aux flambeaux la procession de la Sainte Vierge, qui a remplacé les jeux païens du cirque au 9 mai. Je me souviens d'avoir conduit à cette *funzione*, comme on dit en Italie, un jeune Parisien, porteur d'un beau nom, esprit distingué s'il en fut. Son enthousiasme était monté à la note la plus haute ; il admirait, il louait tout, dans les termes d'une luxuriante poésie, lorsque, s'éloignant quelque peu pour jouir d'une lune incomparable ar-

gentant la mer, il reçut à l'improviste, sur son gibus absolument neuf, sur ses habits irréprochables et dans le dernier goût, le cadeau d'une ondée venue d'un premier étage. Le vase qui la versa étant étrusque, du siècle de Tarquin peut-être, il n'y avait que nouveau sujet d'étude. Malheureusement, mon ami s'écarta brusquement de ce point de vue pour se rejeter sur celui du tailleur et de son compère le chapelier : de là un sentiment prosaïque immédiat qui offensait toutes les fictions d'une imagination séduite... Mais nous parlions des costumes. D'où viennent donc ces costumes, si singuliers ? L'antiquaire Nibby prétend en découvrir l'origine dans une migration de pêcheurs de l'île de Procida, voisine de Naples, à une époque inconnue. Les costumes de Procida, en effet, ne sont point sans analogie avec ceux-ci, mais ils en diffèrent en plusieurs points assez tranchés, ce qui conduirait à admettre plutôt l'opinion d'un écrivain du pays. Suivant lui, un fort détachement de Sarrasins profita un soir de la marée haute pour envahir Nettuno, piller la bourgade, et, fière de son succès, se diriger du côté de Rome, dans l'espérance d'un butin meilleur. L'alarme était répandue : les troupes accourent avec leurs armes, les habitants avec leurs instruments de travail ; on se rue sur les envahisseurs et on les force à se rembarquer précipitamment, si précipitamment même, qu'ils durent laisser derrière eux les femmes et les enfants qu'ils avaient amenés d'Afrique ou de Sicile. Ce qui est sûr, c'est que la coiffure des femmes de Nettuno était un vrai turban, pareil à celui des Algériennes.

Revenons à Porto-d'Anzio. Sixte-Quint le visita. Le port et les anciens ouvrages dépérissaient tous les jours ; la rade s'engravait, et les bâtiments de quelque tonnage n'y pouvait plus pénétrer. Toutefois, en 1675, l'histoire nous montre encore un duc de Toscane qui, parti de Porto-Ferrajo, y débarqua. Lorsque, en 1858, le roi de Naples Ferdinand II vint visiter Pie IX à Porto-d'Anzio,

le vaisseau royal dut rester au large, et des barques déposèrent sur la jetée le monarque et sa famille. La situation est néanmoins trop heureuse pour qu'on l'abandonne. Entre Civita-Vecchia et Gaëte, les navires, sans abri, sont exposés au naufrage ; et puis, pour les marchandises venant d'Orient ou des Deux-Siciles, combien il serait avantageux de ne pas remonter jusqu'à Cività, d'où la distance pour Rome est plus grande que de Porto ! Innocent XII, en 1692, s'émut de ces considérations et résolut d'aviser. Pour cela, il désirait voir lui-même, et le voyage fut entrepris. On en a conservé le souvenir : ce furent des fêtes, un déploiement de pompes, comme on n'en avait pas vu sur le rivage depuis Auguste et Adrien. Le célèbre Fontana, à qui Rome doit plusieurs de ses édifices, entre autres le palais de Monte-Citorio, fut chargé des plans. Le Pape se mit en route. Il devait passer sur des terres appartenant à la famille Borghèse, qui avait donné à l'Église le Pape Paul V au commencement de ce siècle. Le prince Borghèse attendait son souverain à sa ferme de Carroccetto, à mi-chemin, dans une plaine presque déserte, mais aux magnifiques horizons. La veille, c'était bien cette ferme, la même qui y est encore : personne ne la reconnut en arrivant. Au lieu des trois chambres réservées à l'intendant et seules habitables, un immense palais en bois s'était élevé comme sous la baguette d'une fée. Des galeries s'étendaient tout autour ; partout des tapis de Flandre, des tentures de soie, des voûtes peintes par les meilleurs artistes ; un trône doré du haut en bas. Le service de table était d'un luxe princier, tout or et tout argent. Et on avait fait les choses si grandement, que la cour entière, fort nombreuse, eut ses appartements. Ce n'est pas tout : au retour, qui eut lieu bien peu de temps après, le lendemain peut-être, le palais était aussi grand et aussi beau, mais on l'avait renouvelé du toit aux fondements. Chaque table avait sa cuisine et son cellier propre. Devant la façade s'élevait un amphithéâtre contenant six cents places pour les chevaux de

la garde-noble et de la garde Suisse. Innocent XII fut tellement étonné de cette magnificence, qu'il lui plut d'en perpétuer la mémoire par un acte pontifical daté de Carroccetto et qui porte encore en suscription : *Datum in villâ Burghesianâ Carroceti.*

C'était, d'ailleurs, une fâcheuse idée de faire un port nouveau au lieu de restaurer celui de Néron. Le Pape avait été effrayé des dépenses qu'aurait exigées cette restauration : eh bien, à creuser l'autre on a englouti, en cent quarante-six ans, plus de dix millions de francs, à peu près en pure perte. Ouverte au midi, la nouvelle rade est désolée par un vent qui ne cesse d'y pousser des montagnes de sable. En sorte que la ville est presque aussi insignifiante qu'avant tous ces efforts.

Le voyage du pape Innocent eut pour le pays un autre avantage, celui d'attirer de ce côté l'attention des grands seigneurs. La pureté de l'air, du moins pendant une partie de l'année, les agréments du site, la beauté de la plage, les engagèrent à revenir aux traditions des patriciens et à y bâtir des maisons de campagne. Le cardinal Costaguti commença. Choisissant le point le plus élevé de la côte, où fut probablement l'acropole d'Antium, il y construisit un véritable palais, qui appartint plus tard aux Torlonina et depuis au prince Borghèse. C'est un séjour enchanté, dans les saisons de printemps et d'automne. Du côté de la terre et derrière les bâtiments, un vaste parc, planté d'arbres de toutes sortes, confinant à une forêt de quelque six lieues de tour ; en avant, des terrasses décorées d'élégantes constructions, un jardin d'orangers en pleine terre, et puis la mer venant presque à la porte. Et quand je dis la mer, je n'entends pas qu'on se représente les rudes falaises de l'Océan, non plus que les eaux vertes et sévères de nos côtes du Nord : il s'agit de la Méditerranée, qu'on ne l'oublie pas, et de la Méditerranée sous le ciel d'Italie ! Pas un vaisseau allant en Sicile et en Orient qui ne passe pour ainsi dire sous les fenêtres : avec la plus simple

lunette, on distingue jusqu'au visage des passagers. Le cardinal Albani, en 1710, acheta à son tour au gouvernement un terrain étendu où il bâtit la superbe villa qui porte son nom, et que posséda plus tard Pie IX. Le cardinal, dans ses fouilles, découvrit un certain nombre d'objets d'art qui décorent présentement la villa de sa famille près Rome, depuis 1735. Les Mencacci, de Gandolfo, eurent également à Porto-d'Anzio une maison, bâtie en 1743, et où Benoît XIV vint passer quelques jours. Citons enfin la villa Aldobrandini, de construction plus récente.

Le port, tel qu'il est, doit ses derniers travaux à Pie VII et à Pie IX. Le commerce local est peu de chose : des sardines, du charbon, des bois de construction. Porto-d'Anzio n'aura jamais de valeur que comme lieu de débarquement et de transit. Les bains de mer y attirent un peu de monde depuis quelques années. Il est vrai qu'on irait loin pour rencontrer une plage aussi favorable, avec un plus doux climat. La population est de huit cents âmes environ, et, en y ajoutant les pêcheurs qui viennent de Naples à certains moments de l'année, les quelques soldats et les galériens, elle monterait à douze ou treize cents.

Pie IX y a fait plusieurs séjours, notamment en 1858 et en 1862. Dans cette dernière circonstance, mille choses contribuaient à donner du relief à sa présence : les malheurs de ses États envahis brutalement par les Cialdini et consorts, le concours des évêques accourus de toutes les parties du monde catholique pour la canonisation des martyrs japonais, la garde du Pontite confiée exclusivement à ses propres troupes, et plus particulièrement encore aux zouaves, volontaires de toutes les nations, parmi lesquels brillaient les plus beaux noms de France et de Belgique ; enfin, les menaces du Piémont chaque matin renouvelées, et, à côté du Pape, un exemple vivant des coups aveugles de la fortune, François II, roi de Naples, dépouillé par la trahison et réduit à chercher, comme Coriolan, un asile au pays des Vols-

Les montagnes glacées, la nature tourmentée. (P. 152.)

69-70

ques. Les zouaves, les dragons, les cuirassiers pontificaux, établirent leur camp sur l'emplacement du palais de Néron : et vraiment il était touchant de voir des représentants de toutes les nobles nations installés sur le berceau du meurtrier de Saint Pierre pour défendre son successeur, après dix-huit siècles. Pour moi, je n'allai jamais au camp sans me sentir profondément ému de ce contraste.

Tout le pays s'était porté au-devant du cortège pontifical, sur la route par où Pie IX devait arriver après avoir laissé le chemin de fer à Albano. A peine la voiture eut-elle paru, parmi des tourbillons de poussière, que la foule se jette à genoux, le canon tonne, les cloches se mettent en branle, l'air est rempli d'acclamations, la musique militaire commence ses fanfares. Le soir, tout le golfe était illuminé, sous le regard ébahi des Piémontais, dont les navires rasaient à chaque instant la côte en se rendant à Naples. On put craindre même un moment qu'ils ne tentassent un coup de main. Le lendemain, jeudi 24 avril, le Pape fit sa visite au camp, où il fut accueilli avec un délire de joie : la troupe manœuvra devant lui sous les ordres du brave baron de Charette ; les officiers furent ensuite admis au baisement du pied, en plein air et sur un sac militaire qu'un soldat avait apporté. Il y avait fierté à se dire Français devant cette petite mais héroïque armée, composée presque tout entière de nos compatriotes. C'étaient des Cathelineau, des Sabran, des Guébriant, des Villèle, des Quatrebarbes, des Falaiseau, etc. Durant le défilé, j'entendis le cardinal Altieri faire remarquer à Pie IX la bonne tenue de tous ces jeunes gens dont bon nombre n'avaient pas vingt ans, leur air décidé et martial, leur parfaite discipline. « Oui, répondit l'auguste interlocuteur, cette nation est étonnante : il ne faut qu'un tour de main pour en faire des soldats. »

La corvette l'*Immaculée-Conception*, seul bâtiment militaire des États pontificaux, était venue s'établir dans le port. Le Pape la

visita dès le 25, en compagnie de sa garde particulière, de la famille Borghèse et de Mgr l'évêque de Moulins. On leva l'ancre, et au bruit de l'artillerie du port on se dirigea sur Astura, distance de neuf milles par mer. Le Saint-Père, qui ne souffrait point de la navigation, reçut au baisement du pied tout l'équipage, jusqu'au dernier mousse, et fit de sa propre main une gratification à chacun. Il consentit même, sur la prière de l'aumônier, à écrire séance tenante le détail des indulgences qu'il accordait à la chapelle du navire : car tout était réglé chrétiennement sur ce bord : prière en commun matin et soir, la Messe tous les jours, angélus tout haut aux trois heures marquées. J'interrogeai ces dignes matelots, naïfs comme des enfants : ils n'avaient pas d'engagement, pouvaient se retirer en prévenant sept jours d'avance : et néanmoins pas un n'y songeait : ils étaient là dans une vraie famille, sous l'œil et avec la grâce de Dieu, et ils s'estimaient les plus heureuses gens du monde : je n'ai pas de peine à les croire. « Mes enfants, leur dit Pie IX en les quittant, n'oublions pas la navigation mystique de l'âme ! Tous nous cherchons le port : sachons nous bien orienter pour y parvenir. C'est au ciel que nous allons. Là seulement il n'y a plus ni dangers ni tempêtes. Je vous bénis tous. » Un noble anglais se trouvait à bord aussi, conduit par sa dévotion. Le Pape, se tournant vers lui : « Eh bien, Monsieur, lui dit-il en riant, vous avez vu mes forces de terre et de mer : convenez que je puis vaillamment tenir tête à l'empire britannique ! — Saint-Père, reprit Mgr de Brézé, ceci me remet en mémoire une parole de Louis XIV : il disait au roi d'Angleterre : « Vous pouvez connaître, Sire, le nombre et la valeur de mes soldats, mais vous ne connaissez pas l'étendue de mon cœur. » Royale parole, en effet, qui plut à Sa Sainteté parce qu'elle convenait à sa fortune présente et à sa grande âme.

Les étrangers, qui étaient extrêmement nombreux à Rome à

cette époque, ne manquèrent pas leur pèlerinage à Porto-d'Anzio. C'étaient chaque jour nouvelles réceptions et nouvelles fêtes. Ce concours, joint à la présence de l'armée, avait communiqué à la petite ville une animation, une splendeur qui la rendait méconnaissable. Le Pape visitait les environs, ou bien faisait une promenade, soit en bateau, soit sur la grève, au milieu de ces bons pêcheurs qui le saluaient de leurs vivats les plus enthousiastes. Ils lui offrirent un jour des exercices nautiques qui n'auraient point du tout déparé un port de première importance. Pie IX retournait aussi, de fois à autre, au camp, sans être attendu. Il arrive un soir, et, comme ces jeunes gens l'entouraient, la conversation lui apprend qu'un pauvre zouave a été mis aux arrêts pour avoir été trouvé endormi pendant sa faction. « Vous êtes bien sévère ! dit le Pape à l'officier (c'était encore un Français). — Mais, Très Saint Père, le cas est grave : une sentinelle qui dort ! — Pauvre enfant, c'est qu'il avait sommeil.... — Oui, Très Saint Père, trop même, puisqu'il y a succombé. — Il faisait si chaud ! continue doucement Pie IX : il faut bien croire qu'il n'a pas pu vaincre cela ! Je suis fâché qu'on l'ait puni. — Votre Sainteté est trop indulgente. — Je voudrais faire grâce à cet innocent dormeur. Vous ne me refuserez pas cela. » La punition fut aussitôt levée.

Le dimanche, 27, il y eut Messe militaire au camp, avec toute la pompe imaginable : et certes, sur le bord de la mer, sur les ruines mêmes du palais de Néron et de Caligula, sous le ciel le plus radieux, avec la corvette tirant ses bordées en guise de clochette, avec des soldats comme ceux-là surtout, ce spectacle était grandiose. Pendant ce temps, le Pape se rendait à la paroisse, reconstruite de ses deniers, s'y revêtait des ornements pontificaux, célébrait le saint sacrifice et donnait la communion à tous ceux qui se présentaient. Bon nombre d'enfants du pays firent, dans cette circonstance, leur première communion, grand et heureux souvenir pour toute leur vie.

L'une des plus belles promenades fut celle de la villa Borghèse. Jaloux d'imiter celui de ses ancêtres qui avait reçu Innocent XII, le prince d'alors avait dressé un trône sous les arbres de son immense parc, avec une tente resplendissante de soieries aux couleurs pontificales et de fleurs en guirlandes. Les petits enfants lui présentèrent ensuite une collation, et pendant deux heures Sa Sainteté parcourut ces délicieux ombrages. L'ombre, au fait, n'était pas superflue, par une chaleur à rendre jalouse la Guinée même.

Le roi de Naples vint à son tour avec la famille royale, escortée de son deuil. L'accueil qui lui fut fait au camp aurait été moins brillant s'il avait encore porté le sceptre : il y a des délicatesses que le cœur comprend, et que cette jeunesse, française pour la plupart, n'avait pas eu besoin qu'on lui rappelât. De grosses larmes coulèrent des joues du malheureux prince quand il se vit reçu de la sorte. Quelques jours auparavant, à Rome, après la grande bénédiction de Pâques du haut de la tribune de Saint-Pierre, quatre cents paysans, de ces travailleurs hâlés par le soleil qui ont conservé le culte des belles choses, et qui écoutent le battement de leur cœur, s'étaient rangés autour de la voiture de François II et l'avaient escortée silencieux, en pleurant. Le roi pleura aussi.

Un autre jour, les troupes simulèrent l'attaque et la prise de Porto-d'Anzio et de Nettuno, sous les yeux du Pape, placé sur la terrasse de son palais. Je dis la prise, c'est inexact : car les assaillants reçurent leur compte et furent repoussés. Antium n'avait pas vu chose pareille depuis le temps d'Auguste et de Tibère, qui y firent camper les légions romaines. L'air était obscurci, sur deux kilomètres du rivage, par la fumée de la poudre ; les collines se renvoyaient l'épouvantable fracas du canon, qui faisait trembler le sol. Si quelque vaisseau, passant à cette heure sans demander d'explication, aborda le lendemain à une station

ennemie, il ne manqua pas de raconter que le Pape avait dû mitrailler ses sujets, ou bien qu'ils mitraillaient eux-mêmes son palais, sa cour et sa personne. Le bruit en courut effectivement, et à Rome la secte prétendit qu'il y avait eu conflit entre les zouaves et les chasseurs indigènes, sous les yeux du Pape ; que la chose était allée jusqu'au sang ; qu'on s'était massacré, etc...

Le samedi 3 mai, eut lieu la cérémonie de toutes la plus digne de mémoire, une de celles qui ne s'effaceront jamais des cœurs qui en furent les privilégiés témoins. Un trône avait été dressé devant la principale porte de la villa papale, et l'armée pontificale était venue se ranger tout autour, en grande tenue et au son des instruments. On avait même appelé d'une ville voisine, pendant la nuit, deux bataillons de chasseurs : en sorte que la cour, l'avenue, les allées du parc, étaient remplies de ces différents corps, dont l'ensemble présentait un aspect imposant. Il s'agissait de la bénédiction et de la distribution des drapeaux. A onze heures, le Pape sortait du palais en habit de chœur, montait sur son trône et commençait d'une voix forte les prières du rituel, où l'Église supplie le Dieu des armées de donner à ses enfants la victoire sur les infidèles, les méchants et les traîtres, de déjouer les trames de la perfidie, et de ne pas permettre que l'esprit maudit l'emporte sur les justes. Tous les soldats avaient mis un genou en terre, les zouaves à gauche du Pontife, la ligne en face, les chasseurs à droite, les dragons et l'artillerie sur les flancs, l'état-major au milieu du carré. Les accents énergiques du Pape, dans le silence religieux de cette multitude en armes et prosternée, retentissaient comme la sentence du ciel au jour du solennel jugement : je ne puis employer d'expression moins élevée, et elle me paraît à peine exagérée. Ce fut bien autre chose lorsque, faisant un pas en avant et s'adressant à tous, Pie IX prononça ce discours, resté dans mon âme comme si je venais à l'instant même de l'entendre. Le ton de

majesté, de sainte émotion, d'autorité supérieure, et en même temps d'infinie tendresse, avec lequel il fut prononcé ne saurait être décrit, non plus que les larmes qui bientôt furent accompagnées de sanglots, non pas seulement dans l'auditoire, qui s'y abandonnait sans résistance, mais de la part surtout de l'auguste orateur. Oui, on peut triompher d'une armée qui combat, on succombe sous une armée qui prie.

« En vous distribuant ces couleurs désormais bénies, je me réjouis, mes fils bien-aimés, de la circonstance providentielle qui vous réunit pour cet objet au jour où l'Église entoure d'honneurs l'étendard glorieux et sacré du Fils de Dieu. Jésus-Christ nous apparaît aujourd'hui sur cette croix, devenue le vivant et immortel drapeau des chrétiens. Nous le prierons de veiller sur son héritage, dans ces temps de douleurs et d'épreuves, de ne pas permettre que périssent dans le cœur de ses enfants les notions simples et invariables du droit, de la vérité et de la justice. Nous le prierons de ne pas souffrir que les âmes se pervertissent davantage, loin du sentier des divins enseignements.

» Et quant à vous, mes fils, au nom de Celui dont je suis ici-bas le vicaire, je vous bénis d'avoir conservé intactes, et d'être accourus protéger de votre bras, ces lois vivifiantes, indestructibles, qui s'appellent l'honneur, la bonne foi, le respect. Restez-y toujours fidèles ! maintenez dans vos généreuses poitrines cette énergie catholique qui fait leur gloire, et qui est la victorieuse tradition des enfants de lumière.

» Un jour, nous nous retrouverons ensemble, et bien d'autres avec nous, dans cette vallée de Josaphat où le jugement pèsera sur tous les fronts : il faut que nous y puissions arriver tous en possession du dépôt fidèlement gardé. Le repentir lui-même y ceindra sa couronne : car le Seigneur est bon, et il accueille les larmes sincères et les gémissements du cœur contrit.

» Nous prions donc pour vous et nous vous bénissons, dans

cette belle solennité. Mais nous prions aussi pour ceux qui se sont faits nos ennemis, qui conjurent contre l'Église et contre son chef, dont les complots font nos périls et les périls de la justice, afin que Dieu les éclaire, les touche, les arrête dans cette voie funeste, et les convertisse. Il faut assurément un grand miracle ; mais il est le Dieu des prodiges, et sa miséricorde n'a pas de limites. Il ne permettra point qu'ici-bas tout s'abîme à la fois, la vérité, le droit et la justice.... »

Après la distribution, Pie IX entonna le *Te Deum*, et le chanta tout entier avec le chœur. Puis il monta à la galerie, où il reçut les officiers supérieurs, et le défilé commença. Trois heures après, le Pape repartait pour Rome. Le camp s'éloigna aussi, et Porto-d'Anzio a retrouvé son silence et sa solitude. Mais s'il occupe sa place dans les vieilles annales de la République et des Césars, il en aura une aussi désormais dans celles de la Papauté au dix-neuvième siècle, et celle-ci vaudra bien l'autre.

*
* *

Lorsque nous nous rendions de Frascati à Porto-d'Anzio, nous avons laissé sur la gauche la vieille et célèbre ville d'Albano. Il est temps d'y revenir. Castel-Gandolfo, maison de campagne des Papes, est tout auprès ; une magnifique avenue de chênes-verts d'une prodigieuse grandeur relie le village à la cité. Castel-Gandolfo possède un lac dont les charmants aspects font tout à la fois le désespoir et le plaisir de tous ceux que le culte de la peinture amène en Italie. Il a deux lieues de tour environ, et il est entouré de bois et de galeries de verdure qui lui communiquent une grâce toute particulière.

L'admirable sans-souci que le lac de Castel-Gandolfo ! Tous les nuages le tentent ; il imite le moindre coup de rame ; pas une feuille dont il n'ait envie ; pas un oiseau dont il ne fasse voler l'image dans le miroir de ses eaux. Vit-on jamais plus

radieux symbole d'une existence *à fleur de tout* et sans arrière-pensée? d'un épanouissement perpétuel, d'une âme attentive à se livrer au vent qui souffle, à saisir au vol tout ce qui l'effleure, à s'élancer indistinctement sur tout objet qui passe, pourvu que cet objet lui vienne de Dieu ?..

Castel-Gandolfo est paisible : c'est un hameau de mille habitants au plus ; mais Albano, qui en a six mille au moins, se ressent quelque peu du vacarme italien. La foule va, vient, monte et descend, s'agite et parle dans les rues avec cette *furia* qui n'est pas de l'activité, mais qui témoigne de la vie. Les portefaix traversent la rue, courant pieds nus sur les dalles ; une nuée de marchands de légumes, de fruits, d'eau fraîche, débitent leurs denrées à grands cris ; chacun a le sien, et quelles notes aiguës ne trouvent-ils pas? Un ouvrier se lave à pleine eau dans la vasque d'une fontaine ; des enfants vêtus de loques se battent à l'angle d'un carrefour ; des hommes de peine chantent en poussant devant eux des ballots et des futailles ; les cloches sonnent comme si elles éprouvaient, elles aussi, le besoin de parler, et quantité d'ânes et de mulets puissants, liés entre les brancards des charrettes, rôtis par le soleil, grillés, exaspérés, fous de chaleur, braient sans trêve ni repos, en échangeant pour se distraire quelques ruades et quelques coups de dents. Voilà ce qu'est Albano un dimanche ou tout autre jour de fête. Le mouvement y est celui d'une ville d'un ordre supérieur au sien. C'est que la campagne y afflue comme dans une capitale, et les étrangers accourent aussi de Rome, à la suite de la foule en quête de villégiature.

Nous ne nous arrêterons ni aux églises d'Albano, ni à ses villas renommées ; et, traversant d'un trait la grande rue qui conduit dans la direction de Naples, nous nous avancerons vers le sanctuaire de Galloro, en grande vénération dans le pays. Un sanctuaire nouveau, dira-t-on, à la porte même de la ville ! Oui, et n'en soyez pas surpris : la religieuse Italie aime les sanctuaires, elle

en a couvert son sol. Une grâce obtenue, un vœu au moment du danger, un enfant bien-aimé sur lequel on veut attirer des bénédictions, l'émulation quelquefois : c'est assez pour donner lieu à l'érection d'une chapelle. Personne ne s'en plaindra, pour peu que le ciel lui ait conservé de raison : car, outre la prière, la charité et même les arts y gagnent d'autant.

Avant d'arriver à Galloro, nous rencontrerons la petite ville de l'Ariccia et son pont merveilleux jeté sur une profonde vallée, avec trois rangs d'arches superposées, l'un des grands ouvrages du XIXe siècle et de l'Europe, dû à la munificence de Pie IX. Les paysages des alentours offrent un luxe de végétation et une variété de sites fort séduisants. Ce n'est ni Naples ni la Sicile, c'est quelque chose d'un genre à part qui participe des deux natures, du Nord et du Midi. Quant à l'histoire même du sanctuaire, nous la demanderons au P. jésuite Joseph Boéro, qui l'a écrite en italien il y a une vingtaine d'années.

Il commence par faire observer à l'étranger les charmes du lieu où s'élève cette belle église. C'est, dit-il, tout ce qu'on peut voir de plus délicieux, de plus agréable. Le sommet et les flancs des hauteurs voisines sont couverts de vignes et d'arbres fruitiers. Au-dessous, votre œil rencontre la vallée de l'Ariccia, riche, féconde, arrosée d'eaux abondantes ; puis une plaine s'étendant jusqu'à la mer, qui, éloignée de quatre lieues, n'en paraît pas moins, au regard, toute proche, et forme une admirable perspective. Au Nord, une chaîne de collines revêtues de forêts pleines d'ombre et de silence, et, au-dessus d'elles toutes, au fond du tableau, le mont Cavi, où fut jadis le temple de Jupiter Latial. De toutes parts, des sentiers solitaires, ombragés, pittoresques, des rochers, des eaux vives, des ruisseaux. Aussi les promeneurs n'y manquent-ils pas, à certains jours, et plus encore y trouve-t-on les pèlerins accourus à l'autel de la divine Mère, soit pour implorer des grâces, soit pour remercier de celles qu'ils ont reçues.

L'image de Marie est peinte sur une pierre soigneusement polie. Elle est représentée assise ; elle a sur les épaules un manteau de pourpre, qui vient se rattacher au bras gauche ; le reste de ses vêtements est de couleur verte. La main gauche, un peu ramenée vers la poitrine, tient un rameau sur lequel fleurissent trois roses ; la droite embrasse l'Enfant Jésus, assis sur ses genoux, bénissant d'une main, et de l'autre supportant le globe du monde. Cette peinture est fort ancienne, au jugement des hommes compétents ; on la fait remonter au dixième siècle au moins. On croit qu'elle fut placée au fond de la vallée, afin d'exciter la piété des bergers et des passants, par les religieux basiliens du couvent de Grottaferrata, qui est peu éloigné de là. A cette époque, les iconoclastes faisaient aux saintes images une guerre terrible, et ils n'avaient pas d'adversaires plus déclarés que les disciples de saint Basile, ce qui valut à beaucoup d'entre eux l'honneur de la persécution et du martyre. Réfugiés en Italie, ils continuèrent d'exciter le zèle des fidèles et leur dévotion par ce persuasif langage qui s'impose aux plus ignorants, les statues, les peintures, les images de toutes sortes. En 1594, la princesse Savelli ayant fait un pèlerinage à Galloro et obtenu la guérison d'une maladie qui la tourmentait, pensa à faire construire une chapelle à ce même endroit. Les matériaux étaient préparés, lorsqu'une discussion avec les propriétaires du terrain envenima les esprits, et le projet fut abandonné. La ferveur des habitants s'en ressentit ; peu à peu on oublia l'image ; les arbres grandirent, le lierre et les arbustes s'emparèrent du lieu, et pendant plus d'un siècle on perdit mémoire du trésor qui avait été si cher aux ancêtres.

La reine du ciel recourut à un enfant, pour ressusciter le pèlerinage, et voici comment la chose arriva. Un petit garçon du nom de Santé Bevilacqua [1] avait été envoyé de Toscane à l'Ariccia

(1) En français. Boileau.

chez un oncle qui exerçait la profession de menuisier et qui s'était chargé de l'élever. Courir la montagne, chercher des nids, fourrager partout, c'est un des plaisirs du jeune âge, et en vérité on ne peut guère lui en vouloir : il prend à sa manière possession du sol et de la nature. Un jour de mars 1621, Santé avait un but plus positif : il lui fallait une certaine herbe sauvage dont on avait besoin chez lui, et voilà l'enfant à travers halliers, buissons et futaie, furetant dans tous les coins, interrogeant tous les fourrés, mais sans la découvrir. Rentrer à la maison les mains vides ne lui souriait point du tout. Il avise un endroit où les arbustes, les plantes de toute espèce s'entrelaçaient et se serraient davantage : peut-être son herbe est-elle là ; c'est même probable : aussitôt, s'aidant des pieds et des mains, il écarte les branches, brise les plus faibles, pousse en avant sans crainte des reptiles, et fait si bien qu'il arrive auprès d'une pierre dont la forme et le poli l'étonnent. Il y porte la main, puis les yeux, la frotte d'un coin de son habit : plus de doute, c'est une image, une belle peinture ; c'est la Madone qu'on lui a appris à invoquer chaque jour. Ravi de sa découverte, le petit bonhomme se met à genoux, s'imagine voir Marie elle-même et commence à la prier de tout son cœur. Il y passa un temps assez long ; puis, quand le jour baissait, il regagna le logis, décidé à ne rien dire, à garder pour lui son trésor. De fait, il n'ouvrit pas la bouche : — je ne réponds pas qu'une petite fille en eût fait autant ; je me borne à raconter. A partir de ce jour, Santé venait chaque soir faire sa prière dans son ermitage, et y passait tout le temps libre entre la sortie de l'école et le souper. Mais le chemin était rude ; il se fatiguait tant, que l'idée lui vint de tracer lui-même un sentier plus facile. Vite un morceau de bois, un outil de l'oncle peut-être, un couteau, que sais-je ? tout est instrument à ces ingénieurs-là. Comme la besogne avançait, je vous le laisse à deviner ; du mal et des sueurs, c'est tout ce qu'il avait retiré

de ses opérations, après une semaine de labeur. Alors une nouvelle idée prend naissance dans cette jeune tête : au sortir de l'école, quelques amis sont convoqués à l'écart : ils reçoivent communication du mystère, sous promesse du secret. Le lendemain,une quinzaine de nouveaux ouvriers occupaient les travaux entamés et les menaient de meilleur train. Non pas toutefois sans exciter des alarmes assez vives parmi les propriétaires du quartier, gens soupçonneux, qui croyaient entrevoir certaines velléités socialistes et communistes à l'endroit de leurs fruits et de leurs raisins. Aussi faisaient-ils bonne garde, en maugréant, comme de juste. En dépit de ces nouveaux terrassiers, qui avaient gardé leur secret, l'ouvrage avançait peu. Un accident vendit la mine. Santé, fatigué, rentre un soir accablé de sommeil, et se jette sur une pile de vieilles planches : la pile cède, croule, tombe sur lui. L'oncle accourt au bruit, s'ecrie que son neveu est mort, et, quand il le retire plein de vie contre toute apparence : « Le bon Dieu, dit-il, a fait un miracle ! Tu l'as sûrement bien invoqué, mon pauvre enfant ! — Oui, oui, cher oncle, et j'ai invoqué surtout la Madone de la vallée ! — La Madone de la vallée ? que dis-tu ? qu'est-ce que cela ? — Oh ! père, dès que je me suis vu en danger, j'ai crié vers elle ; tout le temps j'ai pensé à elle, et je suis sûr qu'elle seule m'a sauvé... » Les explications suivirent. Quelques heures après, tout le pays était au courant de la nouvelle, au désespoir de l'enfant. Il avait été bien convenu que sa trouvaille était pour lui seul et pour quelques amis plus intimes, et qu'ensemble on irait prier là sans que les grands s'en doutassent : ils sont plus forts que nous, pensaient-ils, et ils nous enlèveraient l'image !....

L'oncle fut le premier à visiter le champêtre sanctuaire, mais non pas le seul ; la foule suivit. On se souvint de certains récits des anciens ; de vagues notions qui circulaient prirent corps et fournirent des lumières sur la Madone de Galloro. Quelques incrédules

pourtant restaient encore : où n'y en a-t-il pas ? l'évidence ne fait pas plus que le raisonnement sur les cerveaux obtus. Survient le carême de 1622. Le premier dimanche tombait le 9 février : les fidèles s'étaient réunis à l'église de l'Ariccia et la remplissaient pour entendre le sermon. Tout à coup le ciel se charge de nuages et d'électricité ; le tonnerre gronde ; une tempête affreuse se déclare ; la foudre s'abat sur l'église, court d'un assistant à l'autre, en couche par terre un bon nombre que l'on croit morts. Personne cependant n'était mortellement atteint ; mais, dit la tradition, ceux qui avaient traité l'image avec moins de respect portèrent des marques que chacun considéra comme un châtiment. C'est depuis cette époque que l'Ariccia a choisi ce jour pour fête patronale.

L'image de Galloro redevint donc plus célèbre qu'auparavant. Un bon prêtre du pays, du nom de Polidori, originaire de Frascati, recueillit des souscriptions et bâtit un oratoire, auquel on attacha un chapelain pour le desservir. Le jeune Santé fut choisi pour en être le clerc et en éprouva une joie immense. La dédicace fut très solennelle. C'était le 3 mai 1623. La procession attira quantité de fidèles de tous les environs, Albano, Castel-Gandolfo, Marino, Genzano, Némi, Rocca-di-Papa. Les infirmes n'y manquaient pas, et ils eurent lieu de s'en féliciter, puisque, ajoute la même tradition, presque tous s'en retournèrent guéris. Nouvelle solennité en mémoire de ces miracles : chaque année, à la même date, le chapitre de l'Ariccia, la confrérie et le peuple, se rendirent processionnellement à l'oratoire.

Le concours augmentait d'année en année. Le clergé ne fut pas le dernier à donner l'exemple : tous les matins, il se disait dans cette humble chapelle quinze messes et plus, et à peine suffisaient-elles à la dévotion des pèlerins. Il est vrai que la Sainte Vierge la récompensait, cette dévotion, par de fréquentes faveurs pirituelles, par des miracles même. Le vénérable Polidori entre

autres, atteint subitement d'une maladie grave que l'art ne parvenait point à soulager et qui mettait en péril sa vie, se tourna vers Marie, et la conjura de ne point abandonner celui qui avait en elle une si tendre confiance. Il pria ainsi toute une semaine, en se traînant comme il pouvait jusqu'au pied de l'image, et s'y employant de son mieux à l'édification et au service de ceux qui réclamaient son ministère. Le huitième jour, il était parfaitement guéri, ainsi qu'il le témoigna par écrit.

Les offrandes augmentaient aussi; de riches dons étaient déposés entre les mains du chapelain, et un beau jour on constata dans la caisse un total de 36.000 écus romains, qui font environ 190.000 francs, somme très forte pour le temps et qui aujourd'hui représenterait bien 250.000 francs. On songea à construire un temple plus digne de la Reine du ciel. L'évêque d'Albano et le prince Savelli, seigneur de l'Ariccia, donnèrent leur consentement. Les difficultés, comme toujours, naquirent alors, chacun manifestant un avis contraire par rapport au lieu où l'on bâtirait. Les hommes sont les mêmes sous toutes les latitudes. Les mois s'écoulaient parmi ces discussions, et rien ne se faisait. Marie trancha elle-même le nœud, à la prière de ceux qui ne pouvaient se mettre d'accord. Un matin qu'ils allaient de nouveau à la chapelle et que, chemin faisant, ils dissertaient de leur projet, ils s'écartèrent un peu de la route ordinaire et vinrent s'asseoir sur un point de la colline formant terrasse à côté d'un de ces hauts pieux autour desquels les Italiens ont coutume de dresser leurs meules de foin ou de paille. Ils adoptent la proposition de l'un d'eux, à savoir, d'invoquer la Madone pour qu'elle daigne, de quelque manière que ce soit, faire connaître sa volonté. A peine avaient-ils fait une courte oraison, qu'en plein soleil, par le temps le plus serein, un coup de foudre éclate soudain, gronde autour d'eux, et le fluide électrique s'enroule autour du pieu sans leur faire le moindre mal. Ils crurent que ce signe

était celui qu'ils avaient souhaité, et résolurent sur l'heure de placer le maître-autel à l'endroit précis du prodige. Un capucin, le P. Michel de Bergame, architecte de quelque réputation, traça un plan magistral, et les travaux commencèrent. La première pierre fut posée le 15 août 1625, jour de l'Assomption, par le cardinal Déti, évêque d'Albano, et le pape Urbain VIII accorda une indulgence plénière à tous ceux qui assisteraient à la cérémonie.

Les fonds s'usaient rapidement ; des 36.000 écus il ne resta plus un baïoque; les offrandes journalières avaient suivi la même route, et on se voyait à la veille de ne pouvoir achever le monument, mais, grâce à la protection de la Sainte Vierge, on eut bientôt un nouveau trésor. Puis, le maître-autel fut élevé aux frais de l'évêque d'Albano, sous la direction du célèbre Bernin. Les Savelli enrichirent l'intérieur de marbres précieux, en reconnaissance d'une grâce qu'ils avaient obtenue par Marie. Dès 1631, les religieux de Vallombreuse, qui suivent la règle de Saint Benoît, y étaient appelés. On avait employé deux années à bâtir l'église et le couvent ; il s'agissait maintenant d'y transporter la sainte image.

On n'avait point encore vu dans le pays de cérémonie aussi imposante et aussi belle. Le 15 mai 1633, jour de la Pentecôte, la confrérie de l'Ariccia vint en procession à la première chapelle. Le jour suivant était réservé à la translation. Onze confréries se joignirent à celle de l'Ariccia : elles marchaient en tête, suivies du clergé séculier et régulier et de la foule du peuple accouru de fort loin. L'image sacrée, couverte d'or et de pierreries, entourée de cierges allumés, s'avançait sous un riche baldaquin porté par dix hommes. On monta ainsi, parmi les cantiques et au son de la musique, de la vallée sur la voie Appienne. La route avait été jonchée de fleurs ; les campagnes voisines disparaissaient sous la masse des assistants, avec cette variété

de costumes que nous ne connaissons point dans notre Nord. La poudre allait aussi son train. Une fête sans pétards, sans mortalettes, sans détonations, et cela en Italie, allons donc ! Un lazzarone de Naples n'accepterait qu'avec répugnance la place qu'on lui offrirait dans un somptueux hôtel, s'il n'était assuré qu'une bonne batterie de canons lui réjouira les oreilles de quart-d'heure en quart-d'heure. Des arcs-de-triomphe, une autre spécialité de l'Italie en pareil cas, avaient été dressés de distance en distance; aux portes et aux fenêtres des maisons, ce n'étaient que feuillages, guirlandes et fleurs, tapisseries et soieries. La vénérable image fut placée auprès de l'autel, afin d'être mieux vue de tout le monde, et les offices suivirent. Le Souverain Pontife avait de nouveau accordé une indulgence plénière, dont chacun chercha à s'assurer le bienfait. Ce jour est resté cher au pays, qui en fait mémoire tous les ans, à la Pentecôte, par une procession. Quant au lieu où la peinture avait été trouvée, il a continué d'être en vénération : la petite chapelle existe encore, on l'a même réparée en 1846 et on y a mis une inscription latine qui rappelle en peu de mots l'histoire que je viens de dire.

Les bénédictions de Marie furent abondantes sur ceux qui prenaient tant d'intérêt à sa gloire. Beaucoup de miracles s'opérèrent à Galloro, le jour de la translation et dans la suite.

Parmi les bienfaiteurs du sanctuaire, nous trouvons les noms des premières familles de Rome, les Barbérini, les Salviati, les Corsini, les Borghèse, les Césarini.

Vint la Révolution. Comme un torrent, elle débordait sur toute l'Europe, après avoir couvert la France d'échafauds et de ruines. Dès l'année 1796, le général Bonaparte était entré sans autre façon sur le territoire pontifical et s'était emparé des légations de Bologne et de Ferrare. Le 11 avril 1798, un commissaire français vint tranquillement à Galloro mettre la main sur les dons des fidèles ; il emporta les deux couronnes d'or, les

ex-voto d'argent, les calices, les encensoirs, etc. Un mois après, on s'emparait de même de la maison, après avoir expulsé les religieux, et on la vendait ; puis on fermait l'église, en attendant sans doute une occasion de la démolir, pour brocanter sur les pierres, le fer, les poutres. Charmants réformateurs de l'humanité ! La persécution brutale n'empêchait pas les habitants de venir encore s'agenouiller devant la porte, qu'ils baisaient avec respect. Ils prirent la sainte image et la transportèrent dans l'église paroissiale. La Restauration raffermit toutes choses en Europe, du moins pour quelques années. Les religieux revinrent à Galloro, la sainte image leur fut rendue, de nouveaux dons réparèrent en partie les ravages précédents. La Compagnie de Jésus, cette noble légion d'intrépides combattants dans le camp du Seigneur, ayant été rétablie, aux applaudissements du monde catholique, le sanctuaire lui fut confié. Ce fut une immense joie pour la contrée. Il y eut encore des fêtes que je ne décris pas. Les pèlerinages reprirent avec un nouvel enthousiasme. En 1818, le roi d'Espagne Charles IV fit don au sanctuaire de trois belles roses en or. Les habitants sont persuadés qu'ils doivent à Marie d'avoir été entièrement préservés du choléra en 1837, pendant qu'il ravageait Rome, Albano et les autres villes du voisinage. Puisse-t-elle arrêter de même tant de dangers suspendus sur cette religieuse contrée ! Puisse-t-elle dire en maîtresse à toutes les pestes modernes : « Arrière de ces lieux consacrés à mon culte ! »

4. — Promenade au Vésuve et à Pompéi.

Les conditions débattues avec un guide. — Les premières étapes. — Curieuses rencontres. — Le volcan qui tousse. — Le coup d'œil sur Naples et Pausilippe. — Description de l'ermitage. — Boîte-souvenir. — Le Chemin de la Croix. — Les trois Anglais. — « Pas de traîneurs ! » — Le coup de collier. — Expériences intéressantes. — Le feu du Vésuve. — Aspect du gouffre. — Facilité de la descente. — Une auberge improvisée. — Délabrement de notre costume. — Historique des éruptions du Vésuve. — Détails variés et émouvants sur les catastrophes. — En route pour Pompéi. — Les maisons et les monuments de l'antique cité. — Innombrables curiosités que l'on y voit. — Parfait état de conservation d'une foule d'objets usuels. — Le forum ; l'amphithéâtre. — Impressions que laisse le spectacle de ces ruines. — Un repas champêtre. — Un convoi d'enfant.

J'ÉTAIS accompagné d'un enfant du comte de Maricourt [1] lorsque j'entrepris la montée du Vésuve. Tout d'abord je m'enquis du tarif de la police concernant les guides qui font cette ascension. Il fallut aller pour cela jusqu'à Résina, en contournant, le long de la mer, toute la ville de Portici. Arrivé à un certain endroit, je remarquai sur la droite cette inscription mal gravée : « Ici se voient les ruines d'Herculanum. » On pousse une petite porte et l'on se rencontre avec un vieil invalide dans sa loge, qu'il faut traverser pour arriver au tombeau de l'antique cité, dont au reste on a retrouvé peu de chose. Nous y avons jeté un coup d'œil rapide, décidés à y repasser le soir, ce que nous n'avons pu faire, vu notre état de malpropreté à la descente

(1) L'abbé Postel était à cette époque précepteur des enfants de M. de Maricourt, consul de France à Messine.

de la montagne. Le tarif consulté, nous avons promis dix carlins à notre guide, plus la *bona-mano* de rigueur ; nous avons refusé ses ânes à huit carlins par tête, et nous avons bravement commencé notre ascension à pied. C'était une détermination hardie, peu commune, et le regard oblique et souriant de notre homme ne voulait dire autre chose que ces mots rigoureux : « Nous n'irons qu'à moitié chemin, tant mieux pour moi ! »

Au sortir de Résina, nous sommes montés par une route pavée en larges dalles de lave, parfaitement bombée et bordée des plus agréables habitations ; non loin, sur la gauche, nous apercevions, au-dessous d'arches à moitié enfoncées en terre, quelques flots de lave semblables à des rochers. Plus haut, c'étaient de gracieuses fermes, assises au milieu de ces vignes qui donnent le vin célèbre connu sous le nom de lacryma-Christi : elles sont là entourées de verdure, égayées par les seuls cris des enfants, qu'on entend s'appeler les uns les autres ; nous avions à chaque pas près de nous des paysans conduisant leurs ânes chargés de grappes de la vendange et se cramponnant à la queue de leurs paisibles serviteurs moins pour les exciter que pour se faire traîner eux-mêmes, ainsi que nous l'expliqua stoïquement notre guide. Tout à coup nous entendons un coup de canon très fort, puis deux, puis trois : surpris, nous nous informons d'où vient ce bruit étrange, et l'on nous rassure : c'est tout simplement le volcan qui tousse. Nous quittons la belle route pour couper au plus court par des chemins de traverse, toujours montant, sur un sol formé de pierres petites, grosses, énormes, qui nous font faire faux pas sur faux pas ; en quelques endroits il y a un commencement de pavé, la lave est venue, qui a tout miné, tout anéanti et qui à la place de l'ordre a jeté avec fureur une innombrable quantité de matières solidifiées en désordre ; on la voit encore, semblable à des flots pétrifiés, s'enfoncer tout à coup, reparaître plus loin, disparaître de nouveau, emportant

avec elle pavés et arbustes, murailles et encaissements. Celle-ci est la lave de 1751, une de celles qui se sont avancées le plus loin. Si à cet endroit on jette derrière soi un regard, on tombe ravi d'admiration devant toute la campagne de Naples, s'étendant autour de cette ville blanche et toujours riante, avec son immense golfe, ses maisons éparpillées qui courent de toutes parts, ses vaisseaux à l'ancre, ses châteaux, ses villas. D'un coup d'œil on embrasse tout l'ensemble, depuis l'extrémité de Pausilippe jusqu'à Sorrente, vaste bassin qui n'a pas, dit-on, son pareil au monde. A droite Pausilippe lui-même se confond avec Procida; en face est Capri et le groupe des autres îles, derrière les vaisseaux. Un peu plus haut, le pays se découvre un peu, car jusque-là nous étions entourés de haies, mais c'est un vaste plateau sans arbres, un immense champ monstrueux tout couvert de pierres de lave, depuis la grosseur du rocher jusqu'à celle des moindres cailloux ressemblant absolument pour la forme et la couleur à la sorgue de nos forges ; ceci est l'éruption de 1822. On dirait presque un champ où la charrue a soulevé d'énormes mottes de terre que la herse n'a point brisées.

De ce plateau le Vésuve s'élève comme un véritable pain de sucre, dont le sommet est perpétuellement entouré de la fumée que vomit le cratère. On le laisse insensiblement à droite pour le tourner sur la gauche, seul endroit par où il soit accessible. Bientôt on distingue, encore dans un assez grand lointain, l'ermitage placé à mi-chemin du cratère. Les bâtiments en sont très simples, avec une salle de plain-pied servant de chapelle, toute grande ouverte, assez pauvrement décorée. Devant sont en demi-cercle, bornant le plateau, quatre ou cinq gros arbres fort élevés: c'est là que nous trouvâmes un lieu de repos, après avoir traversé une colline de cendres amoncelées dont un chemin creux fait distinguer toutes les couches ; là est une couche de celles qui, dit-on, ensevelirent Herculanum et Pompéi. L'ermite depuis

quelque temps est un prêtre venu de Portici ; nous ne le vîmes point. Mais nous asseyant sur une large pierre, nous prîmes du panier d'un marchand ambulant une bouteille de lacryma-Christi, avec quelques grappes de raisin ; nous venions déjà de nous procurer chacun un bon bâton qui nous avait été offert au bas de l'ermitage. J'achetai encore une petite boîte contenant les transformations les plus curieuses de la lave ; après quoi, laissant à gauche l'ermitage, et à droite les stations en pierres du Chemin de la Croix entourées aussi d'arbres, nous arrivâmes à l'observatoire météorologique, un peu plus élevé, qui vient d'être bâti par le roi. C'est un délicieux édifice, dont les constructions inférieures sont toutes en pierre de lave, carrées et polies, ressemblant à du granit ; sur le devant est un portique à colonnes, au-dessus duquel règne une galerie moins grande que dans le bas ; le tout est entouré de jardins dont les murs sont faits aussi de pierres de lave, mais les plus rocailleuses, les plus abruptes que l'on a pu trouver ; entre leurs jointures grimpent des plantes parasites qui se présentent grosses et fortes. La terre est si bonne au-dessus de ces couches de cendres ! noire et épaisse, elle produit tout et rend au centuple. Aussi n'y a-t-il pas au monde un coin de terre aussi peuplé que la base du Vésuve. Il y a encore, devant l'observatoire, une petite terrasse demi-circulaire, d'où l'on domine tout le pays. De là on s'avance par une allée garnie de jeunes châtaigniers, qui vous laisse voir sur la gauche une vallée délicieuse percée jusqu'aux portes de Naples, bornée par la chaîne des monts Somma sur le même côté ; ensuite on entre dans une plaine toute hérissée de laves en sorgues, au milieu desquelles on marche avec la plus grande difficulté. Ma soutane doublait pour moi ces difficultés, s'accrochant avec ténacité à tous les angles qu'elle touchait et y laissant même des échantillons de son drap pour la plus grande édification de ceux qui viendraient après nous. Ce devaient être trois Anglais : com-

ment en effet aller à Naples ou au Vésuve sans y rencontrer quelque gentleman d'outre-Manche ? Ils arrivèrent sur leurs chevaux, et se trouvèrent au bas de la montée en même temps que nous.

C'est qu'au point où nous en étions venus, le cratère se dressait sur nos têtes à une heure et demie de marche, coupé presque à pic ; nous devions en gagner le sommet au travers des mille blocs de lave qui en recouvrent toute la pente. C'est là qu'ordinairement se présentent les traîneurs, avec leurs cordes qu'ils vous passent au corps pour vous hisser comme des machines, tirant devant, poussant derrière ; nous déclarâmes, pour nous, à ceux qui nous suivaient, que nous n'aurions nul besoin de leurs services, ce qui ne les empêcha pas d'avancer, persuadés que la fatigue nous aurait bientôt vaincus. Nous tenions à honneur de devancer les Anglais, sans autre secours que celui de notre courage. Nous élançant donc, nous ne tardâmes pas à les laisser loin derrière nous, soufflant et se reposant à chaque pas. D'abord leur lassitude nous prêtait à rire. J'avoue qu'elle nous gagna rapidement.

La montée est si rude, si longue, que les jambes me fléchirent à mi-chemin, ma langue devint amère et pâteuse, un nuage me tomba sur la vue, je chancelai, la respiration me manquait ; en même temps le froid se fit sentir vivement : je tombai épuisé, presque décidé à rebrousser chemin. Ph*** supportait bien l'épreuve pour son âge ; je ne lui dis rien de mon malaise, sûr qu'il se serait trouvé malade aussi ; encore un coup de collier, comme l'on dit, et nous touchions au but, une minute après les Anglais, que même nous devançâmes de quelques instants au cratère : nous étions vainqueurs.

Véritablement, le long de cette route si pénible, lorsque, reposé sur une lave mal assise, je jetais épuisé un regard sur cette terre que je ne voyais plus à cause de la fumée qui la dérobait absolument à mes regards, je me prenais à regretter la paix de ma

solitude : pourquoi l'avoir abandonnée ? quel paradis j'avais quitté, et pour quel enfer ! Je craignais une maladie sérieuse, dans les dispositions que j'éprouvais. Ce fut une heure bien affreuse. Enfin nous étions sur la bouche du volcan, nous la foulions aux pieds, nous en sentions l'étouffante chaleur, nous marchions sur la lave brûlante épaisse comme une pâte durcie. Elle brûle intérieurement avec une telle intensité que nos bâtons, placés dans de légères ouvertures et mis en contact avec ces terribles matières, prenaient feu immédiatement. J'y appliquai une monnaie de cuivre, elle devint de feu elle-même et s'enflammait aussi bien que nos morceaux de bois vert. J'ai conservé le bout carbonisé de ce bâton, ainsi que la pièce dénaturée. A quelque distance de nous, un homme faisait cuire des œufs ; on aurait pu aussi, et en fort peu de temps, y faire la soupe et le rôti. — La montagne de Somma qui, vue de Naples, paraît aussi haute que le Vésuve, ne semble plus qu'une circonvallation autour de cette pyramide immense. Rien ne peut offrir un aspect plus sévère et plus terrible que la vallée qui les sépare, et c'est tout ce que l'imagination peut enfanter de plus gigantesquement affreux. Un silence profond règne en ce lieu désolé pendant les courts intervalles où l'on n'entend point les gémissements de l'atelier infernal ; on n'y voit ni animal, ni insecte, ni plante. Pour moi, cette image de l'enfer me portait au cœur une crainte mortelle d'habiter jamais un si horrible séjour.

Quel feu, grand Dieu ! le nôtre n'en est qu'une pâle copie ; c'est la nature ardente qui sert à couler le verre, c'est un feu allumé de la main de Dieu. Ce cratère est large, bordé de rochers, de laves entassées pêle-mêle ; nous marchions au milieu de tout cela, nos chaussures étaient brûlées. Cependant nous n'étions pas montés jusqu'au cratère actuel, beaucoup plus élevé ; il y a du danger à s'en approcher, et d'ailleurs nos forces ne nous l'auraient pas permis. La couleur générale du gouffre est celle d'un charbon éteint. Mais la nature sait répandre des grâces jusque sur les

objets les plus horribles ; la lave en quelques endroits est peinte d'azur, d'outre-mer, de jaune et d'orangé. Des blocs de granit tourmentés et tordus par l'action du feu, se sont recourbés à leurs extrémités, comme des palmes et des feuilles d'acanthe. La matière volcanique, refroidie sur les rocs vifs autour desquels elle a coulé, forme çà et là des rosaces, des girandoles, des rubans ; elle affecte aussi des figures de plantes et d'animaux et imite les dessins variés que l'on découvre dans les agates. Le bassin peut avoir un mille de tour et environ trois cents pieds d'élévation ; il va s'élargissant en forme d'entonnoir.

Pour redescendre rien n'est plus facile ; on fait en huit minutes le trajet d'une heure et demie, grâce au sable épais où l'on enfonce ses talons, au risque de se faire suivre par une quantité de pierres que votre passage ébranle. Au bas du cône nous trouvâmes un soldat, lequel, à défaut de voleurs, rançonne le passant qu'il a gardé, dit-il, de toute embûche. Il est vrai que là trois étrangers ont été assassinés. Nous n'avions couru aucun péril, par la protection de Dieu et des saintes reliques que nous portions ; il n'y avait plus qu'à rejeter le sable de nos souliers et à retourner à l'ermitage pour y prendre quelque chose. Là, au-dessous du Chemin de Croix, est une petite cahute en feuilles sèches et en genets, laquelle tient lieu d'auberge à ceux qui n'ont rien à faire avec l'ermite : on nous y conduisit. Quatre lazzaroni, servis de soupe, de viande, de pain et de vin, payèrent cinq sous ce que nous n'aurions pas eu pour une piastre. Mais heureusement, en dépit de la viande assez peu appétissante, qui cuisait dans un foyer de pierres en plein air, nous tirâmes les provisions que nous avions apportées. En les arrosant d'une autre bouteille de lacryma-Christi, elles nous parurent bonnes. Au retour, notre guide m'assura que, plus d'un mois à l'avance, lorsqu'il doit y avoir une éruption, les fontaines tarissent, avertissement que les habitants comprennent et dont ils profitent pour déménager au plus vite. De ce sujet il passa à la

politique, me jurant sur son honneur que jamais lui ni les siens ne laisseraient intrôniser la république à Naples. Le fait est que cette année on a vu, au Vésuve, infiniment moins de Français. Puis, comme nous approchions de sa ferme (je voudrais croire qu'elle est vraiment sienne), il nous a été chercher trois grappes d'un beau raisin violet ; la pulpe de ce fruit est grasse et consistante, mais ne vaut rien pour le pressoir.

La petite église de Résina, avec sa large place et son blanc portail, m'a paru admirablement située. Hélas! nous étions dans un tel état de délabrement quant à la partie intérieure de nos vêtements, que tout le monde sortait pour nous voir et pour rire tout haut, position désespérée à laquelle nous échappâmes en nous jetant dans un fiacre pour Naples. Il était quatre heures et demie, nous étions partis du même bourg à dix heures et quart. En route nous revîmes ce beau palais de Portici et une multitude d'autres habitations riantes comme on n'en voit qu'en Italie. Rien de sévère dans ces bâtiments : leur régularité est coquette, la blancheur du toit plaît à l'œil ; les jardins qui s'étendent jusqu'à la mer se devinent de loin à leurs longues allées ombragées. Je vis pour la première fois une maison aux souvenirs gothiques : c'étaient des ogives à trèfles dessinées en moulures au-dessus des portes et des fenêtres. Portici est un endroit où l'on respire le bonheur de vivre; son aspect est réjouissant, imposant même en un sens, car on se sent dans un pays riche et populeux.

Encore le pont et la longue chaussée où se trouvent les deux protecteurs de Naples, saint Antoine de Padoue, saint Janvier au doigt étendu, à la face tournée contre le volcan qu'il conjure. A la hauteur du palais royal notre guide, ou plutôt notre cocher, voulait nous faire monter dans une autre voiture, à nos frais bien entendu, et j'eus toutes les peines du monde à obtenir l'accomplissement de ses engagements. Dans le même moment passait un convoi; d'abord les frères de la congrégation, dont le vêtement

est fort lugubre; il leur couvre la tête, passe sur la figure qu'il masque en laissant deux ouvertures pour les yeux, puis vient pendre sur la plante des pieds, et de leur ceinture de cuir descend un long rosaire. La bure était très riche et ornée d'une longue pièce de velours cramoisi, à bandes dorées, en forme de catafalque. D'autres personnes venaient derrière. A six heures je revoyais avec bonheur nos pénates et je bénissais Dieu de nous avoir gardés de tout accident autre que celui de nos souliers ruinés.

Le Vésuve a subi de grandes variations dans sa hauteur; aujourd'hui elle est de quatre mille quatre cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Quelques auteurs anciens pensaient qu'autrefois il avait vomi quelques flammes, mais ils citaient surtout comme volcan terrible la Solfatara, située dans les champs Phlégéens, près de Pouzzoles. Strabon, décrivant Herculanum et Pompéi, raconte qu'au-dessus était une montagne fertile, à l'exception de son sommet qui semblait recouvert de cendres et dont une grande partie, plate et stérile, contenait des cavernes remplies de pierres de couleurs foncées comme si elles avaient été brûlées et calcinées par le feu. Le premier signe que le volcan donna de son existence fut un tremblement de terre en 63, qui détruisit une partie d'Herculanum et de Pompéi, au rapport de Sénèque. En 79, eut lieu la grande éruption qui ensevelit entièrement ces deux villes, au moment où le peuple se trouvait au théâtre. Dans une lettre à Tacite, Pline le Jeune explique le phénomène et en donne des détails circonstanciés.

Son oncle, Pline l'Ancien, curieux d'observer de près ce qui se passait, monte sur un vaisseau et se fait conduire au rivage d'où fuit tout le monde, s'endort stoïquement chez son ami Pomponianus, mais réveillé par le tumulte au milieu de la nuit, il est forcé de fuir jusqu'au rivage, où, trouvant la mer trop agitée pour s'embarquer, il s'arrête, demande de l'eau, et se couche sur un drap qu'il fait étendre; bientôt les flammes mirent en

fuite ceux qui l'accompagnaient; incommodé par l'odeur de soufre, il se lève appuyé sur deux serviteurs qui ne l'avaient pas abandonné, et dans le moment il tombe mort : trois jours après, on retrouva au même endroit son corps entier couvert de la robe qu'il avait quand il mourut et dans la position d'un homme qui repose. Tout avait commencé par un tremblement de terre, qui n'effraya personne parce que la Campanie y est sujette; mais la nuit il redoubla avec une telle violence qu'on eût dit que tout était, non pas agité mais renversé; le jour vint tard, les bâtiments furent ébranlés avec de si fortes secousses que tous les habitants se disposèrent à fuir ; les voitures mêmes ne pouvaient être retenues en place, la mer semblait se renverser sur elle-même et être comme chassée du rivage par l'ébranlement de la terre; une nuée noire et horrible, d'où sortaient des feux qui s'élançaient en serpentant, s'ouvrait et laissait échapper de longues fusées semblables à des éclairs; puis la nue tombe à terre et couvre les mers; la cendre commence à tomber aussi, quoique en petite quantité; une épaisse fumée se répand sur la terre comme un torrent et y fait une nuit si obscure qu'il était impossible de rien distinguer. La pluie de cendres recommence plus forte; « on commence à croire que ceci, dit Pline, est la dernière et éternelle nuit dans laquelle le monde doit être enseveli : j'étais soutenu par cette consolation peu raisonnable, quoique naturelle à l'homme, de croire que tout l'univers périssait avec moi. » Bientôt après parut le jour, et le soleil même, jaunâtre pourtant et tel qu'il a coutume de luire dans une éclipse. On entendit des bruits horribles, des éclats affreux, comme si des montagnes se déchiraient; d'énormes pierres furent lancées, ainsi que des masses de feu et de fumée, de sorte que l'air en était obscurci. Les cendres furent portées jusqu'en Afrique, en Syrie et en Égypte, et elles occasionnèrent une grande terreur à Rome, où l'atmosphère en fut tellement chargée qu'on ne vit pas le soleil pendant toute une journée.

Les autres éruptions successives du Vésuve ont de grandes ressemblances avec cette première, mais aucune n'a produit de si prodigieux effets. Il y en a eu cinquante et une en tout jusqu'à l'époque où j'écris ; celle de 472 fut telle que l'Europe presque entière se trouva couverte de cendres fines et qu'il en tomba à Constantinople. Celle de 993 brûla Rome en plusieurs endroits. En 1500, il n'y avait pas eu d'éruption depuis deux siècles; aussi la montagne était-elle reboisée magnifiquement, il s'y était même formé trois étangs, l'un rempli d'une eau chaude et amère, un second plein d'eau également chaude, et le troisième d'une eau plus salée que celle de la mer.

En 1631 eut lieu l'éruption la plus épouvantable après celle de l'an 79: elle dura soixante-dix jours entiers; la montagne s'ouvrit, un torrent de lave en sortit et se divisa en sept branches, brûlant des jardins, des vignes et des villes. Portici et Résina furent détruites, ainsi qu'une partie des deux Torre. A ces torrents de feu succédèrent des torrents d'une eau bouillante qui sortaient du flanc de la montagne. Le nombre des victimes fut de quatre à cinq mille. Ces éruptions sont toujours accompagnées de tremblements de terre. Celle de 1767 fut courte, mais violente, la lave tomba dans le chemin creux de *Fosso grande*, et quoique ce chemin n'eût pas moins de deux cents pieds de profondeur et cent de largeur, il fut comblé en cet endroit; le soleil avait la même teinte que lorsqu'on le regarde à travers un verre noirci ; les cendres pleuvaient dans Naples avec une si grande abondance qu'on était obligé de se servir de parapluies ; des vaisseaux en furent atteints à vingt lieues en mer.

En 1779 le jet de feu fut de dix-huit mille pieds. En 1794 ce fut une horrible catastrophe ; après une décharge épouvantable, la montagne s'ouvrit à l'occident, Torre del Greco fut ensevelie sous la lave, qui se jeta dans la mer, où elle forma un rocher d'environ un tiers de mille carré et d'une épaisseur de quinze

à seize pieds. Un nuage fut porté de Sienne en Toscane ; il en sortit un bruit semblable à celui d'une batterie de canons, puis il s'enflamma, et une pluie de pierres tomba à quatre lieues à la ronde : ces pierres étaient volcaniques, d'une couleur grisâtre. Enfin en 1820, huit bouches s'ouvrirent à la fois et devinrent autant de cratères. Quoi de plus terrible que ces soulèvements mystérieux qui se produisent dans le sol et ces explosions formidables, à la puissance desquelles rien ne peut ni échapper ni résister!....

*
* *

A quelques jours de distance, le temps s'étant annoncé magnifique dès la pointe du jour, nous sommes partis par le chemin de fer, deux des enfants de M. de Maricourt et moi, à huit heures et demie, nous dirigeant sur Pompéi. Dès le début j'ai admiré le pays fertile et riant que l'on traverse. Ce sont des plaines admirablement cultivées, par carrés bien dessinés, semblables à ceux des maraîchers de Paris; à gauche s'étalent les longues montagnes dont le Vésuve continue la chaîne; à droite on suit les sinuosités du golfe, le long des côtes. Alors, c'étaient de délicieuses villas baignées par la Méditerranée, des jetées de pierres à quelque distance en mer, des pêcheurs et leurs filets, des barques à voiles blanches, et plus loin de gros vaisseaux dormant sur leurs ancres. Des vignes très élevées se liaient aux arbres et formaient de nombreux berceaux, tandis qu'à leurs pieds je considérais cette terre noire et grasse qui doit tout produire d'elle-même. En approchant de Torre Annunziata, nous vîmes que le chemin a été ouvert entre deux rochers à coupures hardies et pittoresques ; au pied sont entretenues des plantes grimpantes qui réussissent et deviennent très touffues. De ce côté de la ville, les constructions sont noires et paraissent anciennes, toutes sans toit ou plutôt couvertes d'une sorte de toiture, légèrement bombée au milieu, plate sur les bords, enduite je ne sais

de quelle composition solide ressemblant à de la poix. En ce moment, dix heures, la cloche sonnait à l'église; cette cloche a le son des cloches de mon pays, je me plus à en écouter les joyeuses vibrations partant de ce bel édifice à façade irréprochable comme architecture, et comme éclat de propreté. Nous partions: tout à coup des cris s'élèvent du rivage, je regarde avec empressement: c'étaient de petits enfants de pêcheurs, en grand nombre, qui nous demandaient un grain et, pour le mériter, nous poursuivaient à force de cabrioles, avec l'éternel refrain : *Morire di fame.* Déjà, avant l'Annunziata, nous avions traversé les superbes campagnes de Portici; mais à mesure que j'avançais, je trouvai de nouvelles et incomparables merveilles sur cette côte privilégiée; après une nuit de pluie, tout était frais et riant. on respirait un air embaumé. En avançant ainsi, nous apercevions le grand golfe que nous devions tourner pour arriver à Castellamare ; il nous apparaissait splendide. Une chose m'a frappé dans tout cela, l'absence de ces grands arbres qui ombragent en France toute une maison ; ce ne sont pour ainsi dire, ici, que des arbustes développés, riants et mignons, revêtus des livrées de Naples, la grâce et la légèreté.

Enfin, nous étions à Pompéi ! Une portière du wagon s'ouvrit, nous entrâmes dans la plus belle campagne qui soit en Italie. Après avoir suivi une allée d'arbres, nous traversâmes une route ombragée, accidentée, délicieuse, pour gagner la barrière de l'enceinte des ruines, où un employé du gouvernement nous fut donné pour guide. En montant avec lui, à gauche, je me retournai et je demeurai stupéfait devant le rideau de verdure borné par la mer que j'avais sous les yeux. O Dieu, que cette situation est belle ! que cette nature est digne de vous ! Nous marchons, et bientôt, tournant sur la droite, nous entrons par une ancienne route qui conduisait à la mer : c'étaient les mêmes pavés, la même porte en forme de dôme, que les anciens Romains avaient tant de fois

fréquentés ; mon impression fut grande. Je m'attendais à trouver tout au plus une rue ou quelques maisons : je ne tardai pas à être détrompé ! Pompéi est encore une grande cité ; ce qui est déjà découvert logerait dix ou douze mille habitants. A gauche étaient des boutiques, ayant encore leurs comptoirs en pierre ou en marbre, une seconde chambre derrière. La rue monte un peu ; les constructions paraissent les unes en brique, c'est le grand nombre, les autres en pierres liées par un ciment indestructible ; presque partout c'est un luxe de colonnes étonnant.

Bientôt la rue se trouve coupée par un large monument, autour duquel elle tourne, pour continuer de l'autre côté : c'est le tribunal, carré long très régulier, entouré contre le mur d'enceinte d'une rangée de colonnes en pierres, puis d'une autre rangée de mêmes colonnes en briques, à rigoles, laissant ainsi un passage autour de la salle. Au fond, à l'ouest, est une haute estrade en pierres, entourée aussi de colonnes bien conservées ; là se tenaient les juges, pendant que le peuple remplissait l'enceinte. Cette estrade est, au-dessus de la prison, percée de quatre soupiraux, deux donnant sur la campagne, deux sur la place des juges, en haut : là on a trouvé quatre cadavres ou plutôt quatre squelettes avec des fers et des lances, ces dernières appartenant probablement aux soldats de garde. Non loin, à l'est, est la chambre du conseil, toute en briques, où les juges se retiraient pour délibérer ; ils devaient traverser l'audience dans sa longueur. Un peu plus bas, à gauche, c'est le temple de Vénus, très bien conservé. C'est aussi un grand carré, avec double enceinte de colonnes en dedans des murs, la plupart en marbre : une statue du dieu Terme est encore là, sur la droite, tandis que dans le coin de gauche est l'autel, en pierre, où s'immolaient les victimes, puis au milieu un autre autel, devant la déesse, où elles étaient exposées pour l'offrande. Vénus était placée droite au milieu du temple, dans un *fanum* élevé de quatorze marches et précédé d'une place en mosaïque de pierres serrées les

unes contre les autres et si douces qu'on croirait marcher sur un tapis. Le sanctuaire a aussi son pavé, mais dans le genre des nôtres, pierres blanches et noires, carrées et horizontales dans leur disposition, de manière à présenter à l'œil des angles continuels qui ressortent par un effet d'ombre. A Naples ce parquet est encore commun, particulièrement dans l'église des jésuites ; je l'avais déjà remarqué.

Nous arrivons au forum. Il se présente de flanc en face de la rue qu'il interrompt un moment. Semblable au tribunal, mais plus grand, il est, comme lui, entouré de colonnes, dans une forme de carré long du nord au sud. Il offre un aspect grandiose. Non loin est ce qu'on appelle, je ne sais pourquoi, la salle du consul, en briques, aujourd'hui fermée et remplie des amphores trouvées dans les différentes maisons, ainsi que des instruments de labourage en fer, qui ont pu être reconnus ; on les a suspendus le long du mur. En reprenant la rue coupée par le forum, nous voyons à droite une maison particulière de riche citoyen, au milieu des boutiques. En voici la brève description. Le vestibule d'abord, pavé en mosaïque : puis l'*atrium*, plus large, avec une petite mare d'eau au milieu, de forme carrée. De même largeur que le vestibule, la salle à manger, où se voient encore des peintures fort bien faites, entre autres un Mars et une Vénus se donnant la main. Des deux côtés, dans l'espace qui rétrécit la salle à manger, diverses chambres ; il y en a, je crois, quatre. Ensuite l'espace se rélargit, dans toute l'étendue de l'enceinte ; c'est un petit jardin, au milieu d'une vaste salle, entouré d'une galerie à colonnes, suivi, en face, du triclinium où mangeaient les esclaves, et rafraîchi par l'eau puisée à quatre citernes encore existantes à chaque coin du carré, entre les deux dernières colonnes.

Une rue curieuse est celle des douze dieux, dont l'indication est encore double : en face de l'écriteau sont peints les douze

Dans la campagne romaine (P. 165.

personnages sur le mur opposé, avec des couleurs encore vives. Je crois que tel était l'usage de ce temps-là, car, à une autre rue, j'ai vu aussi deux facchini sculptés et peints au coin de la rue, dans un quartier de marchands. Ici la rue, bien pavée de larges dalles irrégulières, descend sensiblement, elle semble tirée au cordeau ; des trottoirs existent de droite et de gauche, et vers le milieu sont trois pierres scellées et en saillie pour passer à pied sec dans les temps de pluie ; auprès est une fontaine. Cette rue est très longue, elle aboutit à une autre qui lui est perpendiculaire : là, au fond à droite, et au bout, laissant la strada s'étendre sur la gauche où elle continue, on entre dans le temple d'Hercule, encore à hautes colonnes, mais de dessin triangulaire ; l'enceinte en est très grande. On passe de là, sur la gauche, dans l'école publique, large, carrée, avec une rangée de colonnes ; au fond on aperçoit les chambres des maîtres, petites et au nombre de quatre ou cinq, ouvrant seulement sur la salle ; à une extrémité appuyée contre la ligne de colonnes, est la chaire, toute en pierres, un peu disloquée, mais existant dans son entier. On arrive alors au théâtre, qu'on apercevait, des fenêtres de l'école, dans un enfoncement. Il est demi-circulaire ; au-dessus de la porte, des gradins pour les femmes ; en face, la scène ; de larges portes communiquent avec des salles reculées, immenses, et il y a un superbe escalier servant aux acteurs quand ils rentraient en ville. Tout cela est parfaitement conservé, parfaitement déblayé. L'ennemi de tant de merveilles est encore là toujours fumant, toujours menaçant. Il faut l'horreur de sa présence pour contrebalancer l'admirable beauté de la campagne qu'on aperçoit derrière le théâtre : ce n'est plus la terre, c'est le paradis. Il vous arrive un océan de parfums, dans lequel vous nagez avec délices ; l'air est doux et pur, le soleil brillant, la verdure sans sécheresse ; de loin les montagnes comme fond du tableau. *Mirabilis Deus in operibus suis !* C'est la seule parole

qui va à l'âme saisie. Dieu ! qu'ils devaient être continuels les plaisirs de ces hommes sensuels, et que leur manquait-il sur la terre, si ce n'est la vérité ? La terre est d'une fertilité sans exemple ; là se retrouvent ces jolis chemins de la Normandie, ces prairies de l'Angleterre, ces jardins de la Touraine, ces champs de la Flandre qu'on croit ignorés en Italie ; les classiques épines bordent les haies, s'entrelaçant dans les vignes et dans les hauts arbres : et c'est encore sur une partie de Pompéi non découverte, sur la rue qui conduit à l'amphithéâtre ! Là sont des vignes étendues en festons sur une pépinière d'arbres, dans une grande longueur de chemin ; une ferme est là aussi, avec des gardes : du reste, dans ces rues interminables, dans ces monuments encore imposants, un silence de tombe ; nul chant d'oiseau ne s'y fait entendre ; les lézards seuls et les couleuvres y fourmillent. Nous allions donc à l'amphithéâtre : il s'offrit à nous dans un enfoncement à droite : quelle masse de pierres ! quelle solidité ! Sa forme est ovale ; en dehors, des espèces d'abris en forme de contrescarpes tout le long du mur d'enceinte : on pénètre ; deux statues sont à l'entrée avec des inscriptions parfaitement gravées. Seul je les aurais comprises ; notre guide nous poussait en avant. C'était, tout autour, une large galerie, en pierres, en voûtes, avec ouvertures sur le milieu de l'amphithéâtre. Les gradins existent ; on y voit l'endroit réservé au consul, celui des proconsuls, celui des sénateurs ; celui des femmes, toujours le plus élevé. Au-dessus de la porte, on nous fit voir tour à tour, de chaque côté de l'entrée, les niches des animaux, puis une autre niche (c'est le nom que mérite ce réduit) pour les condamnés. Elle est aussi en voûte, mais si peu élevée qu'on ne pouvait s'y tenir debout. Que de chrétiens peut-être y ont gémi ! J'étais saisi d'un sentiment de respect et de pitié ! En revenant, nous perdîmes notre petit chien Bijou, que nous eûmes grand'-peine à retrouver. C'est une impression de ce jour que les cris

des enfants m'ont gravée dans le cœur, autant que les autres.

Près du temple d'Hercule et de l'école se trouve le petit temple d'Isis, avec une fontaine à droite qui donne encore beaucoup d'eau ; c'est plutôt un bassin, une citerne ; à gauche encore, l'autel des sacrifices ou de l'immolation : on monte à la statue de la déesse par un escalier, au haut duquel était une cachette longue et étroite, d'où les prêtres rendaient des oracles, tirant un fil de fer qu'on a retrouvé dans la main de la déesse. Le temple d'Esculape est peu de chose. Je remarquai, en revenant, sur quelques murs, des armoiries peintes comme on ferait aujourd'hui, pour régulariser un appartement. Plusieurs vieux prêtres italiens se promenaient dans tous ces temples païens : quel sujet de réflexions, de pensées élevées !

Nous montâmes, à partir de la fontaine de la rue dont j'ai parlé, dans une sorte de quartier plus haut placé : la première chose à voir était une grande salle pour les prêtres, peut-être leur logement, entouré aussi de colonnes, avec un large bassin au milieu pour les ablutions. Dans ce même quartier, où les rues et les édifices sont innombrables, où je perdis entièrement ma direction, nous visitâmes le temple de Mercure aux sculptures originales, le Panthéon ou temple des douze dieux, avec les chambres des prêtres le long du mur de droite, les douze piédestaux en cercle au centre ; sur le mur de gauche, parallèlement à la porte, des peintures très bien conservées, d'un éclat très vif ; enfin le petit temple de la Fortune, sur une hauteur, à un angle de rue. Ici, étonné de tant de rues que je ne soupçonnais pas, je marchais sans presque plus faire attention ; je m'étais familiarisé avec cette ville que j'aurais volontiers appelée *ma* ville de Pompéi. Mais vinrent les bains, et je me remis à étudier. En haut dans la voûte, des moulures exactement pareilles à celles d'aujourd'hui, en blanc sur fond jaune, petits carreaux ; tout autour une rangée de statuettes décentes ; trois salles, bains froids, grand bassin

circulaire en marbre ; bains chauds, fourneaux. On nous y fit boire une bouteille de lacryma-Christi de Pompéi. De là nous fûmes à une maison particulière récemment découverte : c'est ce qu'il y a de plus beau. On dirait qu'elle était habitée il y a dix ans. Ce ne sont que colonnettes, statuettes en marbre, représentant des enfants, d'autres des lapins, des souris mangeant leur repas. Une fontaine, comme une niche de Vierge, est là toute en mosaïque, aussi bien que le pavé, mais mosaïque à dessins. Déjà nous avions vu, dans une autre *casa*, à l'entrée du vestibule, un sanglier mosaïque très remarquable ; ici c'était plus et mieux ; les peintures à fresque existent intactes.

La rue où se trouve la maison de Castor et Pollux contient une autre habitation dite des Cinq squelettes ; ce nom lui vient de cinq cadavres de femmes découverts dans un caveau. Quatre de ces femmes se tenaient au fond de leur cachette ; la cinquième était aux aguets, quand une masse de cendres, tombant tout à coup sur la maison, ouvrit violemment la porte, dont le battant écrasa cette femme en la pressant contre le mur. La silhouette de la tête et de la poitrine, marquée par le sang, se voit encore distinctement sur la pierre du caveau. Il faudrait des volumes pour énumérer les curiosités de Pompéi, puisque chaque maison contenait quelque objet intéressant.

Enfin il fallait sortir, nous marchions depuis deux heures. Nous vînmes à la porte Herculienne, grande, épaisse, voûtée, donnant passage pour le cimetière qui ressemble à un faubourg magnifique. En sortant, à gauche, est une guérite en pierre, ou plutôt une retraite demi-circulaire, où l'on a trouvé le squelette d'une sentinelle armée. Beaucoup de colonnes gisent là, brisées, d'autres même entières. Les mausolées qui sont presque tous à l'état ancien, ressemblent beaucoup aux nôtres du Père la Chaise. Il y a encore bon nombre d'inscriptions : celle d'un enfant de douze ans par exemple ; les monuments sont de vraies maisons ;

dans l'intérieur de la salle il y a de petites ouvertures en fer à cheval où l'on plaçait les cendres. Dans cet endroit demeurait le consul Diomède. Son habitation était un palais à double étage ; le jardin en bas, derrière le bâtiment, dont le second étage donne de plain-pied sur la rue. Au-dessus encore, et sous tout le pourtour sont des caves larges, voûtées, très solides, où l'on a trouvé dix-sept squelettes, de l'or et de l'argent en quantité : la famille s'y était réfugiée et y a péri. On voit, collées contre le mur avec du ciment, les larges et longues amphores où se mettait le vin. Encore quelques maisons, et nous rencontrons le corricolo que nous venions de faire louer, d'un autre côté que celui par lequel nous étions arrivés. De là nous allâmes à Castellamare.

Pompéi devait être une forte et riche ville ; ses ruines sont immenses ; au milieu se trouve un vieil appartement occupé par un gardien et sa famille, seuls êtres vivants dans cette cité des morts. J'avais entendu dire que les scènes les plus immorales étaient peintes sur les murailles : je n'en ai rien vu. Peut-être tout cela est-il au musée de Naples, que je ne connais pas encore. Quoi qu'il en soit, il est impossible, au spectacle de ces ruines majestueuses, de ne pas s'écrier : « Les Romains étaient un grand peuple ! » Certainement nos villes d'aujourd'hui, en les prenant d'une importance égale à celle de Pompéi à cette époque, ne seraient que des villages comparativement à celle-là.

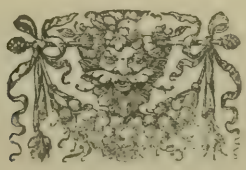
Le chemin de Castellamare, jusqu'au moment où nous trouvâmes la grand'route, est varié et traverse la suite de ces riches et belles campagnes que j'ai décrites plus haut. Enfin il me fut donné de voir en Italie deux petites rivières limpides et profondément encaissées dans deux bords fleuris : cette épithète n'est pas une réminiscence classique : je la maintiens. Quelques moulins à eau sont alimentés par ces rivières. Devant nous c'était un rideau de montagnes vertes, suivant les caprices de la côte ;

Castellamare, droit en face, est à mi-colline ; à droite s'élèvent les monts de Sorrente, renommés pour leur magnifique végétation. Nous fîmes notre entrée dans la ville, qui me parut très belle dans ses abords, mais dont l'intérieur est sale et négligé. Aussitôt accourt la foule des *ciuccialés* avec ses ânes à bon marché, ses guides empressés, ses offres séduisantes : pour un carlin nous devions voir toute la contrée. Pressés par le temps, et aussi par la crainte de manquer d'argent, nous dûmes nous contenter de nos jambes. Prenant le long de la mer, nous grimpâmes dans les montagnes touffues sous la conduite de l'honnête Doménico, cicérone du lieu qui nous assura que le château en ruines, que nous allions escalader, a treize cents ans d'existence, et que la poudre à canon, connue depuis plus de deux mille ans, avait fait les frais de sa démolition. Il est en effet curieux à visiter ; mais ce qui l'est bien davantage, c'est l'admirable verdure de la montagne toute boisée comme une forêt. Nous nous assîmes pour prendre un repas champêtre, au pied des murs du château ; puis faisant un détour, nous allâmes au quartier des villas habitées par les étrangers, d'où, par une percée dans les arbres, on distingue parfaitement la ville et le golfe de Naples. Nous descendîmes par une route en spirale, qui nous mena à notre corricolo. Il était deux heures et demie. A quatre, nous entrions dans Torre Annunziata, grande et belle ville aux maisons hautes et blanches, aux villas luxueuses s'étendant sur le bord de la Méditerranée. C'est à peu près une des extrémités du fer à cheval au fond duquel est Castellamare, et à l'autre bout, Sorrente. Notre cocher, bien que nous eussions pris la voiture pour nous seuls, recrutait des voyageurs en route et les plaçait où il pouvait jusqu'à ce que, arrivés à Torre del Greco, il nous remit à un autre conducteur qu'il nous dit être son frère, après s'être fait payer intégralement. Ce prétendu frère ne connaissait même pas son nom, et certainement il y avait là-

dessous une espèce de machination, laquelle fut dérangée par un bon soldat que nous prîmes en route, et à qui je contai l'histoire. Torre del Greco, située au-dessous du Vésuve qu'on voit fumer la journée entière, a été plusieurs fois ensevelie sous les cendres du volcan, notamment en 1805, et toujours les habitants insouciants rebâtissent leurs demeures ou celles de leurs pères.

Nous vîmes là un convoi d'enfant. La voiture toute dorée, à glaces, contenait sur le derrière une caisse également dorée et entourée de cierges, renfermant le corps ; elle était remplie de charmants enfants de chœur. C'est une fête que ces enterrements. La pensée de l'Église est comprise dans ce pays chrétien.

Un peu plus loin, c'est Portici aux riches souvenirs, avec sa large rue, ses palais, ses châteaux, son habitation royale que la route traverse, habitation bien digne d'abriter une tête couronnée. Le Vésuve est encore là, menaçant et inexorable. Nous voudrions nous arrêter pour contempler une nouvelle série de merveilles, mais l'heure avancée et la fatigue nous avertissent que nous avons suffisamment satisfait pour aujourd'hui notre curiosité ; nous rentrons au logis.



5. — Une visite à Pie IX, réfugié à Gaëte.

Journal de ce voyage. — Affreuse traversée. — Une auberge originale. — L'audience. — Détails intimes. — Les petits favoris du Saint-Père. — La bénédiction papale. — Le retour.

Depuis quelque temps, me trouvant à Messine dans la famille du consul de France, M. de Maricourt, je désirais me rendre avec elle à Gaëte, pour recevoir une nouvelle bénédiction du souverain Pontife, victime de la Révolution. Quelques pages de mon Journal feront connaître les incidents de ce pieux voyage.

10 janvier 1849. — Le prince Bisignano nous a envoyé dire ce matin que demain nous pourrons aller à Gaëte, je n'y compte encore qu'à demi après tant de contre-ordres ; malheureusement nous avons envoyé hier, par l'intermédiaire du nonce, nos chapelets à bénir ; nous aurions préféré les porter nous-mêmes.

Jeudi 11 janvier. — Il est sept heures et demie du soir ; le vent souffle avec violence, la mer est agitée. Ce n'est pas un heureux présage pour notre voyage que cet orage effroyable de la nuit, accompagné de coups de tonnerre !...

Gaëte, vendredi 12 janvier. — Quelle horrible nuit nous avons passée, grand Dieu, à bord du *Vésuvio !* Le mal de mer nous a fait souffrir pendant sept mortelles heures ; il semblait que Madame de Maricourt dût expirer sous les efforts qu'elle faisait

pour se soulager ; le marin lui-même souffrait horriblement, et quand est venu le jour, nous étions méconnaissables les uns et les autres. La pauvre bonne, Nannette, n'a pas laissé échapper une plainte, et elle a été la plus maltraitée. Quant à moi, d'abord insensible à l'action du mal, j'en ai ensuite été tourmenté violemment : je ne connais pas de douleur comparable à celle-là ; c'est un dégoût, une souffrance, une agitation sans égale. Oh ! avec quelle résolution je fais, dans ces moments, le serment de ne jamais plus monter sur un vaisseau ! promesse bientôt évanouie quand le danger n'existe plus, mais qui finira par m'arrêter au début de tout voyage sur mer. Comment devenir missionnaire ? comment traverser durant des mois entiers, cet océan sans fin qui conduit aux îles infidèles ? Pourtant l'atmosphère si douce d'hier soir au moment du départ ne présageait pas un pareil temps. Nous nous sommes embarqués par l'arsenal, au bas du château royal. Le vapeur est grand comme le *Panama*, mais incontestablement plus beau. Arrivés à dix heures, nous ne sommes partis qu'à une heure et demie du matin. Nous mouillons dans le port de Gaëte à huit heures. Durant tout le trajet, il me semblait que je ne reverrais plus Naples ; cette idée m'attristait profondément.

A peine étions-nous arrivés que de violents coups de canon se font entendre ; les cent vingt passagers montent sur le pont : tous les vaisseaux en rade étaient pavoisés, l'airain tonnait avec fracas.

Rien de plus majestueux que cet hommage rendu aux rois de la terre par leurs sujets au jour de leur naissance ; ce bruit du canon, répété par les hautes montagnes qui bordent le golfe, impressionne vivement. Nous descendons, par ce temps de tempête, sur une plage inondée par la vague. Pour trouver une *locanda*, dénuée de tout à peu près, il nous faut traverser, sous la conduite de nos *facchini*, cette petite ville, maintenant bien animée, mais tous les autres jours déserte et morte. Le roi, qui

y demeure depuis plusieurs semaines, y est entouré de troupes d'un joli costume ; les officiers surtout ont des uniformes éclatants. Mais je suis pressé ; au sortir de notre audience du Saint Père, nous devons déjà nous embarquer. Comme je souffre à l'avance, encore tout plein de mon supplice! A Naples j'écrirai tout... Belle journée, sauf le temps couvert de brouillard ; nous y avons eu toutes les consolations du cœur.

Naples, dimanche 14 janvier. — Je reprends le récit de notre pèlerinage à Gaëte. A peine débarqués, nous avons été entourés de *guaglioni* et de facchini, plus honnêtes que ceux de Naples, qui nous ont conduits, par des rues tortueuses et sales où se voyaient exposés quantité de portraits du pape, dans une locanda éloignée, digne de l'Italie, digne d'une telle ville. On y monte par un corridor donnant sur une misérable cour et se terminant à un escalier de pierre à découvert ; on nous introduit dans deux salles assez grandes, voûtées, sans autres meubles qu'une table et quelques mauvaises chaises ; à peine peut-on nous procurer cinq ou six verres et une cruche en terre, sorte de vase étrusque, qui doit servir à boire aussi bien qu'aux lotions d'usage pour quiconque a le goût de la propreté. Tant bien que mal, on se brosse, on s'habille, on se peigne, tout en subissant l'influence du mal de mer, tenace dans sa victoire. On me charge d'écrire au Nonce, Mgr Garibaldi, qui m'envoie dire de me trouver au palais à onze heures pour s'entendre relativement à l'audience du Souverain Pontife. Le palais était voisin. J'y reconnus Mgr de Médici qui m'avait procuré une audience à Rome, puis le brave major de Young, majordome du pape, chargé de son service militaire ; le pape a à sa disposition deux régiments de troupes royales. Il fut convenu qu'on nous présenterait à une heure, au retour de la visite que Pie IX devait rendre au roi à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance. Le major nous amena dans sa chambre, M. le comte et moi, et quoique

protestant, il nous fit du pape le plus touchant éloge, et de ses ennemis le tableau le moins flatté. Je me rappellerai longtemps l'énergie de ses expressions : « Le pape les a excommuniés, dit-il ; mais aujourd'hui il devrait nous faire ramasser tous les exemplaires de cette excommunication, pour les leur jeter en cartouches dans les jambes. »

Nous revenons fort satisfaits à notre hôtel, le plus beau des deux qui sont à Gaëte, l'hôtel où le pape était d'abord descendu. Le palais qu'il occupe maintenant, assez étendu de façade et peint en rouge clair, avec bordures blanches, fait l'angle de la rue principale à l'endroit où elle se détourne un peu ; il est propre et convenable.

Nous avons profité de ce moment, M. de Maricourt et moi, pour nous lancer dans la direction du Sud, passant par les trois ou quatre portes crénelées qui se succèdent.

Gaëte est une ville de dix mille âmes, très forte, sur un promontoire avancé dans la mer, environnée de hauteurs ; tout près est un endroit pauvre, à maisons d'une couleur blanche terriblement fatigante pour la vue, nommé le Borgo : là demeure le cardinal Ferretti, cousin de Pie IX, que nous avions vu chez le major au palais. Entre la ville et cet endroit s'étend un espace monstrueux et désert, sans presque de végétation, ressemblant à une vaste lande, resserrée des deux côtés par la mer. Au retour, il était une heure. L'audience nous fut accordée de suite ; le nonce nous présenta lui-même. Comme à Rome lorsque j'eus le bonheur de le voir, le pape était debout au milieu d'une chambre longue, tourné vers la porte d'entrée, ayant à sa droite une table, placée devant un feu ouvert. Nous fîmes les trois génuflexions, assez en désordre, il faut l'avouer, grâce aux enfants qui s'embarrassaient l'un l'autre. Nannette baisa la mule avec une singulière dévotion qui émut le pape. — Dès qu'il m'aperçut, à moitié chemin, le Pontife dit en s'adressant à moi :

« Monsieur est un ecclésiastique français que j'ai vu à Rome dernièrement? — Oui, Très Saint Père, j'ai eu ce bonheur. — Vous étiez à Palerme? dit-il à M. de Maricourt. — Non, Très Saint Père, mais à Messine, où j'étais consul de France. — En effet j'ai appris par M. le nonce tout ce que vous avez fait dans ce pays pendant les horreurs de la guerre. Ce qu'on fait en faveur de la religion me touche particulièrement ; mon devoir est d'être attentif à connaître les hommes qui se dévouent à la défendre. Aussi, dès que je me trouverai dans une position plus heureuse, à Rome, je m'empresserai de vous envoyer un témoignage de ma satisfaction. » (Le pape parlait en italien.) A ce moment tout le monde se tut, et Nannette en profita pour dire au pape en français : « Cet enfant (montrant Georges) veut être prêtre. — C'est bien, répondit-il dans la même langue ; quand on est si jeune, on ne peut savoir encore les desseins de la Providence ; mais il est toujours bon de désirer ces choses. » Nous avions appris à la petite Anna son rôle ; elle devait dire : « Pape, donnez chapelet à Anna, et bonbons aussi, et aussi à Ajon. » Elle allait tout simplement commencer ; mais sa mère l'empêcha, attendant une autre occasion. Alors je demandai au Saint Père de bien vouloir bénir quelques images que j'avais apportées et indulgencier à l'article de la mort plusieurs croix et chapelets, ce à quoi il consentit, en me faisant observer toutefois que ces indulgences ne pouvaient se transmettre d'amis à amis et qu'elles étaient personnelles à ceux à qui je les destinais. Nannette avait aussi un paquet d'objets à bénir ; elle demanda pour moi, au pape, une faveur que je lui avais déjà dit impossible à obtenir, celle de confesser partout les membres de la famille ; le pape m'autorisa seulement à le faire dans le voyage sur mer. M. le comte saisit cette occasion pour faire mon éloge, s'étendant sur les quelques légers services que j'ai rendus pendant le bombardement de Messine, exagérant tout avec une bonté

et une chaleur qui me touche. « Ma consolation, répondit Pie IX, est que de toutes parts le clergé comprend sa belle mission d'amour et de conciliation ; elle est nécessaire plus que jamais dans les guerres civiles où la haine domine. »

Il nous donna sa bénédiction et son anneau à baiser, puis, se retournant vers Georges, qui se tenait près de lui : « C'est donc celui-ci qui veut devenir prêtre ? Que Dieu lui en fasse la grâce ! » Il salua et se retira dans son cabinet, au fond de la salle. Anna commença bien son « Pape, donnez chapelet à Anna ; » il était trop tard. Elle disait en s'en allant : « Pas donné chapelet pape ! pas donné chapelet ! » J'aurais voulu qu'elle courût après le bon pape, qui l'aurait certainement satisfaite...

En sortant, nous trouvâmes le major et les officiers en grande tenue qui devaient accompagner Pie IX chez le roi. Le nonce nous annonça qu'il ferait avec nous le voyage de Naples sur le Vésuvio. Nous nous retirâmes. Un instant après, le pape traversait la rue à pied, jusqu'au château, assez proche, entre une haie de gardes royaux à genoux armes baissées, auxquels il donnait sa bénédiction. Une foule de peuple occupait l'autre côté de la rue, dans l'attitude du recueillement. Le séminaire, très nombreux, vint à passer ; je remarquai que les élèves n'avaient pas la soutane violette et qu'ils portaient bien jeunes l'habit ecclésiastique. Une grande et belle montée était devant nous, au delà du château ; nous la gagnons pour avoir de là la vue sur tout le pays ; nous n'étions qu'à mi-côte, lorsqu'un mouvement dans le peuple nous avertit du retour du pape ; il revenait en effet, accompagné du roi ; mais nous vîmes que celui-ci rentrait chez lui entouré de petits princes qui gambadaient à ses côtés, en habit de gardes nationaux ou de militaires.

Nous nous mettons à table pour faire un mauvais dîner ; sans l'attention du roi de Naples qui a fait venir pour les étrangers un cuisinier de la capitale, on ne trouverait aucune nourriture.

Si notre locanda n'offrait que misère, du moins elle était tenue par les plus honnêtes hôteliers qui se puissent voir ; nous étions enchantés de leur politesse et de la modération de leurs prix ; chose bonne à noter dans le royaume des Deux-Siciles ; cela tient sans doute au voisinage de Rome.

A quatre heures nous nous établissions de nouveau dans notre salon du bas, sur nos lits de camp, le frisson dans l'âme à l'approche de cette nuit de souffrances qui allait commencer pour nous. Le départ n'eut lieu qu'à sept heures, on attendait les dépêches du roi, qui, après avoir pris ce vaisseau aux Siciliens, s'en sert avec orgueil pour les occasions d'éclat. Il est utile de remarquer que les Siciliens l'avaient enlevé eux-mêmes à une compagnie napolitaine, laquelle l'a vainement réclamé depuis ; on l'a déclaré de bonne prise. Nous avions donc eu le temps de nous endormir, ce qui nous a empêché de sentir le mouvement ; la nuit du reste étant calme, nous avons continué ce bienfaisant sommeil jusqu'à l'arrivée, sans que personne se plaignît du moindre mal. Il était une heure du matin, le clair de lune était irréprochable, mais l'atmosphère froide. Conduits à l'arsenal avec Mgr le nonce et d'autres passagers parmi lesquels un conseiller d'État, nous avons attendu près de deux heures à la porte pour apprendre enfin qu'on ne pouvait nous ouvrir ; une barque unique nous a tous menés au môle, au grand risque de sombrer. Enfin, nous pûmes nous remettre en marche sur la terre ferme. Jamais Naples ne m'avait paru si splendide que cette nuit....

6. — De Rome à Capri ; de Capri à Rome.

Les passeports. — Rome franchie par la Porte Majeure. — Détails piquants sur Ferentino. — Mœurs orientales. — Quelques souvenirs des environs de Rome. — Les merveilles du Mont-Cassin. — Son origine ; beauté de l'église du monastère ; description sommaire. — Un mot de Naples. — Coup d'œil sur Pompéi. — Enchantement perpétuel. — Ce qu'était Capri dans l'antiquité ; ce qu'en a fait le Christianisme. — Réminiscences historiques. — Singulier récit de Suétone. — Splendeur de la nature dans ces parages. — Un lever de soleil. — La Grotte d'Azur et ses curiosités. — Escamoteurs italiens. — Dialogue suggestif — Nouveaux horizons et nouvelles surprises. — Un piètre dîner autour d'une table vermoulue. — Fondi, la ville des brigands. — Événement tragique. — Les Marais Pontins. — Le domaine des buffles. — Lecteurs d'un aubergiste de Cisterna. — Derniers incidents.

Nous étions à Rome, deux de mes amis et moi, lorsque nous décidâmes d'entreprendre une petite excursion, instructive et pittoresque. Comme de juste, selon l'usage immémorial, nous dûmes, avant tout, passer par les mains des membres de la haute et puissante famille *Passeport*, laquelle a élu domicile à la porte Majeure et autres lieux, afin d'y exercer son étonnante industrie. Nous aurons l'avantage de retrouver ailleurs, de retrouver partout le trébuchet, plus ingénieux qu'aimable, dû à son imagination féconde ; son sourire nous dit donc *au revoir*, et *à bientôt !* A ce signal, le voiturin s'ébranle, et notre cocher, le légendaire Camera, fait claquer son fouet avec une visible satisfaction.

La porte Majeure, située à l'extrémité sud-est de la ville, doit être fort ancienne ; elle est large, massive, bien bâtie, et en état

d'arrêter quelque temps des assiégeants ; on y voit, à gauche, en sortant, un vieux monument en forme de tour, sans usage actuel, et à droite, le long d'immenses aqueducs encore debout, le chemin de fer de Frascati. Les murailles de Rome s'étendent des deux côtés, au milieu de cette immense plaine que tous les voyageurs ont décrite et qui faisait sur Chateaubriand une si vive impression. C'est une erreur et une injustice d'attribuer aux Césars, à Aurélien ou à tout autre empereur du paganisme, ce qu'il y a de beau dans l'enceinte murée de Rome ; là, comme dans les monuments, nous trouvons la main bienfaisante et généreuse de la papauté. Les Barbares avaient fait de la capitale du monde un monceau de ruines : les papes la relevèrent, et c'est grâce à eux que Rome n'est pas aujourd'hui ce que sont Babylone, Palmyre, Ninive, Agrigente. Adrien Ier surtout, se montra le souverain le plus magnifique de son siècle, sans qu'aucun prince, avant ou après lui, l'ait surpassé. Il rétablit les anciens aqueducs, où près de cent arches d'une grande élévation avaient été rasées jusque dans leurs fondements, rebâtit les remparts dans toute leur longueur, édifia ou répara quantité d'églises ; en un mot, ce pape extraordinaire ne laissa presque aucun monument religieux ou historique, en dedans ou en dehors de Rome, sans quelque trace de sa merveilleuse activité. Beaucoup de gens font bénévolement honneur à son homonyme l'empereur païen d'une partie des travaux qui lui sont dus. Pour favoriser les pèlerins, il relia, par de larges galeries couvertes, les basiliques de Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Laurent, fort éloignées l'une de l'autre ; entre Saint-Paul et Saint-Laurent il n'y a pas moins d'un grand quart de lieue. On employa près de douze cents blocs de travertin pour les seules fondations des premières arches de la galerie touchant aux rives du Tibre. « Certes, dit à ce sujet un catholique anglais, une pareille colonnade, ornée de distance en distance de chapelles, d'autels, d'inscriptions, courant

à travers des champs de vignes ou des ruines des monuments d'un autre âge, se reliant aux remparts de Rome, fortifiée par le même pontife, devrait bien inspirer quelque sentiment de reconnaissance et d'admiration aux innombrables pèlerins venus de de toutes les parties du monde pour accomplir les vœux de leur piété aux basiliques de cette ville, sous la domination nouvelle des successeurs de Pierre, présentant un spectacle de magnificence à peine connu aux jours des Césars païens. »

Rome, nous l'avons vu déjà, n'est point environnée, comme les autres capitales, de cette ceinture d'immondes faubourgs où la misère accourt choisir un triste refuge auprès des grossiers excès du vice ; quand on a franchi ses portes, on rencontre tout de suite, et sans transition, la campagne déserte au sein de laquelle elle dresse ses innombrables coupoles. J'ai entendu des réalistes se plaindre que tout cela ne fût pas un plant de pommes de terre ou de colza ! Quelle ironie sans âme ! Les conventionnels aussi se lamentèrent un jour du terrain perdu au jardin des Tuileries, et l'ensemencèrent du prosaïque tubercule... Comprenez donc au moins ce que c'est que Rome ; et, si vous ne le pouvez, laissez-le sentir à d'autres.

La route large et commode que nous suivions, par cette belle matinée de septembre, est l'ancienne *Via Lavicana*. Tout le monde connaît, au moins de réputation, ce climat italien, si doux, si parfumé, si en harmonie avec les secrets besoins de tout notre être. Quand Winckelmann, l'écrivain allemand, après un long séjour en Italie, revint en Allemagne, l'aspect de la neige, des toits pointus qu'elle couvre et des maisons enfumées, le remplissait de tristesse. Il lui semblait « qu'il ne pouvait plus goûter les arts quand il ne respirait plus l'air qui les a fait naître. » C'est bien cela, et tout malheureux condamné aux humides et épaisses atmosphères du Nord, après avoir joui de ce soleil, de cet air et de cette vie, éprouve les mêmes angoisses

et succombe aux mêmes regrets. « Notre cœur se serra, dit un plus récent écrivain qui a fait un livre sur l'Italie, quand sur notre barque, qu'une brise légère poussait rapidement vers la cité des sirènes et la patrie du Tasse, nous pensâmes que pour la dernière fois nous jouissions sur la terre de Naples de cette scène splendide. En traversant les bois d'orangers dont le parfum suave vous suit encore longtemps après les avoir quittés, nous faisions nos adieux à cette contrée qu'il fallait quitter pour savoir combien nous l'aimions. »

Le chemin fut longtemps uni, traversant la plaine comme un ruban. A droite, sur la hauteur, dans sa mer de verdure et au pied de ses pins gigantesques, nous laissions Frascati, la ville de Cicéron, l'immortel Tusculum. A gauche, sur les hauteurs aussi, car nous allions au-devant des premiers mamelons des Apennins, nous distinguions l'antique Palestrina, une des plus vieilles cités grecques de l'Italie. Plusieurs fois détruite, rasée par Sylla, qui en reconstruisit une partie, après en avoir massacré les habitants, elle fut, à la fin du treizième siècle, l'objet de guerres violentes entre les branches de la famille Colonna. On y retrouve des restes de murailles pélasgiennes et du fameux temple de la Fortune, l'une des richesses architectoniques de l'ancienne Italie.

Tout à coup, en montant une petite pente à peine sensible, mais qui depuis une demi-heure ralentissait nos chevaux, le voiturin nous avertit de nous retourner : le panorama de Rome était tout entier sous nos yeux, illuminé par un soleil resplendissant, qui en faisait ressortir les moindres détails sur le fond bleu de la mer, apparaissant à son tour de l'autre côté de l'horizon. On a écrit bien des pages pour et contre la situation choisie par Romulus ; un auteur a même osé dire que Romulus était ivre quand il s'arrêta sur ce fond marécageux pour y tracer l'enceinte de sa capitale. Malgré les raisons, dont quelques-unes

spécieuses, qu'il développe avec esprit pour confirmer cette thèse, elle a été victorieusement combattue.

A mesure qu'on avance, le paysage devient plus intéressant : des gorges assez profondes livrent passage au voyageur, à côté de quelque ruisseau qu'on entend se précipiter sur des cailloux retentissants ; les arbres sont moins rares ; des champs bien cultivés, remplis de maïs pour la plupart, des jardins médiocrement tenus, mais enfin des jardins, des maisons, des fermes, révèlent un pays peuplé et même prospère, qu'on a du plaisir à parcourir. Un pavé bien entretenu conduit jusqu'à environ six ou huit lieues de Rome ; il finit avec le désert.

A midi nous arrivions à Valmontone, et, sans y monter, nous nous arrêtions dans une pittoresque auberge pour un repos de deux heures. Cette petite ville, placée, comme toutes celles du centre de l'Italie, sur une colline boisée, me rappela Domfront en Normandie, Tonnerre en Bourgogne, San-Juan d'Alfarache en Espagne. On y arrive, de deux côtés, par une belle avenue d'arbres, parmi des rochers de tuf volcanique percés de cavernes. La ville s'élève sur un piédestal de rochers, et, noire comme si le feu l'avait atteinte, à l'exception du grand palais qui la domine, elle ressemble assez à une autre Pompéi fraîchement déterrée. Il ne faut pas se méprendre sur l'aspect de ces villes, vues d'une certaine distance : c'est le mirage le plus trompeur. De là, en effet, vous les jugeriez, tant elles sont bien situées, coquettement assises, harmonieusement étagées, des bonbonnières et des lieux de délices : vous n'y êtes pas entrés, que le charme disparaît, pour vous mettre en face de trous ignobles, labourés par des rues étroites, sans lumière, empestées, au milieu d'une population majestueusement sale et déguenillée, qui certainement n'est pas malheureuse, mais chez qui le mot *propreté* n'a jamais éveillé un sens quelconque en rapport avec sa valeur grammaticale. Valmontone, cependant, a une belle entrée, une

porte à arcade, avec une superbe chaussée pour y monter ; des escaliers taillés dans le roc facilitent ensuite l'ascension, jusqu'à une place passable, sur laquelle se dresse la large façade de la villa Doria-Pamphili, construite en 1662, avec une très belle église qui y est contiguë. Le cordon de montagnes qu'on aperçoit de cette hauteur, dans toutes les directions, est semé de villes et de villages situés de la même façon et produisant à l'œil une illusion pareille. Les maisons se distinguent toutes par des signes religieux qu'on aime à y rencontrer : des croix, des madones, des saints François, peints sur les murs, avec un bouquet de fleurs à côté ; si on n'a pas de vase, on prend la première bouteille venue, on introduit la queue des roses dans le goulot, et voilà ! Du moins, s'il n'y a pas d'élégance, il y a le sentiment, et c'est tout. En entrant dans la ville, à gauche de la grande porte, on n'est pas peu étonné de trouver pour récipient de la fontaine un ancien sarcophage en marbre blanc magnifiquement sculpté.

Le soir, à sept heures, nous entrions dans Ferentino. Ici je demande la permission de copier tout naïvement mes notes de voyage, rédigées chaque soir sur un calepin ; elles disent tout en trois lignes :

Une lieue avant Ferentino, que les gens du pays appellent *Fiorentino* (petite Florence), bien à tort, certes ! belles plantations, vergers, haies vives ; toujours les montagnes bleues, à droite, à gauche, devant et derrière. Multitude d'enfants qui mendient. « Ce lieu, dit Du Pays dans son *Itinéraire*, a huit mille habitants : je parie qu'on n'y trouverait pas deux cents peignes, et qu'on n'y a jamais vu douze balais. Femmes du peuple pieds nus, tabliers de laine à bandes de couleur, paraissant fort actives, portant toutes des fardeaux sur la tête... On dit qu'il y a ici des murs pélasgiques, que la *cité* est très ancienne : cela prouve que la malpropreté ne fait pas mourir... » Ce fut la capitale des

Herniques, et elle conserva ses lois particulières sous la domination romaine. Elle est maintenant encore évêché. J'ai lu quelque part que l'illustre Innocent III venait souvent à Ferentino, dont il aimait beaucoup l'évêque ; il y construisit même une fontaine. Il passait toujours l'été dans les petites villes, Agnani, Subiaco, Segni, sa patrie ; à Viterbe, sa présence attirait jusqu'à quarante mille étrangers.

Abandonnons ces souvenirs, pour contempler la ville sur le haut de son rocher. Ces célèbres constructions cyclopéennes, qu sont si communes dans cette partie du pays, semblent l'ouvrage d'un peuple barbare, qui trouvait plus commode de rumuer des masses énormes à force de bras, et de les adapter les unes aux autres en abattant quelques angles, que de les tailler régulièrement en parallélogrammes. Quoique peut-être plus durable qu'aucune autre, cette manière de bâtir n'avait été adoptée que faute de savoir faire autrement. La plupart des maisons de Ferentino sont plus cyclopéennes encore que les murs de la ville, plus irrégulièrement et plus grossièrement construites, sans doute parce qu'elles sont plus anciennes que les remparts élevés pour les défendre. On conçoit aisément que plus l'extérieur de ces villes antiques est pittoresque, plus l'intérieur en est hideux ; et Ferentino, perché dans les nues, bien petit, bien ramassé, et d'accès bien difficile, abandonné par ses habitants les plus aisés dès qu'ils l'ont pu faire sans danger, est devenu exclusivement la demeure de la misère, de l'ignorance et de la saleté. Pas une boutique de quelque apparence, pas une rue où l'on puisse mettre en sûreté un pied devant l'autre. L'Auvergne est richement malpropre ; elle a des villes, comme Langogne et Combronde, qui ont le droit de passer pour les modèles du genre ; la Basse-Bretagne jouit également d'une réputation séculaire, et la Picardie offre des villages dont aucune épithète, pour boursouflée qu'elle soit, ne saurait donner une idée : eh bien ! je

l'affirme, tout ces glorieux bouges sont des lieux de plaisance auprès de Ferentino ; Ferentino les éclipse tous, Ferentino les ensevelirait, gens et palais, sous sa Babel d'ordures.

Et c'est, en vérité, grand dommage quand on a affaire à un peuple aussi religieux et aussi gai ! Ces hommes qui avaient travaillé toute la journée à la moisson du maïs, trempés encore de sueur, épuisés par le besoin de nourriture, songeaient premièrement à l'âme : réunis dans une église neuve qui s'élève sur le bord de la grande route, ils récitaient ensemble le chapelet, puis sortaient en procession, chantant en chœur les litanies de la sainte Vierge, le chant populaire de toute l'Italie. Je ne puis dire ce qu'on éprouve à ces révélations inattendues de la foi d'un pays qu'on avait jugé sévèrement par son côté matériel.

A quatre heures, nous fûmes réveillés par une musique bien nourrie, qui semblait descendre de la montagne. Je me hâtai de sortir, et je fis bien, car pour rien au monde je n'aurais voulu manquer ce que je vis : des troupes d'hommes, de femmes, de jeunes garçons, de petits enfants même, portant des corbeilles sur la tête, s'avançaient, au nombre de plus de cinq cents, précédés d'un violon et de tambourins qui marquaient un pas de danse de la plus parfaite gaieté ; et tout ce monde marchait en mesure, chantant et dansant, avec des falots à la main, que c'était plaisir à voir. Je les suivis quelques pas : ils allaient encore à la moisson ! Ne sont-ce pas des mœurs orientales ? N'est-ce pas une scène de la Bible ? Les habitants de Ferentino tiennent cela, sans doute, de leurs ancêtres les Grecs. Ce m'était d'ailleurs un signe que nous touchions au royaume de Naples, où le roi règne, à la vérité, mais en second, après le tambourin et la guitare.

L'honnête Camera, positif de sa nature, ne comprenait pas grand'chose à mon enthousiasme ; il fallut lui obéir et rentrer

dans cet instrument de bois, qu'il intitule son carrosse. J'y trouvai l'un de nos deux compagnons du *coupé*, qui avait opiné pour l'intérieur, en présence de la fraîcheur assez piquante du matin. C'était un ecclésiastique de Vigevano, en Piémont, à qui on avait dit que le froid est inconnu du côté de Naples, et qui voyageait, sur cette assurance, dans ses habits d'été. Ancien habitant du pays, je dus le détromper de mon mieux, et, les circonstances ayant déjà fait la moitié du travail, je gagnai à la fois ma cause et un ami...

Une assez rude, mais magnifique montée, avec panorama incomparable que chaque pas faisait plus splendide, nous introduisit dans Frosinone, capitale de la province, dès huit heures du matin : ville pleine de souvenirs, comme toutes celles de la contrée. La vue, de la haute terrasse, est, je le répète, d'une richesse que je ne puis comparer à rien. Quoique chef-lieu de délégation, Frosinone n'est point évêché ; elle appartient au diocèse de Veroli. On y voit une superbe usine, et un palais qui ne déparerait pas Rome elle-même. A un mille de distance s'élève un gracieux couvent d'Augustins, sous le nom de Notre-Dame-des-Neiges, avec une petite place ovale, entourée de boutiques, où se tient une foire, ou plutôt ce que nous appelons dans l'ouest de la France une *assemblée*, le 5 août de chaque année. Frosinone a soutenu un siège contre Charles-Quint, et elle en soutiendra un autre contre qui que ce soit, quand elle le voudra : sa position, bien défendue, la rendrait imprenable. Les femmes descendent à la fontaine tous les matins en chantant, et balançant pittoresquement sur leur tête les grands vases de cuivre dans lesquels elles portent l'eau : la forme en est tout à fait classique. La ville a environ huit mille habitants, comme Ferentino, avec cet avantage cependant qu'à la rigueur on pourrait y habiter. Une de ses rues semble copiée angle pour angle sur une rue de Spolète, elle est pavée en briques sur

champ, comme un appartement, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit balayée et propre. Distinguons toujours bien les choses, si nous tenons à rester dans le vrai.

Mais la voiture roule de nouveau, et nous avec elle : encore un pas, et nous franchirons la frontière.

A dix heures et demie, nous entrions dans Céprano, où devait avoir lieu le repos du milieu du jour. C'est une ville bien pauvre, bien noire aussi, malgré un joli palais voisin de la grande église, assez belle elle-même. J'y remarque que toutes les portes à peu près sont en grosses pierres formant un plein-cintre à caractère ; les noms des rues sont inscrits en lettres visibles aux vues les plus basses, et c'est un soin administratif dont il faut louer ici les moindres bourgades ; on n'y marche jamais sans savoir où l'on est, et sous la protection de quel saint, de quel fait historique ou de quel grand homme on se trouve. Une petite rivière, qui va se jeter dans le Garigliano, coule auprès de la ville; un peu plus loin, deux ou trois douaniers déguenillés attendent les passants pour en tirer quelque chose, leur passeport avant tout, cela va sans dire, et puis leur bourse s'ils peuvent : j'ai déjà fait observer que cette feuille de route est tout simplement, en Italie, une lettre de crédit que les gouvernements se donnent à eux-mêmes sur l'étranger et dont ils exigent plus que scrupuleusement le payement.

C'est à Naples que commence véritablement le Midi ; c'est là qu'il accueille les voyageurs avec toute sa magnificence. Cette terre de Naples, cette campagne heureuse, comme l'appelaient les anciens, est comme séparée du reste de l'Europe, et par la mer qui l'entoure et par les contrées montagneuses qu'il faut traverser pour y arriver. On dirait que la nature s'est réservé le secret de ce séjour de délices, et qu'elle a voulu que les abords en fussent difficiles. « Rome, dit Mme de Staël, n'est point encore le Midi : on en pressent les douceurs, mais son

enchantement ne commence véritablement que sur le territoire de Naples. En approchant de Naples, vous éprouvez un bien-être si parfait, une si grande amitié de la nature pour vous, que rien n'altère les sensations agréables qu'elle vous cause. »

Effectivement, ce qu'on éprouve, c'est une sorte d'enivrement et d'exaltation que la poésie peut seule traduire. Les paysans que nous rencontrions semblaient tous en fête, avec leurs habits bariolés de couleurs éclatantes : pantalons jaunes, gilets rouges, vestes brunes. Le Midi ne connaît point la blouse ; il n'admet que le drap, grossier si l'on veut, mais de laine et coupé avec quelque élégance. Le mendiant peut manquer de pain, mais il aura toujours son manteau, et l'une des plus grandes charités, qui a ses associations comme les autres, est de lui fournir ce manteau.

Nous cheminions, — après les formalités ennuyeuses de la douane, placée au milieu d'un champ couvert de fleurs, — par une belle et spacieuse route royale, à travers une campagne parfaitement cultivée et boisée. Les villages s'y voient encore attachés aux flancs des montagnes bleues qui longent la gauche de la route. Les chevaux ont des harnais brillants, polis, à mille clous dorés, avec un pompon au-dessus du collier. Ce qui m'étonne toujours dans ces admirables campagnes, c'est l'absence de châteaux et de maisons de plaisance. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, l'Italie diffère profondément de la France et des pays du Nord, et bien à tort, à mon avis ; car nulle part les châteaux ne seraient mieux placés que sous ce beau ciel, à l'ombre de ces vieux arbres, sur le bord de ces petites rivières suffisamment pourvues d'eau en été, et parmi ces champs fertiles dont on ferait les plus agréables jardins. Les grands seigneurs italiens établissent leurs villas à la porte des villes, dont ils ne savent pas s'éloigner. On attribue cet usage aux anciennes guerres du moyen âge, qui ne laissaient aucune sécu-

rité aux campagnes ; mais cette raison aurait la même valeur pour la France, pour l'Allemagne, pour l'Angleterre ; elle n'est donc pas la vraie. La vraie est encore à trouver.

La ville de San-Germano, où nous arrivions à quatre heures, compte six mille âmes. L'entrée de ce côté en est vraiment imposante, après tout ce qu'on vient de voir depuis Rome. Rues larges et assez propres, maisons hautes, élégantes, badigeonnées consciencieusement ; pavé de larges dalles, comme à Naples et en Sicile ; ce sont là les allures d'une cité. La situation est celle d'un entonnoir au milieu de délicieuses montagnes, dont l'une, à gauche, est couronnée par le Mont-Cassin, le célèbre monastère de Saint Benoît.

Il y avait vingt ans, pour mon compte, que je rêvais ce voyage, ce pèlerinage, pour mieux dire ; je n'eus donc rien de plus pressé que de courir dans la direction qui me fut indiquée. On monte ordinairement à âne : je montai à pied, ainsi que j'avais fait à la Grande Chartreuse et au Vésuve, malgré l'appétit invraisemblable dont nous étions tous possédés à ce moment-là, après une journée de voiturin. L'un des voyageurs voulut bien se joindre à moi ; et, munis chacun d'une bonne canne, nous grimpâmes résolûment le long de la montée. L'énorme bâtiment se dressait au-dessus de nos têtes; il paraissait que nous n'avions qu'à étendre la main pour le toucher ; mais il y fallut de la peine et du temps, une heure au moins, en allongeant convenablement le pas. Le sentier est commode et assez doux de pente ; les innombrables cailloux dont il est semé rendent la marche plus fatigante. A chaque pas, du reste, on se félicite et l'on bénit Dieu. Quels sites ! quel pays ! quelles montagnes ! quelle vallée d'Eden ! quel ensemble magique !... C'était l'heure de la promenade des Pères et des élèves; le Père abbé lui-même obéissait à l'usage, et nous le rencontrâmes à la porte du monastère, accompagné de deux de ses assistants. La lettre de

recommandation que je lui apportais nous ouvrit toutes les portes, qu'on ne ferme point, du reste, aux étrangers. La façade du couvent présente un développement de plus de cinq cents pieds ; il forme un parallélogramme à peu près exact, sur le plateau le plus élevé. Tout y donne l'idée d'une forteresse autant que d'une maison de prière ; et ce n'est pas sans cause. Le Mont-Cassin, pillé par les Lombards en 589, brûlé par les Sarrasins en 884, dépouillé par les Normands peu de temps après, fut encore assiégé à l'époque de la révolution de 1799. Trente moines s'y défendirent vaillamment contre une troupe de voleurs qui avaient mis le feu aux murailles pour s'ouvrir un passage ; mais il s'y trouva tant de fer, que cet expédient ne réussit pas.

Il ne faut pas oublier que le Mont-Cassin a été, au moyen âge, le sanctuaire où s'étaient réfugiées les lettres, les sciences, l'histoire, tout ce qui est le patrimoine de l'esprit humain. Au Mont-Cassin, on transcrivait les livres, on enseignait, on rédigeait les annales publiques, on sauvait l'arche des connaissances laborieusement acquises par les siècles précédents. Comment voir une abbaye sans songer à tout le bien que doit la société à cette sublime institution de la vie monastique ? Les rois dépossédés, les ministres renversés, les chefs militaires, les gouvernants, autant que les amis des sciences, se réfugiaient là pour s'y consacrer à la vertu. Là s'égalisaient les conditions, s'unissaient les talents et s'accomplissaient les œuvres capitales de l'esprit. « L'abbaye, dit M. Feuillet, l'abbaye aimait à couvrir ces pauvres penseurs plébéiens et à seconder le développement de leurs aptitudes diverses ; elle leur assurait le pain de chaque jour et le doux bienfait du loisir ; elle s'honorait et se parait de leurs talents. »

Le monastère, semblable à une immense forteresse dont les hautes et épaisses murailles surplombent au bord des abîmes, se dresse au sommet d'un plateau des Apennins qui domine toute

la contrée. D'un côté s'étend une plaine admirablement fertile, verte, boisée, sillonnée de routes bien entretenues, avec la ville de San-Germano pour limite et pour reine ; elle ressemble, de cette hauteur, à un insignifiant village, malgré ses larges rues, ses palais et ses églises. D'autre part, les pics multipliés de la grande chaîne Apennine, secs et rocheux à leur sommet, boisés sur leurs flancs, entourés de jardins, de vergers et de prairies à leur base, forment à l'horizon une imposante et majestueuse ceinture. De là, certes, il fait bon oublier les préoccupations vulgaires de la vie, pour lever au firmament les yeux et la pensée. Saint Benoît fut inspiré, sans doute, quand il choisit ce lieu, au sortir des gorges de Subiaco, où la persécution était allée troubler sa solitude.

On entre par un long corridor voûté, qu'on prendrait pour une caverne obscure creusée dans le cœur du rocher ; il conduit à la première cour, dont voici l'aspect aussi exact que possible.

Le pèlerin tourne à droite, au sortir du corridor, et s'avance dans cette cour, de forme carrée ; derrière lui, par une ouverture grillée, il distingue le splendide panorama de la campagne, éclairé de la lumière méridionale, sous son ciel éternellement bleu ; en face, un escalier de marbre aux degrés presque innombrables, terminé par un portique à jour, dans les découpures duquel apparaît une seconde cour remplie de colonnes de marbre, de statues de marbre, de galeries supérieures en marbre, avec la façade de l'église comme fond du tableau ; et quand cette église où nous allons pénétrer est ouverte, l'œil, de cette distance, reste ébloui de magnificences qu'il n'avait point vues dans ses rêves. A droite du pèlerin, toujours arrêté, le prolongement du grand portique à galerie découpée, d'où s'élancent les feuilles impérissables de l'oranger, du myrte et du laurier, les mille fleurs d'un parterre cultivé avec luxe. Autour du parterre règnent les bâtiments du couvent, dont les salles communes, les corridors,

les chambres mêmes, sont dignes de têtes couronnées. Tout est royal dans ce royaume de la science et de la vertu. Sur la gauche encore, même portique, même parterre, mêmes constructions, mais ici destinés à la jeunesse d'un nombreux collège et d'un séminaire. Quelles études on doit faire dans cette merveilleuse retraite ! Le Mont-Cassin, après avoir sauvé les lettres au moyen âge, leur a élevé un palais digne d'elles. Et il y a des gens qui demandent encore à quoi servent les moines... Pauvres moines! comme le dit quelqu'un, « quand ils améliorent et étendent leurs propriétés, ce sont des riches qu'il faut spolier ; quand ils partagent avec les pauvres et les voyageurs tous les produits de leurs travaux, ce sont de mauvais administrateurs qu'il faut mettre sous tutelle ; quand ils mènent une vie purement contemplative, ce sont des hommes inutiles dont il faut se défaire ; quand ils desservent les paroisses, ce sont des hommes dangereux dont il faut se défier ; s'ils donnent l'instruction aux enfants des villages, on les accuse de faire la cour aux petits ; s'ils fondent des collèges dans les villes, ce sont des *jésuites*, qui font la cour aux grands... [1] » Absolument comme on traitait Notre-Seigneur ! La tradition des Juifs et de Barabbas n'est pas perdue..... « Mais quel mal ont-ils fait ? — Crucifiez ! crucifiez toujours ! »

Le pèlerin traverse donc cette première cour où nous l'avons laissé, monte les degrés qui le conduisent à la seconde cour, environnée, elle aussi, de portiques en marbre blanc, puis les autres marches qui l'introduisent dans l'église. Je déclare manquer d'expressions pour peindre l'éclat et la splendeur de ce temple. Saint-Pierre de Rome est plus grand, mais non plus beau, mais non plus riche. Examinez bien : vous ne trouvez pas, du pavé de marbre à la voûte de marbre, large comme la main de muraille qui ne soit peinture, dorure ou sculpture ! Tout cela étincelle,

(1) Mgr Mislin, *Voyage aux Lieux saints*.

éclate, éblouit l'œil, sans le fatiguer pourtant ; il y a profusion, il n'y a pas prodigalité. Les stalles seules, placées derrière le maître-autel, mériteraient des mois d'étude : après celles de Cordoue, dues à Charles-Quint, et les boiseries de la grande église de la Sainte Vierge à Parme, je ne connais rien de comparable à ce travail. Luc Giordano, Marc de Sienne, l'Espagnolet, le chevalier d'Arpin, ont promené leur pinceau sur les voûtes. La porte du milieu fut commandée à Constantinople, au XIe siècle, alors que cette ville possédait les meilleurs artistes ; on y avait sculpté en lettres d'argent les noms des terres, châteaux et villages dépendant du monastère. La liste en était fort longue.

Ce fut surtout le pape Victor III, l'un de ceux dont les colossales statues de marbre décorent le parvis de l'église, qui travailla à l'embellissement du Mont-Cassin. Il était devenu abbé sous le nom de Désidérius. Homme à projets hardis, il conçut le dessein de reconstruire à fond la vieille abbaye et de lui donner une magnificence digne de sa renommée. Avant tout reconnaissez là ces terribles moines, les *ennemis du savoir !....* Il forma une bibliothèque aussi riche que le permettaient ces temps, où les hommes étaient plus préoccupés de grands coups d'épée que de transcrire des livres. Le logement des abbés fut le second objet de son zèle ; puis vint ce majestueux réfectoire dont les historiens du temps se complaisent à décrire la beauté : il avait quatre-vingt-quinze pieds de long, vingt-trois de large, cinquante de haut ! les plafonds et les murs étaient couverts de peintures, de lambris sculptés ; la chaire du lecteur était un prodige de sculpture sur bois ; l'abside, où était placée la table de l'abbé, tranchait sur le reste par des mosaïques merveilleuses. La salle était éclairée par vingt-trois fenêtres. Bien des pèlerins s'arrêtèrent devant la façade de la boulangerie, croyant que c'était celle de l'église elle-même... Il y avait un dortoir commun, à vingt fenêtres sur le Midi, ornées de colonnes de marbre ; il mesurait deux cents pieds

de longueur, vingt-quatre de largeur, et trente de hauteur, et des peintures à fresque en embellissaient les murs. Je ne parle pas de la salle capitulaire, dont on s'occupa la troisième année, car tout ce que j'ai dit avait demandé, sous un tel homme, trois ans à peine. Le cloître réservé aux promenades des religieux, dans les moments de grand soleil ou de pluie, fut soutenu par cent dix colonnes de marbre et pavé dans toute la finesse du style byzantin. Les plafonds reçurent encore des peintures, représentant des scènes de la Bible ou des Vies des Saints. Enfin, le tout fut entouré d'une muraille puissante, qui fit du Mont-Cassin une véritable place de guerre : précaution indispensable, ai-je dit, dans cet âge de luttes intestines sans cesse renaissantes.

Tandis que mes compagnons et moi nous nous extasions devant les merveilles du Mont-Cassin, notre fidèle Camera se morfondait à nous attendre à San-Germano. Mais d'abord nous devions visiter Capoue.

A trois heures après midi, le samedi 11 septembre, nous franchissions les triples fossés de cette place de guerre, célèbre dans l'antiquité comme au moyen-âge. Le souvenir d'Annibal se présente à la pensée ; mais ce n'est pas ici qu'il prit ses quartiers d'hiver, c'est à une lieue plus loin, au village qui porte le nom de Sainte-Marie.

Nous avions deux heures à passer à Capoue ; le chemin de fer nous emportait ensuite à Naples en soixante minutes. Sur ces deux heures, la moitié environ fut absorbée par les limiers de passeports, accroupis à chaque angle de maison et se précipitant affamés sur chaque proie que leur adresse la fortune. L'autre moitié nous permit de visiter cette riche et curieuse ville. Elle a de superbes églises, notamment celle de l'*Annunziata* dont le plafond doré rappelle l'Annunziata de Gênes, et la cathédrale, tout fraîchement réparée, bijou en marbre, des fondements au sommet, avec des stalles en marqueterie précieuse, des autels resplen-

dissants de richesses, et un parvis à colonnes, plus grand et plus beau que celui de l'église Saint-Ambroise, à Milan. La coupole est soutenue par dix-huit colonnes de granit antique. Tout à côté se dresse le superbe palais archiépiscopal. Capoue est le plus opulent archevêché des Deux-Siciles. La ville possède neuf mille habitants et dix-huit églises.

Naples n'est distante que de six lieues. J'allais donc la revoir, après neuf ans ! j'allais retrouver ce beau ciel, cette nature en fête, cette mer bleue, cet horizon resplendissant comme pas un un autre ! Hâte-toi, vapeur italienne qui fais regretter les paisibles coursiers du voiturin ! Caserte, le château rival de Versailles, est à ma gauche ; j'aperçois cette masse solennelle au milieu de ses touffes de verdure, j'entends le bruit retentissant de ses cascades ; mais je ne m'arrêterai point sous son royal portique. Naples nous appelle ; et plus nous approchons de ses portes, plus l'attraction devient irrésistible. Je l'avoue, je ne respirais plus. En ce moment, je me souvins du proverbe : « Voir Naples et puis mourir ! »

Mes bienveillants lecteurs n'attendent pas de moi, sans doute, que je leur fasse un tableau de cette perle de la Méditerranée. La poésie l'a chantée dans toutes les langues et sur tous les tons, sans épuiser ses richesses au détriment des bardes futurs ; la prose l'a célébrée dans mille ouvrages. On a tout dit d'elle, et tout en reste à dire.

O Naples, heureux séjour, campagnes fortunées,
De pampres, de citrons, de myrtes couronnées,
Que de fois sous tes plants d'arbustes toujours verts,
Qui mêlent leur azur au sombre azur des mers,
J'égarai mon regard sur ton théâtre immense !
Combien je jouissais, soit que l'onde en silence,
Mollement balancée et roulant sans efforts,
D'une frange d'écume allât ceindre ses bords,

137-138

Soit que son vaste sein se gonflât de colère !.....
Cet horizon, ce ciel, cette mer turbulente,
Montant, tombant, roulant en montagne écumante,
Enivraient mon esprit, mes oreilles, mes yeux,
Et le soir me trouvait immobile en ces lieux ! [1]

Placée sous le ciel le plus pur, enrichie par la mer qui lui apporte de toutes parts le luxe et l'abondance, Naples offre les points de vue les plus ravissants. Constantinople seule peut lui être comparée : les objets lointains s'y distinguent avec une netteté extraordinaire, surtout le soir, quand le soleil, caché derrière les hauteurs, les éclaire encore d'une douce lumière. Quel merveilleux spectacle que ce Vésuve, phare gigantesque posé par la nature pour avertir le nautonier, qui cherche Naples, que Naples est là ! Qu'elles sont solennelles les pensées qu'il inspire ! A ses pieds, trois villages bâtis sur des ruines imposantes, et dont chaque maison a pour base les toits d'une cité romaine : Portici assis sur Herculanum ! En face, de l'autre côté du golfe, s'étend le mont Pausilippe. Doucement incliné vers Naples, il est semé de délicieuses villas, de jardins élégants et de riches vignobles. Pas un pouce de terrain qui ne soit recouvert de la plus fraîche verdure, depuis les bords de la mer jusqu'à son sommet.

Bâtie en amphithéâtre, Naples se déploie donc entre ces deux limites, le Vésuve et le Pausilippe. L'élégante architecture de ses palais, avec leurs terrasses orientales, la verdure de ses jardins plantés d'orangers, font disparaître ce qu'aurait de monotone cette perspective. Ses coupoles, ses dômes dorés et le fort Saint-Elme qui la domine, complètent l'ensemble de ce panorama unique. Tout, jusqu'au sable qui reçoit la dernière convulsion de la vague mourante, est un sujet de vif intérêt : sur les bords de cet immense golfe sont semées à profusion de petites pier-

(1) Delille.

res ferrugineuses qui brillent de toutes parts et annoncent la patrie du feu.

Toutefois, la critique demande sa place après l'admiration. C'est Dieu surtout qui a fait pour Naples, les hommes l'ont créée de travers et sans goût. On ne peut se faire une idée des ignobles quartiers que l'on rencontre dans la vieille ville ; telle rue n'a pas été balayée depuis le temps des premières colonies grecques, et, si l'on fouillait bien dans les monceaux de décombres qui en élèvent le niveau chaque année et font des masures environnantes des caves infectes, j'estime qu'on y découvrirait des papyrus contemporains de Vespasien ou de Trajan. Une effroyable misère a élu domicile dans ces hideux repaires, qui n'ont d'équivalent, je crois, qu'en Angleterre et en Irlande. Naples doit être vue de loin, sous les feux de son éclatant soleil ; le désenchantement le plus amer saisit au cœur l'étranger assez imprudent pour s'aventurer dans le dédale de ses maisons.

Le mercredi 15 septembre, par une superbe matinée, — y en a-t-il d'autres à Naples ? — mes deux compagnons et moi nous longions à pas rapides le grand bassin du port marchand, pour gagner le chemin de fer de Castellamare. Aucune voie ferrée, bien certainement, ne court dans des campagnes aussi belles, aussi riches, aussi splendides. A gauche, la base admirablement fertile du Vésuve, couverte de villes populeuses dans ses dix lieues de circuit, avec les feux du volcan pour drapeau ; à droite, la Méditerranée et ce golfe incomparable, où de tous côtés apparaissent, comme un chœur de blanches fées qui se poursuivent, mille barques à la voile latine, et, plus loin, se détachent d'un horizon d'azur, les cent îles qui assiègent ces rivages et qui forment leur cour. En peu d'instants nous avons vu passer Portici et son palais enchanté, Résina et les mines d'Herculanum, Torre-del-Greco et Torre-l'Annunziata, deux cités rebâties treize ou quatorze fois, et perpétuellement à la veille

de disparaître sous une autre révolution de la *montagne*. Nous sommes à Pompéi... Certes, y arriver dans un wagon, être jeté par la prosaïque vapeur à la porte de la ville des tombeaux, entendre du fond de ces ruines éloquentes l'affreux sifflet de la moderne industrie, c'est un contresens, n'est-ce pas ? Ce qu'il faudrait au voyageur recueilli, dans ce pèlerinage de la science, c'est un char antique, et puis le silence... Mais les Anglais ! les Anglais nous gâtent tout ; laissez-les faire, et avant peu d'années nous aurons des usines à Pompéi ; la noire fumée du charbon de terre viendra souiller ces restes vénérables de l'antiquité, à peine arrachés aux entrailles du sol... Qui donc dressera, sur quelque place exposée aux regards de tous les peuples, une potence assez haute pour l'industrialisme ! Vous avez cru la barbarie vaincue par Charlemagne, civilisée par l'Église : elle n'était qu'étourdie, et la voici qui revient aussi menaçante, armée de métiers et de machines. Elle put, autrefois, défaire les empires et déplacer les couronnes ; de nos jours, elle va droit à l'âme du vieux monde, l'enchaîne, la fait matière...

Il n'est pas un de nos lecteurs qui n'ait sur Pompéi des notions étendues ; je ne m'arrête donc pas à décrire inutilement les curiosités si précieuses de cette ville romaine, sortie tout à coup de son linceul de cendres, après dix-huit siècles de sépulcre. Ce n'est pas sans une profonde émotion qu'on pose le pied sur ces dalles creusées par les chariots romains, foulées par tout ce que le colossal empire des Césars eut de plus renommé dans les lettres, dans la guerre,... dans la débauche. L'œil scrute avec tremblement ces étroites demeures, où la pauvreté coudoyait l'opulence, et qui devinrent subitement une enveloppe mortuaire pour des milliers de citoyens. Dans cette guérite de pierre, à la porte triomphale, une sentinelle a été trouvée, son arme déposée près d'elle, noble victime de la discipline et du devoir ; sous ce tribunal du forum, où siégeait la

magistrature, une prison obscure et basse a rendu les deux captifs, encore enchaînés, qui sont restés là 1750 ans ; à cette porte d'un riche palais, le propriétaire cherchait son salut dans la fuite : on l'a trouvé debout, la clef dans une main, une pièce d'or dans l'autre ! sa famille était dans les caves, sous une couche de cendres volcaniques. Voici les temples, avec leurs mosaïques et leurs colonnes ; le réfectoire où les prêtres des idoles se rassemblaient pour le repas, avec leurs cellules tout autour ; le théâtre, l'amphithéâtre où plus d'un serviteur de Jésus-Christ, sans doute, a été livré aux bêtes et insulté dans son agonie ; les tavernes où le peuple venait manger et boire, auprès de ces petites tables de pierre et de ces grandes marmites en terre scellées dans la muraille ; ici se réunissaient les esclaves, ils ont écrit leurs noms et ceux de leurs maîtres avec un morceau de charbon ; là, les soldats ont couvert les murs des refrains de leurs chansons ; plus loin, les propriétaires ont affiché des appartements à louer ; à côté, les charretiers en appellent à la justice des édiles. Les noms des rues sont inscrits à l'angle. A droite, les grands établissements de bains ; à gauche, la maison du carreau de vitre. Un savant de Naples avait fait un ouvrage en quatre volumes in-4°, où il démontrait, avec grand luxe de preuves, que les anciens n'ont point connu l'usage du verre pour les fenêtres ; cette humble lucarne a fait son désespoir ! Les honnêtes membres de toutes les Académies des sciences des deux hémisphères reçoivent périodiquement de ces coups de boutoir insolents et mortels, sans qu'ils aient la tentation d'en profiter pour essayer d'un peu moins de présomption. L'histoire, la création, les phénomènes naturels ou autres, rangés par eux sous de spirituelles étiquettes, n'en doivent bouger, sous peine de forfaiture. Il n'y a plus qu'à se coucher sur les deux oreilles, en chantant une hymne au progrès, au génie académique, à la nature, *etc.*, et puis encore *etc.*

Tout à coup une bourrasque s'élève : c'est Ninive exhumée, c'est un aérolithe, c'est le magnétisme, ce sont les tables tournantes, que sais-je? qui soufflent sur les étiquettes, les décollent, les jettent dans la boue, et jusque sur le nez des doctes dormeurs. Comment voulez-vous qu'ils soient contents !

Nous l'étions, nous autres, très sincèrement, en nous acheminant vers Castellamare, par ces poétiques campagnes, baignées d'une lumière qui ne se décrit pas. Castellamare, dont le nom signifie *Château de la mer*, est un port de quelque importance, et en même temps un lieu de villégiature pour la noblesse napolitaine. Les verdoyantes collines qui la dominent, avec leurs forêts de châtaigniers et de chênes verts, laissent apercevoir de tous côtés les plus charmantes maisons de campagne, aux terrasses chargées d'orangers et de fleurs. On voudrait s'arrêter partout, le long de ces beaux rivages, où la gaîté et les chants de la population répondent dignement à la fête continuelle de la nature. Mais nous avions à achever une autre traite ; il fallait gagner l'extrémité du cap, et, s'il était possible, l'île de Capri, éloignée de quatre lieues à peine. Nous courons donc, en voiture, de Castellamare à Vico, puis à Sorrente, la patrie du Tasse, par la superbe route royale qui longe la mer et en suit scrupuleusement toutes les sinuosités. Les formes hardies de ce promontoire, les rochers à pic, soutenus par de fortes et élégantes constructions, les flots de lumière inondant les plus riches et les plus variés des paysages, le concours des promeneurs de toutes les conditions, la mer azurée à notre droite, avec ses perspectives toujours les mêmes et toujours nouvelles, c'était plus qu'il n'en fallait pour nous maintenir sous un charme dont le souvenir, aujourd'hui encore, me remplit d'émotion. Ah ! la France a de bien belles contrées ; la Provence peut se glorifier à bon droit de son climat, de ses montagnes et de ses rivages; le nord de l'Italie, Rome même, sont célèbres

à juste titre, et pour leur ciel, et pour leurs riches vallées, et pour leurs plaines ; mais Naples, mais Sorrente, mais Salerne ne sauraient se comparer à rien de tout cela, car ils sont supérieurs à tout !

Montons dans la barque du marinier Raffaële, qui se fait fort de nous déposer à Capri en deux heures, « malgré les vents et la tempête, » s'il en survient d'aventure. Déjà notre homme joue des rames, la terre s'éloigne rapidement, et au spectacle grandiose de la nature nous pourrons désormais ajouter, comme distraction au mal de mer, — ce terrible et humiliant tyran des ondes amères (style d'une école quelconque), — les intéressantes communications de notre guide. Je parlais tout à l'heure d'une potence haute et courte de l'industrialisme : je propose maintenant la résurrection du pal en faveur de la Faculté de médecine, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un remède au mal de mer. Elle y travaille, je le sais, depuis trois ou quatre mille ans ; mais ce serait un moyen plus insinuant de l'engager à se dépêcher. Mes dignes compagnons, étant Piémontais, n'éprouvaient absolument rien, cela va sans dire ; j'avais, hélas ! la part de trois... N'importe : j'écoutais, en regardant tristement la profondeur toute bleue du mouvant abîme, les joyeux propos de maître Raffaële, le plus renommé des pêcheurs de Sorrente à Misène.

« Les Anglais, disait Raffaële, s'imaginent qu'il n'y a qu'à se baisser pour prendre Naples : ils ne savent pas que Naples est pleine de canons et de... macaroni. Du macaroni ! il y en a jusque sous la mer. Qu'ils viennent donc voir ! » Et il se redressait en Fabius. Quant à Tibère, dont je lui demandais timidement des nouvelles : « Tibère (*Timberio*, dans son patois), Tibère, répondait le brave annaliste, il y a longtemps qu'il n'y est plus : c'était *un roi sauvage* des temps passés, un mauvais chrétien d'avant la révolution ; aucun des anciens ne se rappelle l'avoir vu... » Je hasardai un mot de politique, et je reçus en

pleine poitrine l'apophtegme napolitain : « Donnez-moi du pain, et je vous appelle mon père... » Le nom propre, le principe ou la dynastie n'y font rien ; c'est l'appétit qui prononce. Or, le mal de mer tue l'appétit, et il fallut en rester là, au grand désappointement de nos deux amis de Turin, attentifs à noter sur leurs portefeuilles que Naples produit du macaroni et que Tibère ne vit plus à Capri, deux nouvelles de quelque valeur, par le temps qui court.

Quant à nos yeux, ils ne suffisaient pas à embrasser l'éclatant et royal panorama du golfe tyrrhénien. D'une part, au midi, cette presqu'île avancée qui possède Sorrente, Castellamare, Vico, cent villages merveilleusement échelonnés à la base du Vésuve ; à l'est, l'enceinte de Naples, son port, ses coupoles, son Pausilippe et ses forteresses ; au nord, par delà le mont des Camaldules, Pouzzoles et ses curieux alentours, que l'on distingue difficilement, et que l'on cherche comme une étoile polaire, au milieu des réminiscences classiques. Ce n'est plus qu'une petite ville épiscopale, réduite à une population de huit ou dix mille âmes ; mais comment ne pas songer aux grands hommes qui séjournèrent dans ses murs, Cicéron, Sylla, Annibal, et tant d'autres ? Les empereurs romains y marquèrent leur passage par des monuments ou par des crimes, depuis Auguste, en l'honneur duquel le servilisme païen construisit le temple qui sert maintenant de cathédrale, jusqu'à Néron et à ses successeurs les plus tristement fameux. La foule des pèlerins accourt dans cette autre basilique dont on vient de découvrir les superbes colonnes et les mosaïques ensevelies sous les flots, et qui était dédiée au Sérapis égyptien. En face, de l'autre côté du golfe Jules, aussi limpide, aussi azuré, aussi vaporeux dans ses contours que le golfe de Naples, c'est Baïa, le séjour des délices et de la corruption romaine aux jours de la décadence ; Baïa, que chantèrent à la fois Horace et Cicéron, Sénèque et Properce, et, de nos

jours, le poète des élégies, Lamartine ; Baïa, où Néron bâtissait des bains et noyait sa mère Agrippine ; où Caligula, un fou couronné, jetait sur la mer un pont, dont les onze gros piliers sont vainement battus par la vague depuis dix-huit cents ans. A un quart de lieue de là, en s'avançant au fond de la baie, on a le lac d'Averne, le Styx, la grotte de la sibylle de Cumes ; puis, à l'autre extrémité, comme un bras qui prend possession de ces flots, le cap Misène, immortalisé par Lucullus, Crassus et Pline le Jeune, beaucoup plus que par les chants de la moderne Corinne. C'est de là que Pline, commandant la flotte romaine sous Titus, partit sur un esquif léger pour aller mourir sous la lave brûlante du Vésuve. Les hauteurs pittoresques auxquelles s'adosse Pouzzoles cachent le cratère mal éteint de la Solfatara, immense océan de soufre, qui réunira quelque jour ses forces assoupies pour bouleverser de nouveau cette contrée volcanique.

Telle est cette vieille cité, devinée de loin. Le chrétien viendra à son tour s'y inspirer de l'exemple des martyrs et fortifier sa foi aux lieux mêmes où la vérité livra ses combats les plus glorieux. Certes, il était bien digne du christianisme d'attaquer là l'idolâtrie du vieux monde, en présence de ce qu'elle avait d'essentiellement sacré, et de planter sa triomphante bannière sur cet antre de l'erreur où Satan fit entendre ses oracles. C'était à Pouzzoles que saint Paul avait débarqué au sortir de Reggio de Calabre ; son pied béni toucha, pour le sanctifier, ce premier rivage de la Campanie. Là, dans ce grand amphithéâtre où César-Auguste s'était assis un jour, l'illustre évêque de Bénévent, saint Janvier, répandit son sang pour la foi, sous Dioclétien le persécuteur. Ces souvenirs sont sans comparaison les plus précieux pour Pouzzoles. Elle se regarde, à bon droit, comme la source d'où la vérité a coulé sur les contrées environnantes. Il lui importe peu, maintenant, que les poètes aient placé près d'elle, et sous ses murs, leurs Champs-Élysées, leur

Tartare ou le trépied de leurs pythonisses ; que Marius, Annibal et César aient inscrit leurs noms sur une page oubliée de ses annales ; que les empereurs soient venus de Rome lui demander une part de son ciel si pur, de son golfe si riant et de ses fraîches vallées.

Mais voici les rochers de Capri, se dessinant plus visibles, à mille pas de notre barque. Nos rameurs se sont arrêtés ; une brise légère nous porte au sable de Capri. Déjà le soleil incline vers l'occident, qu'il rougit de ses derniers rayons. Recueillons-nous un moment, et, l'histoire à la main, gravissons ce roc escarpé, dont le nom a fait le tour du monde sur les ailes de la malédiction des siècles.

Le golfe Napolitain se termine, au nord-ouest, par le cap Misène, et à l'extrémité sud-ouest par le cap de Minerve. La pointe de Misène a en regard l'île d'Ischia, la pointe de Minerve celle de Capri, qui se trouve plus directement en face de Naples. Elle forme une sorte de parallélogramme, un peu renflé au couchant, échancré à l'est. Dans l'une de ces échancrures, celle qui regarde le golfe, s'ouvre ce qu'on appelle la *Marina di Capri*, un petit port resserré entre les effroyables rochers à pic qui munissent toute l'île d'un inexpugnable rempart ; les chèvres elles-mêmes ne s'y tiendraient pas un quart d'heure. Les tyrans qui avaient choisi ce séjour firent preuve d'intelligence : on pouvait, de là, braver le monde entier, comme on y bravait la morale. C'est un monceau de montagnes plutôt qu'une île, et l'aspect général en est sévère. En arrivant au port, on aperçoit, à gauche, dans une touffe d'arbres, à mi-côte, la capitale, pouvant compter deux mille habitants, et à droite, sur la crête même du rocher, le village d'Anacapri, qui paraît inabordable; la rampe roide et étroite qui y conduit ne compte pas moins de cinq cent trente-cinq degrés. Auguste avait acquis cette île, où il se

plut à séjourner dans sa vieillesse, et il y bâtit des palais, agrandis par ses successeurs, et dont il ne reste plus que des ruines, frappées de la malédiction de Dieu et des hommes.

Arrêtons-nous maintenant sur ce rivage, où quelques pêcheurs bien pauvres font sécher leurs filets, et interrogeons l'historien de ces temps abominables, Suétone. On va chercher ailleurs les souvenirs de la grandeur et de la vertu : Capri ne rappelle que ceux du crime, de la dépravation.

Ces scènes affreuses ne commencent pas encore à Auguste. Le vieil empereur vint passer à Caprée ses derniers moments de repos. Il appelait Caprée la *Ville des oisifs*, à cause de la vie indolente que menaient ceux de sa suite qui s'y étaient retirés.

Bientôt Tibère dit aussi adieu à Rome, où sa brutale et féroce nature ne pouvait se développer à l'aise. Il est à Caprée, où il espère, d'autre part, que les vaisseaux dont il entoure l'île le mettront à l'abri du poignard et du poison. Caprée se métamorphose. « Sur ces roches où il n'y a plus aujourd'hui que des ruines, dit un célèbre touriste, s'élevèrent douze villas impériales, portant les noms des douze grandes divinités de l'Olympe : dans ces villas, dont chacune servait, durant un mois de l'année, de forteresse à l'empereur, et qui étaient construites sur des colonnes de marbre, dont les chapiteaux dorés soutenaient des frises d'agate, il y avait des bassins de porphyre où étincelaient les poissons argentés du Gange, des pavés de mosaïque dont les dessins étaient formés d'opale, d'émeraudes et de rubis ; des bains secrets et profonds, avec des eaux tranquilles et limpides comme le cristal. De tous côtés l'oreille était frappée de concerts mystérieux, sortant des forêts de cèdres et des bosquets de lauriers, où se cachaient des troupes de jeunes gens déguisés en faunes et en dryades. Quand le soir était venu, un phare immense s'allumait, qui semblait un soleil nocturne. Bientôt, à sa lueur, on voyait sortir de quelque grotte et marcher le long de

la grève, entre son astrologue Thrasylle et son médecin Chariclès, un vieillard vêtu de pourpre, au cou roide et penché, au visage silencieux et morne, secouant de temps en temps une forêt de cheveux argentés qui retombaient sur ses larges épaules, ondulant comme la crinière d'un lion. Le vieillard laissait tomber de ses lèvres quelques mots rares et tardifs, tandis que sa main caressait la tête d'un serpent privé qui dormait sur sa poitrine. Ces mots, c'étaient quelques vers grecs qu'il venait de composer, quelques ordres pour des orgies dans la villa de Jupiter ou de Cérès, quelque sentence de mort qui, le lendemain, allait, sur les ailes d'une galère latine, aborder à Ostie et épouvanter Rome. Car ce vieillard c'était Tibère, le troisième César, l'empereur aux grands yeux fauves, qui, pareils à ceux du chat, du loup et de l'hyène, voyaient clair dans l'obscurité. »

« Peu de jours après son arrivée à Caprée, raconte Suétone, dans un moment où il était seul, un pêcheur s'approcha de lui à l'improviste pour lui offrir un de ces beaux poissons appelés *surmulets :* il lui fit frotter le visage avec ce poisson, effrayé de ce qu'un homme se fût glissé jusqu'à lui par le derrière de l'île, en grimpant sur des rochers escarpés. Comme le patient se félicitait de ne lui avoir pas apporté une grosse langouste qu'il avait également prise, il ordonna aussi de lui déchirer le visage avec la langouste... Il ne se passa point un seul jour, sans excepter ceux consacrés à la religion et aux devoirs pieux, qui ne fût marqué par des exécutions. Les citoyens étaient accusés et condamnés avec leurs femmes et leurs enfants. Il était défendu à leurs proches de les pleurer ; de brillantes récompenses furent données aux accusateurs, quelquefois même aux témoins. Tout délateur était cru sur parole ; toute accusation entraînait la mort ; quelques mots, les plus simples, étaient criminels... » Ainsi, les monstres qui, en 93, avaient fait de la France une vaste Caprée, n'avaient pas même le mérite de l'invention : ils

copiaient Tibère, en le surpassant, je l'avoue ; mais enfin ces farouches ennemis des tyrans n'étaient que les disciples de la plus honteuse tyrannie. Ils eurent raison d'abjurer le Dieu de l'Evangile et de renverser les églises avec la même hache qui coupait les têtes : le christianisme les séparait de Tibère et il fallait à tout prix le rejoindre !

C'est encore à Caprée que le monstre fit prendre la robe virile à Caligula, son digne successeur, dont il disait : « J'élève un serpent pour le peuple romain, et un Phaéton pour l'univers. » Vitellius y passa pareillement son enfance et sa première jeunesse, au milieu de toutes les corruptions et de toutes les souillures. Mais au-dessus de ces noms domine toujours celui de Tibère, que le peuple ne prononce qu'avec dégoût, et qui plane sur l'île comme l'ange de la malédiction éternelle.

Non pas, en vérité, qu'elle ait rien perdu des avantages naturels dont le Créateur l'a comblée. C'est bien la même atmosphère chaude et parfumée, le même éclatant soleil, les mêmes flots d'azur, bleus dans toute la force du terme, le même sol apte à porter les plus beaux arbres, sinon des moissons, le même horizon riche et majestueux. Seulement, à la place des vils fauteurs de tous les vices, de bons et simples bateliers, qui se signent au nom de Dieu et qui récitent, à genoux sur la grève ou dans leurs barques, l'angélus de la Madone ; sur l'emplacement des villas et des temples, quelques sanctuaires où repose le corps adorable de Jésus-Christ, et même une cathédrale enrichie de marbres, de peintures et de statues, tout à la pointe de la ville, dont elle est le phare plus lumineux que celui de Tibère ; des broussailles au lieu de forêts de cèdres, mais sans les infamies des dryades. La Capri chrétienne, pauvre, rocailleuse, solitaire, parle au cœur, l'émeut et le réjouit ; elle le désolait au temps des dieux de la Grèce. Dieu donc ait pitié des malheureux qui osent opposer la société païenne à celle de la sainte Eglise,

pour avilir celle-ci ! Le parricide est en eux si absurde, qu'il s'évanouit dans le ridicule.

Voilà de quoi nous nous entretenions, mes deux amis et moi, pendant cette soirée. Accoudés sur le rebord d'une terrasse à mi-côte, par un de ces clairs de lune que Virgile appelle si agréablement *amica silentia lunæ ;* le ciel brillant d'étoiles que nous apercevions à travers les feuilles de la vigne et de l'oranger, formant berceau au-dessus de nos têtes ; la grande capitale au loin, s'illuminant peu à peu depuis le rivage jusque sur les hauteurs du Voméro, pendant que le Vésuve lançait en grondant ses jets de feux et de laves ardentes ; Castellamare, Sorrente, Vico, dormant sur les flancs du volcan, comme l'enfant de la fable au bord de l'abîme, et, directement au-dessous de nous, les flots doux et limpides clapotant faiblement pour avertir qu'ils ont toujours la puissance de l'orage ; nous repassions les terribles leçons de l'histoire et nous élevions à l'envi notre âme à Dieu. Des soirées semblables sont rares dans la vie ; elles laissent une impression ineffaçable, parce qu'elles ont remué dans l'homme tout ce que le ciel lui donna de sensibilité. Une heure ainsi passée pèse plus dans la balance des émotions humaines que des années de tourbillonnantes préoccupations. Comme Pierre, au sommet du Thabor, nous répétions : « Qu'il ferait bon demeurer ici ! Que n'y plantons-nous notre tente ? Là, entre le monde oublié et le ciel plus proche, la vertu serait facile et la victoire assurée. » Mais la voix de saint Bernard se faisait entendre à son tour : « Il faut descendre pour travailler ! » Le repos, la paix, la sécurité ne sont point d'ici-bas ; c'est pour le combat que nous sommes nés, et quiconque a du cœur accourt dans la mêlée.

Nous évoquions aussi des tableaux et des souvenirs. Ils me disaient le golfe de Gênes, par une soirée semblable, le lac de Garde, le lac Majeur, le lac de Côme, séjours enchantés qu'on

n'apprécie bien que par la comparaison. Je parlais des rives parfumées du Guadalquivir et du Tage, de la Sicile surtout, de la Sicile, terre bénie dont nul, après l'avoir connue, ne prononce le nom sans un soupir de regret. Qu'elles étaient belles ces heures passées à Messine, lorsque assis près du phare, en face de la Calabre inondée de la lumière argentée des nuits méridionales, au bruit de la vague soulevant des étincelles à chaque caillou qu'elle heurtait en écumant, nous écoutions dans le lointain les chants des chevriers mêlés aux sons de la guitare, ou, tout près de nous, les religieux d'un couvent grec entonnant l'office de matines dans la langue des Chrysostome et des Basile ! Là, vraiment, tout parle à l'âme un langage inconnu et puissant ; une nature à la fois plus grandiose et plus amie répond mieux à sa soif d'infinie beauté ; sur cette terre riante et féconde elle dit le nom du Créateur plus étincelant, sinon plus digne d'amour. Ah ! vues à cette distance, que les froidures du Nord paraissent insupportables ! Ses montagnes glacées, ses sombres forêts, toute cette nature tourmentée vous donnent le frisson.

Le chant des oiseaux et les cris joyeux des mariniers nous réveillèrent de grand matin. Nous saluâmes tous ensemble l'astre radieux qui nous promettait une splendide journée, et, pleins d'impatience, nous sautâmes dans l'une des barques du petit port pour visiter la fameuse *Grotte d'azur*, la merveille de l'île, et, on peut le dire, du royaume de Naples. On suit, pendant une demi-lieue environ, les rochers à pic, polis comme un marbre, qui entourent Capri dans toutes les directions. La mer était calme, et cependant elle brise contre ces hautes murailles avec tant de violence, que nos barques bondissaient comme dans une tempête. On nous prévint que nous étions arrivés, en nous montrant un point noir et circulaire, situé à peine au-dessus de l'écume des vagues : c'était l'orifice par où il fallait pénétrer. On se couche au fond du bateau, qui, soulevé par une vague, glisse

dans l'étroite ouverture, non sans quelque danger de sombrer. Ajoutons qu'il arrive de temps en temps que, la mer grossissant tout à coup, on ne peut plus sortir de la caverne ; tels et tels y ont passé trois jours, dans des transes qui se devinent. Nous savions tout cela ; mais comment s'éloigner de Capri sans avoir vu la Grotte d'azur ? Du reste, on est amplement payé de ce petit acte de courage par le spectacle que l'on a sous les yeux. Qu'on se figure une immense caverne toute d'azur, comme si Dieu s'était plu à faire une tente avec quelque reste du firmament ; une eau si limpide, si transparente, si pure, qu'on semble flotter sur de l'air condensé ; au plafond, des stalactites pendantes comme des pyramides renversées ; au fond, un sable d'or, mêlé de végétations sous-marines ; le long des parois qui se baignent dans l'eau, des pousses de corail aux branches capricieuses et éclatantes ; du côté de la mer, un point, une étoile, par lequel entre le demi-jour qui éclaire ce palais de fée ; la mer, si agitée et si bruyante au dehors, n'a plus au dedans qu'une respiration douce et silencieuse comme celle d'un lac. Tout cela est d'un bleu si accusé, si vaporeux, qu'on se croirait transporté au beau milieu du firmament.

Notre guide, en se jetant à l'eau, nous fit voir une autre merveille : il paraissait une statue d'argent, environnée d'étincelles mouvantes, tandis que sa tête, exclusivement, était noire comme celle d'un nègre. Vers la moitié à peu près du côté droit de la grotte, il y a une sorte de siège, avec des restes de marches se dirigeant vers la voûte : d'où l'on serait porté à conclure que cette retraite a été connue dans les temps anciens. Toutefois, le souvenir en était depuis longtemps perdu, lorsqu'en 1822, le pêcheur Angelo Ferrara, en cherchant des fruits de mer le long des rochers, se hasarda dans une ouverture inconnue et pénétra jusque-là. Il alla prévenir l'autorité capriote, qui lui attribua un droit sur toutes les barques qui entraient dans la Grotte d'azur,

et il est mort jouissant d'un assez beau revenu ; car la nouvelle se répandit vite en Europe, et il n'était pas un voyageur qui ne voulût connaître par lui-même l'étonnante merveille.

De retour à la Marina, chacun avec son mal de mer plus ou moins prononcé, et les accords faits avec un batelier pour retourner à Sorrente, il nous restait à visiter la petite capitale, sur son rocher. Capri, dans toute son étendue, possède un avantage hors ligne à cette latitude : *elle est propre*. Je crains qu'on ne me croie pas sur parole ; et pourtant cela est très vrai : à Capri, on aime et on pratique la propreté, chose absolument perdue pour le voyageur depuis les frontières de France. C'est là que l'on devine ce que serait un si ravissant pays, ce que serait principalement Naples, si on pouvait se décider à balayer maisons et rues. Hélas ! on le répète depuis deux mille ans au moins, et pas un progrès n'a été fait, Capri, la gracieuse Capri exceptée. C'est un bijou, une bonbonnière. L'humble capitale, sortant timidement de ses touffes de verdure, est cependant fortifiée comme une place de guerre.

Capri a un climat très doux et très salubre ; les chaleurs de l'été y sont tempérées par un vent frais. On y trouve beaucoup de gibier, et les côtes sont poissonneuses. La quantité de cailles et autres oiseaux de passage, qui, dans leurs migrations annuelles d'un bord à l'autre de la Méditerranée, viennent s'abattre sur l'île est telle, que la dîme perçue sur cette singulière récolte forme une des ressources financières du pays. La ville possède un évêché, un couvent et un séminaire. La population paraît bonne, polie, simple et religieuse. La cathédrale est fort convenablement décorée.

A dix heures du matin, le jeudi 16 septembre, sous un soleil de plomb et quelque peu de vent tournant à la bourrasque, nous regagnions en deux heures la jolie ville de Sorrente, non sans payer à la mer son tyrannique tribut et sans jurer, comme

toujours, qu'on ne nous y prendrait plus. Je voudrais bien trouver, dans un coin quelconque du monde habitable un homme qui n'ait pas fait ce serment, à son heure! Pour mon compte, j'en ai chargé ma conscience... voyons?... au moins dix fois; et, malheureux pécheur, au moment où je griffonne ces quelques pages de réminiscences, je m'apprête à monter sur le *Vesuvio,* vapeur napolitain chargé de conduire ses victimes de Civita-Vecchia à Marseille.... Que Dieu me soit en aide!

L'honnête Caméra, le modèle des voiturins passés, présents et futurs, attendait ses trois voyageurs pour leur faire ses propositions. Je laisse à penser si elles furent acceptées. Nous allons donc nous diriger vers Rome par les marais Pontins, en suivant les bords de la mer.

J'aurais bien encore, au sujet de Naples, et si j'étais mauvaise langue, à retracer nos communes excursions dans les environs, par exemple au beau site des Camaldules, d'où l'on découvre vingt-cinq lieues de pays dans toutes les directions. Mais il me faudrait dire les prouesses de mon ami de Vigevano, sur son âne légèrement rétif et les cris de paon d'icelui quand le roussin se mettait en veine de galop, aiguillonné traîtreusement par l'autre Piémontais. Votre serviteur, pendant ce temps-là, méditait sur les mystérieuses lois de l'équilibre et s'efforçait d'y conformer son allure. Ce sont menus détails à raconter au coin du feu l'hiver prochain, ou tout autre hiver qu'il vous plaira.

« Savez-vous, me dit le chanoine Albini, qu'on s'aperçoit que les Normands ont autrefois régné par ici? On m'a volé six mouchoirs dans les rues, sans parler de mes lunettes; un maudit gamin s'attaquait même à ma perruque, lorsque le ciel....

— Et moi donc, interrompit don Campi, j'ai perdu, dans la cohue, mon couteau et mon paquet de ficelle, dont je ne me sépare jamais. Aussi ai-je cousu ma poche, sauf à ne me mou-

cher que la nuit. J'ai hâte de retrouver la liberté de ma toilette et les usages du monde qui se respecte.

— Messieurs, répondis-je sentencieusement, souffrez que je l'avoue, vous me paraissez bien simples, pour votre âge, sur vos montures respectives et individuelles. Je verserai à grands flots sur vous la lumière de la vérité, je mettrai en relief mon expérience et je tamponnerai vos plaintes, en vous assurant qu'ayant habité Naples des mois entiers, l'ayant parcourue de jour et de nuit dans tous les sens, jamais on ne m'a dérobé une épingle.

— Ah ! fit Albini.

— Oh ! s'exclama Campi.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Il n'y a qu'à veiller sur soi, et, si un filou surgit, le prendre entre le pouce et l'index et le livrer à la police.

Cinq minutes après, je passais dans la rue de Tolède, tout fier de ma harangue. Il faisait une chaleur à mourir ; la sueur me perlait au front. Je m'adresse à mon beau foulard de soie, un foulard de la *Compagnie des Indes*, rue de Grenelle, vous savez ? Mon foulard avait été rejoindre les mouchoirs, les lunettes et la ficelle. Je faillis m'évanouir de honte.

Après cela, je suis bien fâché de dire que j'ai véhémentement soupçonné à cet endroit les susdits compagnons d'avoir songé à se rattraper, en quelque chose, et des malheurs de la saison et de l'écrasante logique de mon discours. Non certainement, je ne le dirai point, et je me garderai encore mieux de le penser, jusqu'à ce que j'aie écrit à Vigevano....

Lamartine, dans son *Voyage en Orient*, a, sur les peuples du Midi, une page que je demande à mes lecteurs la liberté de reproduire, parce qu'elle rend infiniment mieux que je ne le pourrais faire, mes propres impressions en quittant la douce terre de Naples. — « J'ai toujours été frappé, dit-il, malgré les

préjugés contraires, du calme profond et rarement troublé des physionomies du Midi, et de cette masse de repos, de sérénité et de bonheur répandue dans les habitudes et sur les visages de cette foule silencieuse, qui respire, vit, aime et chante sous vos yeux : le chant, ce superflu du bonheur et des impressions dans une âme trop pleine ! On chante à Rome, à Naples, à Gênes, à Venise, à Malte, en Sicile, en Grèce, en Ionie, sur le rivage, sur les flots, sur les toits ; on n'entend que ce lent récitatif du pêcheur, du matelot, du berger, ou les bourdonnements vagues de la guitare, pendant les nuits sereines... Nos questions politiques, si capitales dans nos cafés, ou dans nos clubs, sont bien petites, vues de loin, au milieu de l'Océan, du haut des Alpes, à la hauteur de la contemplation philosophique ou religieuse. Ces questions n'intéressent que quelques hommes qui ont du pain et des heures de reste ; la poésie n'a affaire qu'à la nature. Une religion divine, voilà la politique à l'usage des poètes. Ce principe de vie nous manque : voilà pourquoi nous trébuchons, nous tombons, nous retombons, nous ne marchons pas. Le souffle de vie nous fait défaut ; nous créons des formes, et l'âme n'y descend pas... »

Le mercredi 22 septembre, nous avions couché à Capoue ; dès six heures du matin, le jeudi (je passe sous silence les tracasseries ordinaires des gens à passeports), le digne Caméra amenait devant l'hôtel sa respectable machine, dans laquelle nous grimpions au nombre de six, les *signori* Campi et Albini, trois moines de Bari et de Palerme, et moi. La première station eut lieu à Sainte-Agathe, au milieu du jour. C'est un hameau de trois ou quatre maisons, et il ne faut point le confondre avec la petite ville du même nom, distante de huit lieues, qui eut saint Liguori pour évêque à la fin du XVIIIe siècle. Les trois heures dont nous pouvions disposer furent employées à monter à une ville voisine, Sessa, qui nous apparaissait de loin, avec ses clochers, ses couvents et la large façade de son séminaire, une

cité de premier ordre. Ajoutez qu'elle s'étend à mi-côte, au milieu de montagnes toutes bleues, ayant une ceinture de verdoyantes collines, de jardins, de bois et de vergers. La route qui y mène est superbe, avec un pont remarquablement construit. Le soleil, en faisant étinceler une coupole dorée, achevait l'illusion. Elle se dissipa dès les premiers pas au travers de rues étroites, sales, tortueuses, couvertes de débris de légumes et de paille. Impossible d'y trouver à manger, quoique ce fût jour de foire. On ne sait, en vérité, de quoi les Italiens vivent. Pourtant, en nous bien démenant, il nous fut donné d'aviser une petite maison, enfoncée de deux marches en terre, où l'on était censé vendre du vin, du moins à en croire d'affiche. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'on nous eût aperçus autour d'une table vermoulue, qui avait perdu un de ses pieds à la bataille, comme jadis celle de Philémon et Baucis, ayant devant nous un pain quelconque, un saucisson douteux et une cruche d'un liquide incertain, fastueusement placé sous la protection de Bacchus; inutile de chercher des verres dans l'établissement, les naturels, dont un échantillon nous était offert à la table voisine, ayant la précieuse habitude de boire à la bouteille même, avec un mouvement du coude qui ne manque ni d'habileté ni de grâce. Une demi-douzaine de poules couraient entre nos jambes, pendant que deux ou trois chiens affamés se levaient sur leurs pattes pour nous disputer une partie du butin, et qu'un honnête roussin, admis aux honneurs de la salle, se vengeait sur deux poignées de mauvais foin d'un jeûne de trente-six heures. Les chiens hurlaient, l'âne chantait à sa manière, les poules raisonnaient à la leur, les voisins se chamaillaient, l'hôte faisait ses comptes au milieu de l'assourdissant tintamarre, et nous, nous étions censés dîner. Le festin avait de la poésie, mais il n'avait que cela, j'en fais l'aveu. Toutefois, il nous permit d'entreprendre plus courageusement l'exploration de la ville.

Sessa possède quatre mille habitants, une belle cathédrale, les restes d'un théâtre, d'un cirque, de bains et d'aqueducs romains, une fontaine en marbre sur la grande place, avec un homme terrassant son chien, probablement David. C'est tout ce que j'ai à en dire.

En entrant à Mola di Gaeta, le soir, nous rencontrâmes le roi, conduisant lui-même sa voiture et visitant les travaux du port ; il était venu exprès de l'île d'Ischia. L'auberge où descendent les voyageurs, sur le bord de la mer, a été construite sur l'emplacement de la maison où Cicéron fut assassiné par les sicaires d'Antoine. A quelque distance, à gauche et au fond d'un joli golfe, est la ville de Gaëte, immortalisée par l'exil de Pie IX ; on prétend qu'elle a été fondée par les Troyens.

Le lendemain, de grand matin, nous entrions dans Fondi, la ville du brigand, célèbre à ce point de vue comme à celui de la douceur du climat. Les gens y ont tous une mine patibulaire, et leur ville ressemble à une noire caverne. Dans un coin, cependant, un couvent converti en hôpital nous attirait : là, saint Thomas d'Aquin, l'aigle catholique du treizième siècle, fit quelque temps l'école à la jeunesse ; on y voit sa petite chambre éclairée par une lucarne gothique, la chapelle où fut déposé son corps, sous le cloître du rez-de-chaussée, qu'entoure un jardin d'orangers et de limoniers. Fondi, ancien évêché, dépend aujourd'hui du diocèse de Terracine. Comme la profession de voleur y constitua longtemps l'industrie la plus apparente des dignes habitants, on les déporta plusieurs fois en masse pour les remplacer par d'autres, sans réussir à extirper le mal. Don Campi protégeait, cette fois, d'une main crispée par la crainte, son nouveau paquet de ficelle. Mais il n'eut affaire qu'à la douane.

Les larrons de grand chemin ont longtemps infesté cette route ; ils avaient des retraites inaccessibles, ici surtout et sur les rochers de Terracine, où ils ne craignaient point d'affronter

un siège dans l'occasion. Ils s'entendaient avec les postillons et savaient, à un maravédis près, ce qu'il leur revenait de telle chaise de poste. Des maladroits gâtèrent le métier. Un ambassadeur qui revenait de Naples, ayant demandé l'heure à son postillon, reconnut avec stupéfaction son bien dans la belle montre enrichie de pierreries que notre homme tira de son gousset ; elle lui avait été volée, sur cette même route, trois mois auparavant. Cette découverte fut un coup mortel pour l'entreprise en général, qui dut tendre ailleurs ses filets, grâce à l'énergie momentanée de la police napolitaine. Elle se replia sur les environs de Rome.

Un ecclésiastique français, que j'ai l'honneur de connaître, et qui occupe à Rome une charge de prélature, s'obstinait à ne pas croire aux voleurs italiens. « Depuis vingt-cinq ans que je bats le pays, disait-il, je n'en ai pas rencontré un. » Il arrive de Marseille, il y a quelques années, débarque à Civita-Vecchia et monte dans la diligence. Il fallait alors sept ou huit heures pour faire le trajet. On cheminait bien. Étendu sur sa banquette, notre voyageur inspectait pieusement les étoiles, y cherchant certaines rimes rebelles pour une composition poétique...

Bocca a terra ! crie tout à coup une voix sauvage à la portière ; et en même temps trois carabines montraient à un pouce du visage leurs gueules menaçantes. En un clin d'œil, tout le monde était couché par terre, du côté opposé aux étoiles ; la rime était perdue, les malles dévalisées, les poches retournées, et, quand on entra dans Rome, chacun faisait son addition avec une série de zéros. M*** prit à partie la justice et les gendarmes. Vingt-cinq ou trente fois il dut comparaître au tribunal, signer une quantité de rapports, écrire un volume de renseignements, renoncer à la poésie pendant dix-huit mois. Quand tout cela fut fini, dûment minuté et paraphé, on l'appela une dernière fois pour lui remettre solennellement... un vieux bréviaire dépareillé que le bouquiniste avait estimé de quinze à seize sous... Le reste

s'était envolé avec la fameuse rime... Il est devenu croyant sincère.

Nous qui l'étions déjà, nous n'eûmes pas besoin de cette leçon, et le Ciel nous l'épargna, à moins qu'on ne mette au compte des industriels de grand'route les exactions persistantes des douanes, des sbires et des inspecteurs de tout calibre : ce qui serait bien permis, sans médisance aucune.

Itri est une autre bourgade des mêmes parages. « Voici ma sombre et fangeuse Itri ! écrit Andersen. Vous ne me croirez peut-être pas ; mais je vous assure que dans nos cités du Nord, où toutes les rues sont si propres, si larges, si régulières, j'ai souvent regretté les villes d'Italie, où abondent les traits caractéristiques, si recherchés par les peintres. Ces rues sales, étroites, boueuses, ces balcons si mal entretenus, où sèchent des bas et des chemises, ces fenêtres irrégulières dont l'une est en bas, l'autre est en haut, celle-ci petite, celle-là grande, ces degrés de pierre qui conduisent à la porte d'entrée sur laquelle la mère de famille file au fuseau, et ce citronnier chargé de fruits jaunes qui tapisse la muraille : tout cela fait tableau ! Mais ces rues uniformes, où les maisons sont alignées comme des soldats, où les perrons et les balcons ont été supprimés, qu'est-ce qu'un artiste peut en faire ?... » A la bonne heure ! mais pourtant j'aimerais mieux autre chose qu'Itri, cette autre chose dût-elle être un village d'Auvergne ou de Picardie.

Nous avions toujours le beau ciel au-dessus de nos têtes, la belle nature tout à l'entour, la mer à quelque distance. « Je ne connais rien de charmant, assure Louis Enault, comme la Méditerranée pendant les beaux mois d'été. Après l'océan Indien, c'est bien la plus belle des mers. Que de rivages elle baigne, que de peuples elle désaltère, que de fleuves elle reçoit, que de continents elle unit, que d'îles elle entoure de ses bras humides ! Elle se parfume des orangers de Cadix et s'endort en murmurant dans le golfe de Smyrne, après avoir moissonné

les fleurs de l'Archipel, posant sa tête contre les colonnes d'Hercule et ses pieds d'argent sur les îles de la mer Egée, tandis que ses deux bras touchent l'Afrique et l'Italie. L'Écriture l'appelle *la mer* par excellence, *la grande mer !* et trouve pour la peindre des images sublimes. »

On entre à Terracine, ville frontière de l'Etat pontifical, par une porte réservée entre un rocher énorme, semblable à une tour, et le bord de la mer. C'est de là que bien souvent les bandits ont imposé leurs conditions aux voyageurs, et quelquefois aux gendarmes. La ville renferme cinq mille habitants ; elle doit tout à Pie VI, du moins dans la partie nouvelle du port. On monte à la vieille ville par un chemin assez roide. La cathédrale est au bout de ce chemin. Construite en style byzantin sur l'emplacement d'un temple de Jupiter, elle est fort curieuse à visiter, quoique assez pauvre. La chaire, comme à Fondi, est appuyée sur quatre colonnes de marbre, reposant elles-mêmes sur quatre lions couchés, grossièrement sculptés. A droite du portique, on voit une grande urne en pierre, capable de contenir quatre ou cinq personnes : là ont été immolés aux faux dieux, à Apollon principalement, un grand nombre de chrétiens.

On entre, au sortir de Terracine, dans les Marais Pontins, où une seule auberge existe, au *forum d'Appius*. Horace en parle dans son *Voyage à Brindes*, et il se plaint de la rapacité et de la mauvaise foi des bateliers et des hôteliers du lieu. Les bateliers n'y sont plus, et, quant aux hôteliers, nous ne pouvons témoigner contre eux, n'ayant pris dans leur petite maison qu'un abri d'une heure contre une pluie subite. Ces immenses marais, traversés par la Voie Appienne, restaurée par Pie VI, ont à la fois un caractère frappant de grandeur et de tristesse. L'air y est si mauvais, que la fièvre y règne comme dans son royaume propre ; on recommande même aux voyageurs de ne pas s'endormir en les traversant, dans la crainte de la maladie. Les rares bergers

que l'on y rencontre ont un teint jaune ou bistre qui fait mal à voir ; on sent qu'ils luttent contre un ennemi intérieur et extérieur dont ils ne triompheront pas. L'œil aperçoit la mer à gauche, derrière une étendue considérable de prairies, lesquelles se prolongent à droite jusqu'à la naissance des montagnes, éloignées de cinq ou six lieues. Une herbe épaisse et haute, des roseaux, de grands arbres (la route en est bordée), voilà tout ce qui se présente à l'étranger. Tout cela est peuplé de buffles, qui, réveillés par le bruit des voitures, écartent brusquement ces joncs gigantesques pour regarder, puis, effrayés, se reculent en soufflant bruyamment. Des hérons et des sangliers, auxquels il faut joindre bon nombre de chevaux sauvages, complètent la population animale. Les plus grands efforts ont été tentés par les papes, et avant eux par Trajan, pour dessécher ces funestes solitudes : tout a échoué devant cette circonstance que, le sol étant au-dessous du niveau de la mer, on n'y peut écouler les eaux, comme il serait nécessaire. Le grand pontife Pie VI a fait creuser de larges et nombreux canaux ; il a obtenu de très faibles résultats. [1] Ces canaux sont souvent obstrués par des plantes, dont la puissance de végétation est telle, qu'en coupant celles qui embarrassent le fond on parvient à faire baisser les eaux d'un demi-mètre. Une multitude de petits ponts sont jetés sur les canaux, navigables pour des bateaux portant onze et douze tonneaux. Au reste, les parties des marais qu'on a pu livrer à la culture sont d'une fertilité remarquable.

Enfin, à huit heures du soir, nous arrivons à Cisterna. Il y avait à cet endroit, du temps de Néron, un village appelé les Trois-Tavernes. Un jour, une grande foule s'y était transportée de Rome, en priant et en s'entretenant de choses saintes ; le petit peuple en formait la plus forte partie. Un étranger parut

(1) Pie IX a été bien inspiré en confiant l'assainissement des marais Pontins à des Religieux agriculteurs, les Trappistes.

bientôt, qui avait traversé les marais, après avoir débarqué à Pouzzoles, venant de l'Orient. La foule tomba à genoux, et des paroles mystérieuses appelèrent sur elle des bénédictions inconnues. C'étaient, d'une part, les premières conquêtes de la Croix dans la ville éternelle, et de l'autre le glorieux converti de Damas, l'apôtre Paul.

Cisterna, composée d'une grande et belle rue et d'une vaste place carrée, compte deux mille cinq cents habitants. Je dois confesser que nous étions, bêtes et gens, pourvus d'une faim héroïque, et qu'il ne nous eût pas fallu moins que quelqu'un de ces plantureux dîners qu'Homère et Cervantès excellent à servir au lecteur. Notre harangue à l'hôtelier roula sur ce texte, et il parut comprendre. « *Subito*, *subito*, *eccellenze*, » cria-t-il en s'élançant à ses fourneaux. *Subito* veut dire « tout de suite, » et la perspective n'avait rien que de rassurant, au premier abord. Oui, si les mots conservaient en tout lieu leur valeur grammaticale. Mais je tiens à vous dire, ce dont je fis part à mes compagnons de Naples et de Vigevano, que, dans la zone centrale de l'Italie, tout de suite signifie « dans quelques heures, » une demi-journée tout au plus, quand l'occasion s'offrira. Les mines aussitôt de s'allonger ; nos Piémontais n'entendaient pas raison, un Napolitain que nous avions surnommé « Bon ami » prenait le Ciel à témoin de la trahison et parlait d'une éclatante vengeance. Bref, on mit le fricot sur table à onze heures et demie. *Subito* voulait dire un peu moins de quatre heures ! Je soupçonne l'hôte d'avoir opéré avec conscience du jeûne d'obligation qui commençait à minuit pour la moitié de ses convives.

Notre dernière journée nous conduisait à Velletri, ville noire et antique, la vieille capitale des Volsques, peuplée de douze mille âmes. Le pays, qui est très boisé et très accidenté, surtout dans la partie qui regarde Albano, a cependant une teinte beaucoup plus sévère que les paysages napolitains. Ce n'est plus le

même climat ; la terre a perdu de sa fécondité, le soleil de sa splendeur, l'horizon de ses belles couleurs. Plus on remonte, et plus cette dégradation est sensible ; de telle manière qu'en arrivant dans Paris on n'a plus que ces saisons brouillées, ce ciel gris et pesant, cette pluie de dix mois sur douze, toutes choses insupportables à qui connut les merveilles du midi.

C'est à Velletri que Raphaël trouva le type et l'dée de sa *Vierge à la chaise*. Il aperçut, au seuil d'une de ces maisons enfumées, une paysanne allaitant son enfant : ce fut l'origine de l'immortelle peinture.

Je ne dirai rien de Genzano, peu de chose d'Albano, sites trop connus pour qu'il soit utile d'en donner une description nouvelle. Peu après commence la campagne de Rome, c'est-à-dire le solennel désert que j'ai décrit, traversé par de longues rangées d'aqueducs rompus, en briques rouges, témoins patients de tant de choses et de siècles. Et puis, tout d'un coup, le regard inquiet s'arrête sur un point brillant de l'espace : c'est aint-Pierre ! La basilique est là, comme le phare de l'univers, au milieu des aridités des âmes. Je te salue, métropole sacrée, à l'ombre de laquelle il fait bon vivre et mourir ! Ah ! puissent tous tes enfants se presser autour de toi pour te défendre contre le flot montant des passions ! Seule tu représentes l'esprit, dans cet âge de machines et d'industrieux abaissements, et Dieu ne souffrira pas que finalement l'esprit s'étende anéanti sous les roues de la matière passant dans son char de désolante victoire !

C'est toi seule, ô Rome, qui as su honorer les trois maîtres de l'humanité, et qui leur as élevé des palais sur les ruines de la corruption antique : Dieu, la Pauvreté, la Science ! Et voilà pourquoi tout ce qui sent un cœur battre dans sa poitrine s'émeut à ton seul nom ; voilà pourquoi, en dépit de tout, tu restes la grande et puissante Reine des nations modernes.

Séparons-nous donc, amis. Un instant unis par la Providence,

retournons où ses décrets ont marqué notre tâche ; que chacun de nous se souvienne du but éternel marqué à des efforts qui doivent être, dans ces jours de deuil et d'anxiétés incessantes, des efforts de géants. Le repos n'est plus permis à l'homme de bien, il serait un crime pour plusieurs.

Et quant à la belle et religieuse Italie, nous demeurerons ses enfants, sur quelque rivage que ce soit. Qui donc la pourrait oublier ? Lacordaire le disait, en notre nom à tous, du haut de la chaire de Notre-Dame : « Qui n'a vu la douleur de quelque enfant de l'Italie transporté par l'exil sous les nuages de France qui nous plaisent tant ? En vain le pauvre proscrit se réchauffe et vit aux rayons de notre liberté : sa tête se penche, par le poids du souvenir et du regret, comme une fleur qui a été transportée d'une terre lointaine sur un sol qu'elle ignorait, et qui s'y consume sans joie et sans parfum, parce qu'elle est privée du soleil, des ombres et des vents de sa patrie. »

7. — Une semaine à Rome.[1]

Impression générale. — Les Catacombes. — Les églises. — La basilique de Saint-Pierre. — Le Capitole et la Roche Tarpéienne. — Souvenirs religieux et souvenirs profanes. — Pie IX et la Papauté. — La patrie des âmes.

Nous passerons ensemble, si vous le voulez bien, aimables Lecteurs, une semaine, la première semaine de l'année, dans la ville de Rome, si justement appelée « l'éternel pèlerinage des esprits et des cœurs catholiques. » Qui donc n'est pas un pèlerin à Rome ? Pèlerins de la foi, pèlerins de la science, pèlerins de l'art et de la poésie, vous y accourez tous avec un pieux enthousiasme, et ceux qui ne peuvent vous y suivre aiment à y faire au moins un pèlerinage par la pensée...

Nous n'avons, hélas! que huit jours à consacrer à ce pèlerinage; mais ces huit jours nous donneront une idée de tout ce que la piété rencontre de consolations sur cette terre inondée du sang des martyrs. Je dis *la piété* ; car c'est elle surtout qui doit amener à Rome ; la science, les monuments païens, n'y occupent qu'une place bien inférieure ; avec ceux-ci on admirera Rome, on ne la comprendra pas. Je lisais, il y a quelques jours, à Rome même, les regrets touchants d'un saint religieux, le P. Schouvaloff, dans cet admirable écrit de *sa Conversion et de*

---

(1) Écrit antérieurement à l'invasion piémontaise.

sa Vocation qu'il a laissé pour testament à toutes les âmes égarées. « Je me demande, dit-il, comment il se fait que jamais ni mon cœur ni mon esprit n'aient été touchés lorsque, pendant mon séjour en Italie et particulièrement à Rome, il m'arrivait d'assister à des cérémonies religieuses.... Ah ! c'est qu'alors il me manquait *un sens*, le sens spirituel, le sens divin... Mon corps était présent, mais mon âme était ailleurs ; elle dormait... Je voyais les objets, mais je n'en comprenais pas la signification. C'était comme un assemblage de lettres jetées au hasard... »

Ce sens chrétien, ce sens spirituel, est absolument indispensable à Rome, pour voir et pour saisir ; Rome échappe à qui ne la voit que des yeux, à qui n'a pas au fond de son cœur une oreille pour écouter l'harmonie divine de son langage.

Mais nous voici arrivés à la porte Flaminienne, et au soir du dernier jour de l'année. Demain sonnera la première heure d'une année nouvelle. La circonstance est solennelle. Et puis, je le répète, nous n'avons devant nous que huit jours !

Quand on arrive à Rome en chrétien, ce n'est ni au Capitole, ni au Palatin, ni aux ruines du Forum, ni aux créations de la Rome moderne, ni même à Saint-Pierre ou à Saint-Jean de Latran, qu'on doit aller d'abord ; c'est aux Catacombes ! Il faut baiser tout de suite cette poussière, humide encore des larmes et du sang de ceux qui nous ont engendrés à la foi, coller ses lèvres aux marbres de leur sépulcre, son front aux parois de ces asiles de la sainteté héroïque. Ah! que les souvenirs de la Rome païenne sont petits et vulgaires, quand ils arrivent à l'âme à travers la couche épaisse de cette poussière sacrée ! « C'est là, s'écrie Lacordaire, c'est là, quand mon espérance chancelle, que je retrouve l'énergie de mon âme et ce qu'il faut d'empire pour porter le fardeau de l'inconnu ! »

Descendons dans ces « vastes reliquaires », comme les appelle Mgr Gerbet, en interrogeant l'histoire. Là se trouvaient des salles

immenses et ténébreuses, des avenues interminables où l'obscurité était si profonde, dit saint Jérôme, qu'il semblait qu'on descendît vivant dans le sépulcre, et dont les murs étaient revêtus de corps inhumés. Ce labyrinthe de cercueils, aux issues introuvables, où s'enfoncer sans guide c'était périr ; ces voûtes vertigineuses sous lesquelles régnaient le silence et la mort, n'effrayèrent pas les premiers fidèles de Rome. Le dimanche, on se réunissait dans cette effrayante église métropolitaine pour lire les écrits des Apôtres ou des Prophètes ; puis on offrait, sur un autel de pierre informe, le sacrifice du pain et du vin, qui était précédé d'un sermon et suivi d'une quête pour les pauvres. Quelques fresques grossières, représentant le Sauveur ou Marie, qu'on peut voir encore à demi effacées dans les catacombes de Naples et de Rome, étaient la seule décoration de ce lieu de prière, dont l'assistance se composait de dix générations décédées et d'une génération vivante. Quel temple ! Au lieu de vases d'or incrustés de pierres précieuses, des calices de bois ! au lieu de lampes romaines d'argent massif, des torches lugubres ! au lieu de dépouilles opimes, les terribles trophées de l'ange de la mort ! A côté, en face, en avant, en arrière du lieu où se pressait l'assemblée des fidèles, de longues avenues souterraines où brillaient, de fois à autre, des flambeaux lointains et où se mouvaient des figures voilées qui ressemblaient à des spectres. Sous les pieds, la poussière d'une république qui avait emporté ses vertus dans les plis de son grand linceul. La terreur au-dedans, et, au dehors, en cas de découverte, l'amphithéâtre dont l'aire était rouge comme une plaie, tant le sang chrétien y coulait à flots !

Quand on réfléchit à ces choses, on se demande avec stupeur quels héros intrépides venaient braver ces épouvantements... Ces héros, qui affrontaient la peur et la mort, c'étaient d'ignorants prolétaires grandis au milieu des augures, des présages et des

milliers de craintes superstitieuses du paganisme ; c'étaient des vierges timides, accoutumées à fleurir loin du monde comme des roses solitaires ; d'opulentes patriciennes, servies par des légions d'esclaves, qui dormaient sur des lits d'or massif, mangeaient sur des tables de citronnier, habitaient des appartements lambrissés d'ivoire, et ne marchaient que sur des dalles de marbre semées de poudre d'argent ou d'or ; des jeunes gens enveloppés dans de riches manteaux d'écarlate, la fleur du patriciat ; des chevaliers, reconnaissables à leur anneau équestre ; des grands-officiers du palais ; des tribuns du peuple ; des favoris, des parents de César, dont les fils étaient désignés pour lui succéder à l'empire... Quoi encore? des princesses impériales, qui traversaient de nuit, escortées de quelques esclaves fidèles, l'atrium de leur palais d'or du mont Palatin et se glissaient comme des lémures hors de la ville de Romulus, pour aller adorer au fond des Catacombes *le Galiléen,* comme disait avec un mépris dédaigneux la haute aristocratie idolâtre, et invoquer cette douce Vierge Marie pour qui les nobles descendantes des Gracques et des Scipions abandonnaient leur temple favori de Junon Lucine....

Entrons maintenant dans la ville sainte : il y faut voir ce que sont devenus ces pontifes ensevelis alors au sein des Catacombes ; nous comprendrons mieux le miracle qui les a portés triomphants et couronnés dans les splendeurs du Vatican. Que me fait, à moi chrétien, ce tombeau des Scipions que je laisse à ma droite, cet arc triomphal de Drusus, cette voie Appienne chantée par Horace, foulée par Virgile, Cicéron, Tibulle, où l'on pourrait suivre encore les traces des chars impériaux ? Je verrai tout cela, mais après, bien longtemps après. Je cherche Dieu à Rome, et tout cela c'est la lourde humanité, avec son génie et sa puissance, mais avec ses vices. Tandis que la Papauté... comme le disait le P. Félix à Notre-Dame, « n'est pas seulement la clef de voûte du monde social, le plus fort boulevard qui pro-

Rome moderne (P. 168.)

171-172

tége l'ordre contre l'anarchie, et la société contre la révolution... la Papauté, soutenue à travers les siècles par l'obéissance, le respect et l'amour des peuples chrétiens, c'est plus qu'un rempart qui nous défend et plus qu'un bouclier qui nous couvre : c'est comme un char qui nous porte ; c'est le char triomphant qui porte, avec nous-mêmes, depuis dix-neuf siècles, la civilisation et le progrès du monde chrétien... »

Eh bien, la voici qui sort de son palais, précédée d'une brillante garde à cheval, suivie d'une cour nombreuse, au milieu des flots du peuple à genoux. Elle se rend à l'église du Gesù, pour y terminer l'année par un solennel *Te Deum*. Entrons et voyons.

Ici me revient à la mémoire ce que le sceptique Montaigne disait de Rome et de son pontife.

« Je n'ai rien si ennemi à ma santé que l'ennui et l'oisiveté : là j'avais toujours quelque occupation, comme à visiter les antiquités, les vignes, ou aller ouïr des sermons, de quoi il y en a en tout temps, ou des disputes de théologie... Tous ces amusements m'embesoignaient assez... C'est ainsi une plaisante demeure ; et puis argumentez par-là, si j'eusse goûté Rome plus particulièrement, combien elle m'eût agréé !.. Cette ville est la plus commune ville du monde, et où l'étrangeté et différence de nation se considère le moins : car, de sa nature, c'est une ville toute *rapiécée* d'étrangers ; chacun y est comme chez soi. Son prince embrasse toute la chrétienté de son autorité... Et puis cette même Rome mérite qu'on l'aime : seule ville commune et universelle, la plus noble qui fut et qui sera jamais, le magistrat souverain qui y commande est recogneu pareillement ailleurs : c'est la ville métropolitaine de toutes les nations chrétiennes ; l'Espagnol et le Français, chacun y est chez soi. Pour être des princes de cet État, il ne faut qu'être de chrétienté, où qu'elle soit... »

Ce Roi-Pontife, dont l'empire spirituel s'étend aux extrémités du monde, et qui est le seul, selon la remarque de Chateaubriand, qui bénisse ses sujets, nous l'avons donc vu entrer à l'église du Gesù, le 31 décembre au soir, dans toute la pompe de sa double dignité. Il s'avance au milieu du chœur, où son prie-Dieu l'attend ; le brillant collège des cardinaux s'agenouille autour de lui ; l'autel ruisselle de lumières ; la nef ne peut contenir tous ceux qui s'y pressent. Bientôt le Saint-Sacrement est tiré du tabernacle et exposé ; on entonne le *Te Deum*, afin de bénir Dieu de ses bienfaits durant l'année écoulée. D'ailleurs, c'est le lendemain la fête du Saint Nom de Jésus, et on ne pourrait choisir pour cette solennité d'action de grâces une église plus convenable. Sur tout le parcours de la route du Pape les rues ont été sablées ; les abords de l'église sont, de plus, suivant l'usage romain, jonchés de feuilles, de fleurs et de branches de buis ; je dis de fleurs, on n'en manque pas, malgré la saison ; les plus beaux bouquets se vendent encore au coin des grandes voies. Notre semaine de pèlerinage commence donc bien.

Celui qui voudrait avoir une idée topographique assez exacte de Rome doit se représenter cette ville, située sur la rive gauche du Tibre, partagée en deux parties à peu près égales par une rue magistrale appelée le *Corso*, et cela du Nord au Midi ; en sorte que, si le Capitole ne brisait pas la ligne, on entrerait par la porte de Florence pour sortir, sans dévier, par celle de Naples. L'église du Gesù est située précisément à l'endroit où le Corso s'interrompt, non loin du Capitole, un peu à l'Ouest. C'est la résidence du général des Jésuites et comme le chef-lieu de l'ordre. Saint Ignace y a passé les dernières années de sa vie.

Aucune ville n'égale Rome pour la richesse des souvenirs religieux ; aucune ne l'égale non plus pour celle des édifices sacrés. La Révolution nous a fait, en France, des temples dépouillés, indigents, où le nécessaire n'a pas toujours élu do-

micile ; les mêmes pierres qui portent jusqu'au ciel, dans des flèches hardies et sublimes, le témoignage de la piété antique, accusent tristement à l'intérieur les dévastations de la tempête sacrilège. Nos plus merveilleuses cathédrales gémissent, comme la cité de Jérémie aux temps douloureux de la domination assyrienne. Rome, tant de fois saccagée, a réparé plus vite ses désastres ; l'opulence, un luxe digne d'elle et digne de la demeure du Dieu vivant, y règnent encore. Ses trois cent soixante-cinq églises doivent à cent mille habitants, chiffre moyen depuis cinq siècles, plus de richesses que n'en ont offert aux leurs des royaumes chrétiens de plusieurs millions d'âmes, dans l'espace de dix siècles. C'est un bel éloge !

Ah ! aujourd'hui surtout on entend répéter et commenter le mot pharisaïque de Judas : « *Ut quid perditio hœc ?* Pourquoi perdez-vous tout cela ? » Comme si on perdait rien de ce qu'on donne à Dieu ! comme si cet or, ces peintures, ces marbres, ces bronzes, n'avaient pas apporté dix fois plus de consolation aux âmes pieuses qui les ont donnés, comme aux âmes bien inspirées qui les contemplent, comme aux arts qu'ils ont ennoblis, élevés, consacrés, qu'ils ne vaudraient dans les caisses des banquiers ou dans les compagnies d'exploitation ! Un de ces voyageurs à l'affreux jargon utilitaire et municipal, un homme échappé de je ne sais quelle usine, n'avait pas un reste de sentiment pour admirer l'incomparable basilique de Saint-Paul hors les murs, construite à l'endroit où le glorieux Apôtre fut d'abord enseveli ; toutes les forces de son intelligence étaient dépensées à se demander comment on avait pu élever un si grand édifice dans un lieu où l'on ne compte pas plus de deux ou trois maisons. « C'est vraiment, s'écriait-il, sans proportion *avec les besoins de la localité !* » De la localité ! cette huître vient chercher à Rome une *localité !* O siècle des chemins de fer et des gardes nationales ! ô temps de grandes découvertes et de petites

idées ! ô puissants économistes, aligneurs de chiffres, calculateurs d'actions, nous avez-vous déjà amenés à cet étonnant succès de vos efforts prédit par M. Veuillot dans son *Çà et là :* « Tu ne seras plus que la dent d'une machine et un chiffre sur le registre d'un chef de bureau » ! Les besoins de la localité ! voyez-vous ces nouveaux barbares envahissant Rome, disséquant Rome, mesurant la poussière des martyrs et les tombeaux des Césars, sous prétexte que la *localité* l'exige ? Et que feraient-ils de vos belles églises, ô mon Dieu ? Laissez-nous mourir avant que le charbon de terre en ait fait d'immondes vestibules de l'enfer !

Les présents aux lieux saints se sont toujours produits selon la vivacité de la foi : chaque siècle a donné suivant qu'il a cru, et il y en a eu un, un seul, Dieu merci, qui n'a fait que reprendre. Le nôtre lui succède sans l'imiter ; il ne l'expie pas avec assez de zèle. J'aime à citer néanmoins ce noble prince Torlonia qui offre à Notre-Dame de Boulogne un autel de 80,000 francs, qu'il a fait travailler sous ses yeux, au pied du Colisée, avec cette persuasion qu'il ne pouvait être trop beau. On n'y a point consulté « les besoins de la localité ; » on n'a écouté qu'un grand cœur, et ce grand cœur a parlé assez haut pour trouver de grands artistes.

Mais examinons le Gesù. C'est un édifice en briques recouvertes de stuc, comme presque toutes les églises de Rome, où la pierre manque. L'intérieur se compose d'une nef immense, terminée par une abside étincelante de dorures, de peintures et de marbres précieux ; il y a de nombreuses chapelles latérales, entre autres celle de saint Ignace, à droite, dont l'autel est un des plus riches qui soient au monde. On y voit un globe tenu par le Père éternel, qui est le plus gros morceau connu de lapis-lazuli. La statue du saint, toute en argent, a près de trois mètres de hauteur. A côté, on trouve deux groupes en

marbre : le Christianisme embrassant les peuples barbares, le Triomphe de l'Église sur l'hérésie. On ne compte point, dans la profusion des marbres, des agates, des cristaux de roche, des pierres précieuses, des bronzes dorés formant une armée d'anges qui portent à la main des torches allumées. Le maître-autel a quatre colonnes de forme antique. La coupole et la tribune sont couvertes de belles fresques. Tous les plans ont été donnés par un jésuite, le P. Pozzi. L'ensemble est d'un luxe et d'un bon goût qui éblouissent l'étranger. Il faut quelque temps de séjour à Rome pour s'habituer à cette sainte profusion, qu'on retrouve, à différents degrés, dans tous les lieux consacrés. Le Gesù possède, en outre, l'avantage d'être entretenu avec une propreté scrupuleuse ; avouons sans détour que cette vertu a peu d'autels dans les cœurs romains ; la Basse-Bretagne et l'Auvergne ont des rivales à cette latitude.

Notre seconde journée a commencé. Voici le 1er janvier ; au point du jour, on a tiré le canon et arboré les bannières pontificales au château Saint-Ange. Nous avons beaucoup à faire si nous voulons épuiser tout ce que Rome nous offre à voir, pour cette seule solennité ; car je prétends suivre avec vous, pendant ces huit jours, le simple *Diario*, ou journal de piété, qui se publie à l'usage des fidèles.

Il nous amène précisément à la basilique de Saint-Pierre, le miracle du génie humain. Qu'ai-je à en dire qui n'ait été cent mille fois écrit ? qui ne sait son Saint-Pierre par cœur avant d'y avoir jamais été ? Ce n'est pas seulement une église, c'est une ville, un royaume, un monde, et, pour rafraîchir vos idées, souvenez-vous que cette église, avec le Vatican et ses jardins, occupe une surface égale à celle de toute la ville de Turin... Nous traversons donc le fleuve sur le pont Saint-Ange ; nous laissons à droite, au bord même de l'eau, cette forteresse imprenable, qui fut le tombeau d'Adrien, le rempart de la ville

au moyen âge, la prison d'illustres personnages. Un passage couvert communique avec le palais apostolique.

Une rue assez étroite, très riche, mais malpropre, nous mène à la place Saint-Pierre. Chacun en a vu au moins le dessin ; on connaît cette masse énorme du Vatican, qui renferme onze mille chambres, où loge toute la cour pontificale, où s'étendent d'incomparables musées ; il se dresse à droite de la basilique, dont il dérange d'ailleurs la symétrie, sans nuire au développement du plan. La grande place, de forme elliptique, est enveloppée sur les côtés par une colonnade colossale formée par quatre rangs de colonnes, au milieu desquelles circulent les voitures. Elles ont soixante et un pieds de hauteur et sont au nombre de deux cent quatre-vingt-quatre, couronnées par une balustrade et par des statues gigantesques, au nombre de cent quatre-vingt-douze. Au centre de la place, qui a deux cent quarante mètres de long, se dresse l'obélisque transporté à Rome par Caligula ; l'érection s'en fit sous Sixte-Quint, en 1586. La Croix domine ce vieux témoin du paganisme égyptien et des folies monstrueuses des Nérons ; on y a inscrit quelques-unes de ces belles pensées qui résument toute la Religion : « Le Christ triomphe ; Le Christ règne ; Le Christ commande ; Que le Christ protége son peuple ! » Oui, comme le dit un écrivain, c'est une des grandes émotions, un des grands souvenirs de la vie d'avoir vu cela. Ailleurs on trouve de grands et beaux monuments ; mais ils ne parlent point comme ceux de Rome ; ce sont aussi des chefs-d'œuvre, mais des chefs-d'œuvre muets, sans langage solennel, sans souvenirs ; on les admire, on les loue, ils ne disent rien au cœur !

Montons les degrés qui conduisent au pied de la façade. Cette façade paraît étroite, basse, presque mesquine. Savez-vous qu'elle a trois cent soixante-dix pieds de largeur et cent quarante-neuf de hauteur ? Savez-vous que les huit colonnes corinthiennes qui,

de l'obélisque, vous avaient semblé si petites ont quatre-vingt-huit pieds d'élévation et huit pieds et demi de diamètre ? Treize statues colossales (dix-sept pieds de haut) représentent Notre-Seigneur et les Apôtres. On entre par cinq portes dans un portique de quarante-sept pieds de largeur sur quatre cent trente-neuf de longueur ; il ne paraît là qu'un corridor ! Nous soulevons l'énorme paillasson de l'entrée : jetons-nous à genoux ! le Pape officie au grand autel, pour cette fête de la Circoncision ; l'orgue, qui n'est point admis à Saint-Pierre, est remplacé par des voix humaines. Est-ce ici le ciel ? Sommes-nous encore sur la terre ? Ce pavé de porphyre où nous nous prosternons, c'est celui même où s'agenouilla Charlemagne ; on l'a conservé. A droite, à gauche, devant vous, derrière vous, peintures, stucs, marbres, porphyres, mosaïques, statues, dorures, bronzes, et puis des effets de lumière, de cette belle lumière italienne, faisant étinceler l'inscription gigantesque de la coupole : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les puissances de l'Enfer ne prévaudront point contre elle. » Je reconnais la cathédrale du monde ! « Là, dit Mme de Staël, protestante, là tout commande le silence ; le moindre bruit retentit si loin qu'aucune parole ne semble digne d'être ainsi répétée dans une demeure presque éternelle. La prière seule, l'accent du malheur, de quelque faible voix qu'il parte, émeut profondément dans ces vastes lieux. Qu'est-ce donc qu'un monument où les chefs-d'œuvre de l'esprit humain eux-mêmes paraissent des ornements superflus ? Ce temple est comme un monde à part. On y trouve un asile contre le froid et la chaleur ; il a ses saisons à lui, son printemps perpétuel, que l'atmosphère du dehors n'altère jamais... » Le maître-autel, situé au-dessous de l'immense coupole, est isolé et placé au-dessus de la Confession, c'est-à-dire du tombeau où l'on conserve la moitié du corps de saint Pierre et de saint Paul, devant lequel brûlent perpétuellement

cent quarante-deux lampes : un double escalier de marbre y descend. Les quatre colonnes en bronze du baldaquin sont hautes comme la colonnade du Louvre à Paris, et elles occupent la place d'un meuble ordinaire dans un vaste appartement. On a gravé dans l'abside, sur des plaques de marbre, les noms de tous les évêques qui ont assisté à la promulgation du dogme de l'Immaculée-Conception, en 1854. Les tombeaux des Papes, presque tous monumentaux, sont un autre genre de décoration particulier à cette basilique, du moins dans ces proportions.

Si nous voulions tout voir à Saint-Pierre, c'est un an qu'il y faudrait passer, et non pas deux heures. Bornons-nous à ce coup-d'œil, pour nous rendre à Sainte-Marie au delà du Tibre, où il y a station, avec trente années d'indulgence. Nous apercevons, à droite, le couvent poétique de Saint-Onuphre, où expira le Tasse, dont on visite la chambre, l'encrier, la ceinture, etc. ; là est enterré aussi le cardinal Mezzofanti. Au-dessus, on aperçoit l'église et le couvent de Saint-Pierre-in-Montorio, lieu où saint Pierre fut crucifié. Je ne relève que ce qu'il y a de plus marquant et de plus chrétien : car nous marchons sur un sol où chaque caillou a son histoire.

Sainte-Marie du Tibre est sur l'emplacement d'un oratoire érigé au plus fort des persécutions, en 224. Elle est d'une grandeur qui étonne. La mosaïque de la façade date de 1539. L'intérieur se compose de trois nefs et de vingt et une colonnes de granit provenant d'un ancien temple païen. C'est la première église érigée à Rome en l'honneur de la très sainte Vierge. Cette église renferme les corps de saint Jules, de saint Calépode, de saint Quirin, de saint Corneille, de saint Calixte, avec des gouttes du sang de sainte Dorothée.

De là nous irons à Saint-André della Valle, église des Théatins, bâtie à l'endroit où fut assassiné César. On y prêche, le jour du 1er janvier, un sermon d'action de grâces pour l'année écoulée.

Nous y vénérerons les chaînes de saint Sébastien, le généreux militaire qui préféra sa foi à l'avancement et à la vie. La façade est une des plus belles de Rome, aussi bien que la haute coupole.

A trois heures, voici, à un autre sanctuaire non moins aimé des fidèles et plus riche encore, Sainte-Marie in Campitelli, une assemblée nombreuse à laquelle nous nous unirons : on y fait un sermon sur les exemples des saints, puis on distribue à toute l'assistance ses étrennes spirituelles : c'est un billet imprimé, contenant le nom d'un saint à invoquer spécialement dans l'année qui commence, avec une maxime pieuse à retenir et l'indication d'une vertu particulière à pratiquer. Que de soins l'Église ne prend-elle pas des âmes ? et comment se fait-il qu'il y en ait tant qui se perdent ?

Le premier jour de notre semaine à Rome nous a conduits à bien des merveilles, dont je n'ai pu qu'indiquer très imparfaitement quelques détails. Le 2, le 3 et le 4 janvier, il n'est pas de pèlerinage particulier qui nous appelle, et nous pouvons les consacrer aux grandes basiliques. Allons à Saint-Jean de Latran, la vraie cathédrale des Papes, « la tête et la mère de toutes les églises, » ainsi que le porte l'inscription majestueuse de la façade. De Saint-André della Valle, où nous étions restés, quelle route nous avons devant nous ! que de choses et que de souvenirs ! Chaque pavé de la rue, chaque pan de muraille a une voix qui nous dit bien des choses : ici, là, se sont débattues les destinées de l'humanité ; tout à côté, voici la chambre où a vécu tel saint illustre, les ustensiles dont il se servait, l'oratoire où il pria, l'église où repose son corps sans corruption. Un peu plus loin, tel monarque, tel ministre célèbre, tel immortel artiste, ont demandé à la Ville éternelle la paix de leurs vieux jours, souvent sous le froc monastique.

Nous voici de nouveau devant l'église du Gesù, par laquelle nous remontons la rue de l'Ara-Cœli, l'avenue du Capitole. Le

Capitole ! nous l'avons en face de nous, ce monument fameux de la gloire, de la tyrannie et de l'idolâtrie romaines. La Croix le domine aujourd'hui ; et c'est une chose merveilleuse que cette ressemblance d'origine entre le Capitole et le Calvaire, recevant l'un et l'autre leur nom d'une tête mystérieuse trouvée dans les entrailles du sol. Un vaste escalier invite à monter sur cette petite place, entourée maintenant de bâtiments à la moderne, et c'est d'ailleurs notre route. Deux de ces bâtiments, à droite et à gauche, renferment les plus intéressants musées d'antiquités romaines, statues, sculptures, armes, etc. La statue équestre de Marc-Aurèle, en bronze, occupe le milieu de la place, et plus loin, vers la rampe, sont les statues colossales de Castor et de Pollux, avec ce qu'on appelle, à tort ou à raison, les *trophées de Marius*, l'antique colonne milliaire de la voie Appienne ; elle marquait le premier mille de cette belle route, qui, traversant les marais Pontins, Capoue et Naples, s'étendait jusqu'à Brindes. Je ne suis point de ceux qui regardent le Capitole comme diminué et abaissé depuis qu'il est chrétien et qu'il ne sert plus de cabeau aux oppresseurs de l'humanité qui s'appelèrent Claude, Néron, Caracalla, Commode, Trajan, Marc-Aurèle. Il s'élevait alors sur les décombres et sur les larmes des nations, tandis que je le vois aujourd'hui moins orgueilleux, mais plus grand, parce qu'il proclame la paix entre le ciel et la terre, le règne de la justice parmi les peuples, l'espérance suprême de l'homme au-delà de cette vie. Rome chrétienne est autrement grande et célèbre, n'en déplaise aux libres penseurs, qu'aux jours de sa brutale puissance, et je ne sache pas qu'un décret des Césars eût la millième partie de l'empire universel et inviolable exercé par un seul mot des successeurs du pêcheur Pierre de Galilée. Notre siècle en a su quelque chose. Toutefois, je m'indigne contre ce jargon populacier, le même partout, qui défigure les plus nobles choses et flétrit les plus resplendissants souvenirs du

passé. Le patois romain a fait de *Capitolio*, nom sublime, *Campidoglio* (champ d'huile), comme il a fait du *Forum* le « Champ des vaches, » *Campo vaccino !* Est-ce une leçon nouvelle donnée par la Providence à l'orgueil humain ? Prenons-le ainsi.

Derrière les bâtiments, à droite, c'est la *Roche Tarpéienne*, où l'on cultive choux et artichauts, entre de sales et obscures maisons. Le sol au-dessous ayant été exhaussé, comme dans tout le reste de la ville, d'environ quinze pieds, et le bras du Tibre qu'on y avait amené ayant cessé d'y couler, l'illustre Roche, qui vit jadis tant de condamnés précipités, n'a plus rien d'effrayant. A gauche se dresse, au haut d'un large escalier de cent vingt-quatre marches en marbre blanc, le couvent et l'église de l'Ara-Cœli, appartenant aux franciscains. Ils ont été construits sur l'emplacement même du temple de Jupiter Capitolin et de la maison d'Auguste : car c'est dans ce lieu que, suivant la tradition, Auguste connut miraculeusement la naissance d'un Enfant divin, qui devait être plus grand et plus puissant que lui. L'une des colonnes de l'église porte encore l'inscription constatant qu'elle était dans la chambre à coucher de cet empereur. C'est à l'Ara-Cœli que s'honore plus spécialement le mystère de la naissance et de l'enfance de Notre-Seigneur. On y conserve une petite statue miraculeuse, taillée d'un arbre du Jardin des Oliviers par un moine, et les enfants de la ville viennent débiter devant elle de petits sermons appris par cœur, durant toute l'octave de Noël : usage simple, pur et touchant, qui ne peut étonner que les pharisiens,... et il s'en rencontre parmi les voyageurs. Beaucoup de gens qui ne donnent pas au bon Dieu une seule marque de respect, et qui vivent, sauf le péché en plus, comme de vils animaux, estiment dans toutes les occasions qu'on ne ménage pas assez l'honneur de Dieu dans nos églises...

Mais admirez ce contraste ! de pauvres moines, revêtus de bure et chaussés de sandales, établis sur le sol du plus glorieux

temple de l'empire romain ! Gibbon en était scandalisé. L'imbécile ! au lieu des consolations, des bénédictions, des aumônes, des exemples fortifiants qui descendent chaque jour de cette montagne sanctifiée, il lui faudrait encore les arrêts de proscription et d'immenses massacres, les décrets d'asservissement de l'Orient et de l'Occident, qui tombaient de là sur l'univers ! [1]

Deux autres rampes, au midi du Capitole, nous porteront au Forum. Je renonce à décrire ; je marque à la hâte un petit nombre d'impressions parmi toutes celles qui assaillent le voyageur. Ici, c'est l'escalier triomphal, par où montaient les généraux vainqueurs ; parvenus à cet endroit, ils s'arrêtaient un moment pour regarder derrière eux et écouter : bientôt le cri *Factum est!* se faisait entendre; il signifiait: « On vient d'égorger les chefs vaincus, et leurs cadavres sont traînés aux gémonies; » et le triomphateur continuait sa marche en souriant à Jupiter ! Ce pavé que vous foulez, c'est celui de la *Voie Sacrée*, sur lequel s'est tant de fois promené Horace. Voici les temples à hautes colonnes qui la bordaient, les arcs de triomphe sous lesquels elle passait; voici, — mettons-nous à genoux, — voici la *prison Mamertine*, la même que bâtit un jour Ancus-Martius avec d'énormes rochers. Ce n'est point le souvenir de Jugurtha ou des complices de Catilina que nous y vénérerons, mais celui de Pierre et de Paul, tenus dans cet horrible cachot, où ils convertirent leurs gardes, avant d'être menés au supplice. Un soldat brutal donne à saint Pierre un soufflet, qui jette contre le mur cette tête vénérable : voyez, elle est restée imprimée dans la pierre, et les pèlerins accourent coller leurs lèvres sur la sainte effigie. Ah ! la voix de Cicéron, tonnant de cette tribune dont j'aperçois l'emplacement, et les pierres peut-être, qu'elle était faible auprès de la voix des Apôtres, qui s'est fait entendre

(1) Hélas ! combien Gibbon a été dépassé de nos jours... à Rome et ailleurs !

de l'univers et des siècles, et qui produit aujourd'hui dans les âmes la même conviction et la même ardeur qu'au premier jour,

Avançons. Ici, sur le mont Palatin, était le palais des Césars, la *maison dorée* de Néron. De là est parti l'édit du dénombrement de l'univers, qui fit venir à Bethléem Marie et Joseph. Je me suis demandé souvent pourquoi ce culte étrange de tous les esprits cultivés pour ce temps d'Auguste : car enfin il y a eu, dans l'histoire des hommes, d'autres époques tout aussi brillantes, et Rome seule en pourrait citer plusieurs. Je ne l'ai compris qu'au Palatin même, sur les ruines de ce gigantesque palais. Le règne d'Auguste est le point d'arrêt du monde ancien et le point de départ du monde nouveau ; il a été, comme l'écrivait saint Paul aux Galates, « la plénitude des temps. » — Cet arc de triomphe qui se dresse presque à la porte et où ne passent point les Juifs, c'est celui de Titus après le siège de Jérusalem ; le chandelier aux sept branches, la table des pains de proposition, les encensoirs, etc., sont sculptés sur les parois. Non loin, les temples de Romulus et Rémus, d'Antonin et Faustine, de la Concorde, de Vénus, etc. Voici l'endroit précis où Simon le Magicien s'éleva dans l'air, en présence de Néron et du peuple romain, et fut précipité par une prière de saint Pierre.

Cette masse énorme, effrayante de hauteur et d'étendue, qui s'offre à nous un peu plus bas, c'est le Colisée ! Le Colisée ! l'amphithéâtre où cent mille spectateurs applaudissaient au martyre de nos pères les premiers chrétiens, où saint Ignace d'Antioche fut broyé comme un froment agréable au Seigneur ! Son corps repose à quelques pas de là, dans l'église de Saint-Clément. Chose incroyable ! c'est un chrétien qui fut l'architecte de ce monument, et ce chrétien, saint Gaudentius, y fut un des premiers immolé. Chose non moins digne d'attention ! ce sont les Juifs amenés de Jérusalem par Titus qui ont construit

le Colisée, comme ils ont construit en Egypte les Pyramides !

Nous arrivons enfin à Saint-Jean de Latran. Fidèle à mon plan, je ne décris guère, il y faudrait des volumes ; j'indique sommairement. Le grand autel possède la tête de saint Pierre et celle de saint Paul ; à un autre endroit est la table sur laquelle Notre-Seigneur fit la dernière cène. Le maître-autel est composé de l'autel de bois sur lequel ont célébré les premiers papes ; au-dessous fut la prison de saint Jean. L'étendard de Sobieski orne le chœur. Les douze statues colossales des Apôtres, avec des médaillons offrant la série de toute l'histoire sainte et de l'Evangile, ornent la nef principale. D'élégantes et splendides chapelles décorent les bas côtés, depuis le chœur jusqu'à la *porte sainte*, qui ne s'ouvre que pour le jubilé, et de la main du pape. Ce fut cette basilique surtout que Constantin se plut à enrichir après sa conversion, et il le fit avec une telle générosité qu'on l'appela la *Basilique d'Or*. Parmi ses dons impériaux, dont il reste peu de chose après tant d'invasions, il faut rappeler une statue du Sauveur, haute de cinq pieds, en argent, les douze Apôtres, en argent, de grandeur naturelle ; une lampe d'or pur ; quarante-deux calices en or ; etc.

En sortant par la grande porte, qui ouvre sur la route de Naples, nous apercevons à gauche un petit édifice, distingué au midi par une superbe mosaïque en plein air, reste de l'antique palais des papes. Cet édifice renferme l'escalier vénérable du prétoire de Pilate à Jérusalem, qui fut monté par Notre-Seigneur au jour de sa Passion. Il se compose de vingt-huit degrés de marbre tyrien, recouverts aujourd'hui de planches, et que les fidèles montent à genoux. Quel bonheur pour eux de pleurer là les péchés de leur vie ! La chapelle où il fait aboutir contient les reliques d'une infinité de martyrs des premiers siècles.

Nous nous acheminons vers Sainte-Marie-Majeure, laissant à droite, adossée aux murailles de la ville, la vieille et si pieuse

église de Sainte-Croix en Jérusalem, bâtie par sainte Hélène pour y enfermer les instruments de la Passion. Dans le sol, à une certaine profondeur, on mit de la terre apportée à grands frais de Jérusalem. A gauche, près des Thermes de Titus, nous laissons aussi l'église et le couvent de Saint-Pierre aux Liens, où l'on garde les chaînes de saint Pierre. Ces voies désertes qui s'ouvrent à nous étaient peuplées autrefois par l'aristocratie de Rome ; c'était le mont Esquilin, couronné aujourd'hui par la Basilique Libérienne ou de Sainte-Marie-Majeure, l'un des sanctuaires les plus célèbres du monde, fondée en 352 à la suite d'une révélation de la sainte Vierge, qui elle-même en marqua le plan par la neige dont elle couvrit, en plein mois d'août, l'espace que devait occuper cette église. L'intérieur est composé de trois nefs, divisées par trente-six colonnes ioniques en marbre blanc. Chacune des chapelles, la sacristie même, formeraient autant d'églises fort remarquables. Dans l'une,à droite de l'autel, Sixte-Quint a fait déposer ce qu'on possède de la crèche de Bethléem ; l'autre, à gauche, qui appartient à la famille Borghèse, est sans contredit la plus riche, la plus ornée, la plus magnifique de Rome ; on y expose une image de la sainte Vierge attribuée à saint Luc, la plus ancienne que l'on connaisse. Elle est entourée de pierres précieuses et soutenue par quatre anges de bronze doré. L'autel au-dessus duquel elle est placée a quatre colonnes de jaspe oriental, cannelées ; bases et chapiteaux de bronze doré ; la frise du fronton est d'agate, ainsi que les piédestaux des colonnes, morceaux énormes de lapis-lazuli. Il serait long d'énumérer toutes les reliques.

A quelques pas, une autre église, Sainte-Praxède, vous offrira la colonne de la Flagellation..., la table de bois sur laquelle saint Charles Borromée donnait à manger aux pauvres, la pierre sur laquelle s'endormait la fille convertie des vieux patriciens, Praxède, contemporaine et néophyte de saint Pierre ; le puits où elle

ensevelissait les martyrs ; une entrée des catacombes par où saint Pierre a peut-être passé lui-même. Encore quelques pas, au pied de la colline, c'est l'église de Sainte-Pudentienne, bâtie sur la maison du sénateur Pudens, qui accueillit le Prince des Apôtres et se convertit le premier à sa voix.

Quelle ville donc que Rome, pour un chrétien ! Mais au lieu de cette simple course que nous venons de faire, nous en pouvons accomplir cent aussi touchantes, aussi précieuses à la piété. A peine si j'ai nommé dix ou douze églises, et il y en a trois cent soixante dans la ville seulement ! Jugez donc ! — Déjà de son temps Cicéron écrivait : « Cette ville nous instruit à chaque pas, et son éloquence n'a point de fin : car, de quelque côté que nous allions, nous mettons le pied sur un souvenir historique. »

« Il faut, mandait le président de Brosses [1], il faut que vous sachiez que les gens ne sont jamais croyables quand ils vous disent qu'ils vont partir de Rome. On y est si bien, si doucement, il y a tant à voir et à revoir, que « ce n'est jamais fait. » De simples philosophes, qui n'ont pas ou qui n'ont plus le bonheur d'être chrétiens, sont vaincus eux-mêmes par ce puissant langage de la Ville éternelle et catholique.

Le 6 janvier, fête de l'Epiphanie, dès l'aube, on tire le canon du château Saint-Ange, et l'on arbore les bannières pontificales. Ce jour-là, deux églises nous attirent spécialement : Saint-André della Valle et la *Propagande*. A Saint-André, grand'messes en rite latin et en rite oriental, pour montrer l'unité de foi des différents peuples appelés à l'Evangile ; messes basses en arménien, en ruthénien, en melchite, en chaldaïque, en syriaque, en grec, en maronite, etc. ; prédications successives en français, en anglais, en allemand, en espagnol. Au collège de la Propagande,

(1) Auteur d'une relation estimée sur un voyage qu'il fit à Rome.

dans la soirée, *Académie polyglotte*, la plus étonnante, assurément, qui tienne ses séances sous le soleil. Dans la chapelle, en présence des cardinaux, des évêques, des étrangers de toutes les nations, les élèves de cette maison centrale des missions catholiques célèbrent la gloire de Bethléem et du divin Enfant dans chaque idiome connu. Le jeu des physionomies, l'accent plus ou moins guttural ou doux, les inflexions variées de la voix, suppléent, chez l'auditeur, à l'intelligence des mots pour suivre la pensée du jeune orateur, lequel termine ordinairement par un chant de son pays. Là se vérifie complètement la remarque de Chateaubriand, que la note naturelle à l'homme est celle de la tristesse et qu'il chante partout, avant les progrès de l'art, sur le ton de la plainte, ou ton mineur. Je dois dire qu'on fait à notre langue l'honneur de la placer immédiatement après les langues littéraires par excellence, le grec et le latin, même avant l'italien.

Voilà comment les jours s'écoulent à Rome, comment l'âme s'y nourrit et comment y bat le cœur de la catholicité. Rome, c'est notre patrie religieuse, c'est le centre d'où part la lumière et où convergent tous les regards. Sois donc à jamais bénie, à jamais victorieuse, terre des martyrs et des saints !

8. — Au pays de Saint François de Paule.[1]

Un joyeux départ. — Site enchanteur aux environs d'Amalfi. — Curieux aspect de cette ville. — Un laquais original. — Aventure burlesque. — Incompris ! — La grotte des os. — Une tempête. — Les quatre frères aveugles. — L'intérieur d'une maison calabraise. — En compagnie des habitants de la basse-cour. — Périlleux passage d'un torrent. — Embarras de la caravane. — Scène comique chez un syndic. — Une aïeule modèle. — Le fléau des sauterelles. — Souvenirs de Saint François de Paule. — Petits et graves désagréments. — Soldats et bandits. — La vengeance en Calabre. — Un futur Louis de Gonzague. — Paysages indescriptibles. — Un paradis terrestre. — Charybde et Scylla. — A coups de bâton. — Diversité des climats de la Calabre. — En route pour Cosence. — La maladie en voyage. — Un affreux accident. — A deux doigts de la mort. — Heureuse arrivée à Spezzano.

Je suis dans un véritable accès de joie, car je pars pour la Calabre avec M. Maurice, antiquaire français, qui promet à ma mère de m'accorder sa protection. Elle n'eût jamais consenti à me laisser entreprendre seul une excursion si dangereuse ! La magie du voyage opère déjà sur mon imagination ; toutes mes facultés sont en activité, ma vie est renouvelée d'espérance et d'attente. J'ai peur de n'avoir d'autre vocation que celle de voir des sites nouveaux et de changer de place sans autre but que le mouvement....

Quel tableau que celui du golfe de Salerne au lever du soleil ! Je ne me lasse pas d'admirer ces élégantes galeries,

(1) Ce sujet et le dernier ne sont pas de Mgr Postel.

formées par des berceaux de vigne, que soutiennent une longue suite de piliers. Les pierres de ces portiques champêtres sont d'un blanc éclatant, et contrastent merveilleusement avec la verdure du pampre. En traversant une mer d'un bleu de saphir, j'apercevais des rochers teints de brillantes couleurs, et les angles de ces forteresses naturelles de l'Italie étaient adoucis par la magie de la lumière. Le soleil se jouait de mille manières sur leurs plans variés, et la beauté des plantes auxquelles les différents étages des montagnes servent pour ainsi dire de terrasses, complétaient ces tableaux élégants autant qu'extraordinaires. On dirait que l'olivier, le caroubier, le figuier d'Inde, l'aloès ne croissent suspendus au bord des précipices qu'ils semblent braver que pour être admirés par les mariniers effrayés de la profondeur des abîmes au-dessus desquels ces plantes naissent et meurent en sûreté. Nous comparions leurs fleurs inaccessibles à des feux de joie qu'on allume aux jours de réjouissances, sur les pointes les plus aiguës des plus hauts édifices : ce sont les phares du printemps ; la végétation de l'Italie est une fête que la nature ne cesse de se donner à elle-même. La ville de Salerne s'élevant en amphithéâtre, jusqu'aux coteaux fertiles qui la dominent, la mer, qui forme un golfe d'un ovale régulier au pied d'un rivage gracieux, la plaine de Pœstum, qui d'un côté se perd au niveau de la mer et de l'autre s'étend jusqu'aux montagnes du Cilente et au cap Posidium, près de l'île Leucosia : tel est l'ensemble du tableau que nous avons eu le loisir de contempler pendant deux heures.

La fameuse ville d'Amalfi est enfoncée entre deux parois de rochers qui s'élèvent presque à pic ; une montagne en pyramide, couronnée d'une tour gothique, est comme suspendue au-dessus de ce singulier amas de maisons, ou, pour mieux dire, la ville et la côte ne font qu'un, car les édifices dont la mer baigne les murs commencent le précipice que la montagne con-

tinue bien au-dessus de leur faîte. Amalfi tout entier, cité et territoire, n'est qu'un pic partant de la mer pour monter au ciel, et finir par des rochers s'élevant à perte de vue. Il n'y a point de rivage ; la montagne, la ville touchent les flots. Cette république était un labyrinthe d'arcades, de portiques, de rampes portées les unes sur les autres, et l'aspect du pays est si bizarre qu'on serait moins surpris de l'entendre appeler la Chine que l'Italie. Dans ces paysages incompréhensibles la mer seule est horizontale, et tout ce qui est terre ferme est presque perpendiculaire. La nature se distingue à peine des œuvres de l'homme; c'est de l'architecture en grand. L'éclat du ciel diminue la terreur que produisent les formes horribles des montagnes. L'élégance, du moins extérieure, des habitations, contribue également à rassurer le voyageur, épouvanté par les masses de rochers qu'il voit suspendues au-dessus de la ville, et qui supportent à des hauteurs incroyables des édifices aussi vastes que pittoresques. Du fond de petites rues étroites et tristes on aperçoit, en levant la tête, des châteaux moresques, des forts, des églises gothiques, et l'on a peine à comprendre ce qui les tient comme suspendus dans les airs. Si l'on ferme un moment les yeux, on croit, en les rouvrant, contempler des tableaux composés à plaisir par un peintre en délire. Les petits murs d'appui bâtis en étages jusqu'au sommet des montagnes, afin d'empêcher les torrents d'en déchirer les flancs, forment aussi un des traits caractéristiques de cette côte appelée dans le pays la côte par excellence. On y voit des ravins creusés par les orages, se remplir, grâce aux soins de l'homme, d'orangers, de myrtes et de grenadiers, dont le luxe de fleurs et de verdure fait oublier l'âpreté du sol où ils croissent.

Je ne dirai rien des habitants d'Amalfi ; je ne connais que leur physionomie. Ceux qui nous ont reçus parlent toujours ; ils ont des figures, je ne dirai pas de brigands, ce serait trop commun, mais

de conspirateurs : enfin, ils sont dignes de l'aspect de leur pays! A notre arrivée toute la ville s'est rassemblée autour de nous ; on nous presse, on nous questionne : deux cents personnes me regardent écrire. C'est bien de l'honneur !

Depuis avant-hier nous avons marché quinze heures par jour, et nous avons fait.... le croirez-vous? huit lieues ! Si vous me demandez l'explication d'une telle lenteur, je vous répondrai avec notre académicien : « que nous nous sommes toujours occupés de ce que nous faisions, et non de ce que nous avions à faire ; parce que des voyageurs doivent voir ce qu'ils voient sans jamais penser à ce qui leur reste à voir. » Notre antiquaire a mis sa sagesse en lieux communs qu'il relève par une voix de fausset et un ton impératif plus plaisant qu'agréable.

J'ai oublié de vous dire de quoi se compose notre train. Nous sommes trois : M. Maurice notre chef, M. Catel et moi ; je ne compte pas le domestique de M. Maurice, sorte de Jocrisse, boiteux, borgne ou au moins louche, long à ne pas finir, aussi laid qu'aucun homme de dix-huit ans peut l'être, sale à faire tache dans la crasse ; bon homme d'ailleurs, et vêtu d'un reste de livrée assez semblable à un habit d'invalide ; il me fait l'effet d'un épouvantail placé sur une perche au milieu d'un champ pour effrayer les oiseaux. Nous avons chacun un mulet pour nous porter, ce qui fait quatre, et de plus un mulet pour notre bagage à tous ; enfin, deux muletiers pour guides.

Hier soir, la pluie nous a surpris au milieu des bois. M. Maurice voyant ses livres, son herbier, ses dessins et une foule de papiers plus ou moins intéressants en danger de se perdre, dit tout bonnement à l'intelligent laquais dont je viens de vous faire le portrait : « Ostermann, cherche une toile cirée pour couvrir mes livres, car la pluie les abîmerait, et il ne faut jamais laisser arriver un malheur que l'on peut empêcher ! »

Alors le grand dadet répond du haut de son long col, sur un ton traînant, nasillard et insolent, que Brunet serait bien heureux d'attraper dans ses rôles les plus chargés : « Mais, M'sieur.... où voulez-vous donc que je pêche de la toële cirée, au milieu des bois ? Je n'ai pas d'bons yeux, mais il faut peut-être que vous y voyiez encore plus mal que moë, d'me dire d'chercher d'la toële cirée dans un pays comme ça ! »

Vous croyez que le maître va se fâcher de l'impertinence de ce niais de comédie ? Nullement ! Ce qui le frappe et le met en fureur, c'est la mauvaise manière de s'exprimer, et de prononcer, d'un homme dont il rougit, dit-il, d'avouer qu'il a fait l'éducation.

« Quelle honte ! s'écrie-t-il, en cheminant toujours sous des torrents de pluie, d'entendre le domestique d'un membre de l'Institut, bien plus, son filleul, son élève, parler français plus mal que le dernier des manants ! Va, coquin, je me souviendrai de ta toële !... Je voulais te faire du bien, misérable, mais je le vois, tu n'en es pas digne ! et ton maudit langage me couvre de confusion ! »

Alors s'établit sur le flanc d'un précipice une discussion grammaticale entre le maître et le serviteur révolté. Cependant la pluie devenait trop violente, les guides pressent le pas des mules pour gagner quelque abri, lorsqu'au tournant d'un roc, le cheval de somme tombe les quatre fers en l'air, lançant au loin nos paquets épars, qui roulent tout crottés au fond du ravin ! Alors redoublement de cris ! M. Maurice reproche à son élève de quitter à chaque instant le cheval chargé des bagages pour venir nous dire des impertinences. Ostermann se justifie en accusant son maître d'avoir commencé la conversation ; et au lieu de ramasser les livres et les valises semés sur la pente de la montagne, qui heureusement n'était pas très rapide en cet endroit, il continue à discourir avec une telle volubilité et en

employant des termes si ridicules, que j'aurais défié l'homme le plus grave de s'empêcher d'en rire.

Cependant l'heure avance, le jour baisse, et nous nous voyons menacés de coucher à la belle étoile. Tout le monde s'inquiète, le niais et son maître font enfin silence, nos guides rient et se moquent de nous entre eux, tout en rattachant tant bien que mal nos paquets sur le dos du mulet tombé, et qui répare la honte de sa chute par une volée de ruades presque aussi funestes que la pluie à notre pauvre bagage.

Au milieu de tant d'embarras, nous gagnons à grand'peine le village le plus voisin, qui n'est pas celui où nous comptions passer la nuit ! Heureusement que M. Maurice a reçu du Ministre une provision de lettres de recommandation qui nous assurent partout une assez bonne réception. Notre patron fait des compliments français traduits à sa manière en italien, et il répond toujours d'avance à ce qu'il s'est persuadé qu'on va lui dire. Il ne manque jamais de se tromper ; aussi sa conversation n'est-elle intelligible que pour moi qui devine à peu près ce qu'il a dû penser, car je connais la régularité des mouvements de son esprit, dont on peut suivre la marche comme celle d'une montre.

Nous sourions tous deux malgré nous, en voyant l'effet que produit le langage de M. Maurice sur les Italiens. Il est impossible d'imaginer des mines plus comiques que celles qu'ils font en l'écoutant ; il y a plus d'éloquence dans la grimace du syndic d'un village napolitain, que dans tous les discours de notre savant antiquaire ; tant qu'il parle français, on l'entend un peu ; mais dès que par malheur il veut se mettre à la portée de ses hôtes, et leur parler italien, personne ne comprend un mot de ce qu'il veut dire. Son accent gaulois appuyant toujours sur la dernière syllabe de chaque mot, défigure la langue du Tasse, au point de la rendre insupportable, même à des oreilles fran-

çaises ; et les gens, chez qui nous jouons ces parades trois fois par jour, se retournent souvent vers moi à la fin d'une longue période gallo-italienne de M. Maurice, et me disent : « Nous n'entendons pas le français. »

Nous ne sommes qu'à trois journées de Naples, mais nous pourrions nous en croire bien plus loin. Ce pays est différent du reste de l'Italie. Les manières des gens de la maison où l'on nous a donné l'hospitalité ce soir, méritent d'être décrites : à côté de ma chambre est une grande salle, dans laquelle sont rassemblés en ce moment mes deux compagnons de voyage, notre hôte, petit propriétaire assez insignifiant, et un tailleur ambulant qui parcourt le royaume avec sa guitare en sautoir, et fait, tout en fredonnant, des habits aux prêtres, aux femmes, aux brigands, enfin à tout le monde. C'est une espèce de figaro calabrais à qui il ne manque que d'être mis en scène par un Beaumarchais, pour amuser tout Paris. Tous les hommes de ce pays portent des armes ; ils parlent beaucoup politique, et sont plus au courant des affaires du monde que moi qui en viens.

Nous avons visité l'antique Veglia, berceau du stoïcisme, puisque c'est la patrie de Zénon ; ce n'est plus qu'un champ labouré, où l'on trouve quelques misérables restes de tombeaux et de murailles antiques.

Ce matin, pendant un intervalle de beau temps, nous nous sommes embarqués pour nous faire conduire à la grotte des Os. Là, un tableau frappant s'est offert à nos regards : une suite de côtes entièrement désertes sans être arides, s'avance à perte de vue dans la mer, comme pour l'emprisonner ; la grotte, dont la voûte est d'une grande élévation, semble pourtant assez basse lorsqu'on mesure de l'œil la masse de rocs qu'elle supporte : cette montagne est formée d'un amas d'ossements pétrifiés. Les animaux auxquels ils ont appartenu sont de ces espèces gigan-

tesques qui n'existent plus. M. Catel a dessiné des fragments de leurs squelettes, c'est de ces os que la caverne tire son nom. Nous admirions la couleur bleuâtre des vagues où se réfléchissent des veines de soufre qui traversent toute la montagne. Les teintes du ciel, rembrunies par des nuages menaçants, s'accordaient avec les formes du sombre paysage qui nous environnait ; le roulis toujours croissant des flots balançait notre barque retirée jusque dans l'intérieur de la grotte, où notre équipage, armé à la manière des Calabrais, avec la ceinture, le poignard et le fusil, formait un groupe pittoresque ; des corsaires siciliens qu'on apercevait à peu de distance, complétaient le tableau.

En quittant le rivage, nous nous sommes crus obligés d'aller faire une visite au commandant de Palinure, parce qu'il était venu nous voir le matin. Nous avons trouvé chez lui une société nombreuse ; à chaque instant on voyait la porte s'ouvrir, et un nouveau personnage entrait et s'asseyait sans rien dire. Il en est venu de la sorte jusqu'à vingt. Je ne pouvais concevoir d'où sortait tout ce monde, car il n'y a que deux maisons à Palinure ; j'appris que c'était l'équipage d'un bâtiment marchand qui s'était réfugié pendant la tempête dans l'anse formée par le cap de Palinure. On attendait un matelot calabrais appartenant à ce bâtiment et qui devait jouer de la guitare. Nous sommes restés pour l'entendre ; il m'a fort amusé. Il est d'un des villages grecs de la Calabre, et il retourne dans son pays, où il nous annoncera comme d'anciens amis (ce sont ses expressions). A notre arrivée dans le lieu qu'il habite et qu'il nomme du joli nom de Parghelia, tout le village viendra au devant de nous en dansant et en chantant, il nous l'a promis !

Ce soir, j'étais content de tout, même de la tempête. Le mouvement de la mer m'épouvantait ; la mort semblait s'agiter sur les flots ; la couleur indéfinissable du ciel, le calme de la nuit qui venait surprendre la nature en désordre, les vagues dont

la blanche écume atteignait à la moitié de la hauteur d'un énorme pan de rochers, et retombait en cataractes au fond de l'abîme, la sécurité du rivage qui semblait mépriser les assauts de la mer, enfin une épaisse couche de nuages qui s'étendait comme un bandeau sur une moitié du ciel, et me dérobait la vue d'une partie du rivage, tandis que le côté opposé à la tempête était plus brillant que dans les plus beaux jours : tel était le spectacle qui fixait mes regards. A force de le contempler, je me sentis saisi d'une crainte secrète que mon imagination n'a pas manqué de prendre pour un pressentiment. Un jour viendra, me disais-je, où je lutterai contre une mer plus courroucée que celle que je vois ; je voudrai gagner le rivage, et personne ne m'aidera à l'atteindre. Je serai seul, toujours seul au monde, car je suis trop mobile pour être sociable !... En achevant ces mots, je vis que les ténèbres s'épaississaient ; Catel m'avait quitté depuis longtemps : je pressai le pas comme si j'eusse été poursuivi par cette mer dont j'entendais redoubler derrière moi les mugissements, et j'arrivai hors d'haleine à la porte de notre cabane, un peu avant la nuit.

J'ai fait connaissance ce matin avec un aveugle de Palinure. C'est un vieillard et sa physionomie a une expression de noblesse que je n'ai vue, dans d'autres pays, à aucun homme de cette classe. Quand je l'aperçus pour la première fois, il était assis près d'une masure qui lui sert de maison. Son air de grandeur et de résignation m'étonna. L'impression de souffrance morale que je crus distinguer sur son visage me parut singulière pour un paysan, et me fit adresser à son sujet quelques questions au garde-côte qui m'escortait. (On ne nous laisse pas sortir de la maison, sans avoir chacun deux hommes armés jusqu'aux dents pour nous accompagner. Cette suite nous est imposée, plutôt pour notre dignité que pour notre sûreté, car le pays est assez tranquille en ce moment). Je reviens à mon aveugle. On me

conta que lui et ceux de sa famille avaient traîné leur vie, accablés sous le poids d'une sorte de fatalité physique bien étrange. Ils avaient possédé une fortune honnête, et ils étaient comptés parmi les habitants les plus aisés du pays, avant le singulier genre de malheur qui les a réduits à la mendicité et enfin à la mort, car le vieillard que je voyais est le dernier de quatre frères. Tous quatre perdirent la vue, sans aucune cause apparente, en atteignant l'âge de trente ans ; et celui-ci, malgré toutes les précautions que le sort de ses frères lui fit prendre, subit, comme les autres, cette cruelle destinée à la même époque de sa vie !... Ces malheureux, n'ayant qu'eux seuls pour parents, et aucun d'eux ne pouvant plus cultiver leur bien, ni diriger leurs affaires, tombèrent entre les mains de domestiques infidèles, et se trouvèrent bientôt ruinés.

Le dernier de cette triste famille survécut beaucoup aux autres, parce qu'il avait l'âme plus forte, et un caractère plus gai ; il subsiste par charité ; malgré la plaie dont le ciel l'a frappé lui et les siens, il est d'une grande piété, et quelle leçon !... Il m'a dit qu'il remercie Dieu tous les jours de l'avoir mis au monde ! Je m'approchai de lui pour lui donner quelque argent. En m'entendant l'appeler par son nom, le malheureux relève la tête assez vivement, comme si je l'eusse tiré d'une profonde méditation. Quand il sent mon argent dans sa main, la surprise se peint sur ce visage ennobli par la patience et la soumission, il entr'ouvre les paupières en se soulevant avec ses mains qu'il appuie sur le banc, et il s'approche ainsi de moi, comme pour raccourcir la distance que ses yeux auraient à parcourir s'ils pouvaient me voir. Mais aussitôt il retombe à sa place, et baisse la tête avec regret en gardant le silence. Ce mouvement fut si prompt, que la parole n'en peut rendre l'impression ; mais je trouvai à l'action de ce malheureux une vérité déchirante, et j'en fus attendri. C'est l'histoire de tout le monde. Après quarante

ans d'expérience, un aveugle croit encore qu'il peut voir ! Que peut donc le temps, que peut la nécessité, la réalité, contre notre indestructible puissance d'illusion ?

Les sites de cette partie du pays sont moins extraordinaires que ceux de la côte d'Amalfi ; mais les rivages sont grands, solitaires ; les montagnes sont boisées, la végétation est brillante ; puis les hommes sont spirituels et obligeants ; je ne regrette donc pas d'avoir entrepris ce voyage. En partant d'ici, nous suivrons la côte jusqu'à Policastro, puis nous reviendrons sur nos pas, en rentrant dans l'intérieur du pays jusqu'à Santo-Lorenzo dans la Padula, où nous retrouverons la grande route, et où nous pourrons nous procurer une voiture pour aller jusqu'à Cosence. Il fait un orage superbe, le tonnerre redouble, le vent souffle dans les oliviers : un peu plus fort, et notre toit serait emporté. Tout le monde, excepté moi, est consterné de ce temps ; c'est celui du mois de novembre en Normandie : nous nous chauffions tout à l'heure à un grand feu de noyaux d'oliviers. Les pauvres Italiens se réfugient sous tous les toits, sous tous les arbres qu'ils peuvent trouver, ils se sauvent de la pluie, comme l'oiseau fuit les flèches ; ils ont l'air si misérable par le mauvais temps ! C'est leur soleil qui fait leur richesse !... Cependant mon amour pour leur beau climat ne peut me faire renoncer à la vérité, et il ne m'aveugle pas au point de m'empêcher de voir que la tempête qui nous retient ici contrarie tout le monde, mais n'étonne personne ; ce qui me prouve qu'il fait souvent ce temps-là dans les montagnes du Cilente au mois de mai.

Pendant que j'écris, M. Catel fait à l'aquarelle le portrait de notre hôte. Nous n'avons pu de tout le jour mettre le pied hors de la maison, et quelle maison !..... Une grange divisée par un refend ! Les deux compartiments de cette baraque sont honorés de nom de chambres : l'une est habitée par la fumée, et par quatre ou cinq gardes-côtes, qu'on a constitués nos cui-

siniers, quoique leur bonne humeur soit tout leur talent ! L'autre chambre est réservée pour nous trois, sans compter le maître de la maison et les visites. On en a fait une espèce de lit de camp avec quelques matelas étendus par terre, et qui remplissent tout l'espace : c'est là que nous dormons, que nous mangeons, que nous causons et que j'écris ! Je n'ose entrer dans des détails de la saleté qu'engendre une manière de vivre si sauvage. Je m'en distrais au point que je ne pense plus même à essuyer mon assiette ; la première fois que j'avais voulu la rapproprier, je l'ai trouvée plus sale qu'auparavant. On ne sait si notre linge salit la vaisselle, ou si la vaisselle salit le linge, c'est une incertitude dont je crains de sortir, et j'aime mieux rester dans le doute jusqu'au moment du départ, qui sera, j'espère, demain matin : le départ ou le déluge : voilà notre alternative.

Ce matin, le temps paraissant rétabli, nous avons voulu nous remettre en marche. Le capitaine et son lieutenant nous ont escortés eux-mêmes, jusqu'à une assez grande distance ; grâce à eux, nous avons les meilleurs ânes et les meilleurs guides du pays. Ils ont voulu nous donner aussi des provisions pour la route, et des lettres de recommandation. Enfin, ces braves gens n'ont manqué à rien, mais ce qui m'a le plus étonné, c'est que ceux des hommes du poste qui nous ont servis pendant trois jours, faisant nos lits, notre dîner, nous escortant partout où nous voulions aller, n'ont point accepté d'argent, malgré nos instances réitérées ! Voilà le premier exemple de désintéressement parfait que j'aie vu depuis que je voyage, il devait m'être donné par ces Napolitains si décriés, et je crois, si calomniés, tandis que les braves Suisses ne m'ont laissé voir parmi eux que la rapacité la plus grossière ; et cela, non seulement sur les grandes routes et dans les auberges, mais dans les chalets les plus retirés des plus hautes Alpes !

Je ne m'attendais pas à trouver l'hospitalité patriarcale chez les habitants du Cilente, chez ces hommes que l'on m'avait dépeints comme un ramas de bandits.

Nous sommes enfin parvenus à sortir de Palinure. A une lieue de là, nous avons trouvé un torrent, que nous avons mis trois quarts d'heure à traverser. Les torrents sont le fléau des voyageurs dans les pays peu civilisés ; celui-ci était encore fort dangereux quand nous l'avons franchi. Un homme y avait péri la veille ; l'habileté de nos guides nous a préservés d'un accident. Ils ont une intelligence surprenante pour tourner les tourbillons que forme l'eau dans son cours précipité. Tantôt nous descendions avec elle, tantôt nous remontions pour atteindre quelque endroit où les flots coulent doucement ; mais dans les incertitudes de notre marche, nous avions toujours le plus grand soin d'éviter de présenter le flanc au torrent qui, sans cette précaution, nous aurait infailliblement emportés. A chaque pas que nous faisions, en longeant le courant du fleuve, nous cherchions à gagner un peu de terrain, et nous nous approchions en biaisant du bord où nous voulions atteindre. Nous avions beau nous cramponner sur nos ânes, nos jambes trop fatiguées pendaient dans l'eau. Chacun de nous avait deux guides à pied chargés de le soutenir sur sa monture si le mouvement de l'eau lui faisait perdre la tête, ce qui arrive souvent lorsqu'au milieu d'une rivière rapide on abaisse imprudemment ses regards sur le courant. Nous avions en outre un chef de file : c'était le plus habile de nos guides qui marchait seul à pied en avant, portant une longue gaule à la main pour sonder les trous : il avertissait ses camarades des précautions à prendre.

Le seul danger réel que nous ayons couru, c'est lorsque ce guide des guides, l'homme le plus expérimenté du pays, s'est englouti un moment dans un sable mouvant ; il a disparu et

s'il n'avait retrouvé du fond presque aussitôt, à six pas plus loin, je ne sais ce que nous serions devenus, au milieu du torrent, avec des conducteurs moins habiles que lui, frappés de terreur et qui n'auraient su comment avancer, ni comment retourner sur leurs pas. Enfin, après une heure presque entière de tours et de retours dans ce labyrinthe d'eau, nous avons touché la rive désirée, sans encombre et non sans plaisir.

Ce matin, nous avons traversé Policastro, ville dont le nom revient souvent dans l'histoire du moyen âge. Elle est maintenant abandonnée au mauvais air et aux pourceaux ; ces animaux m'ont semblé les seuls habitants de ses rues désertes. Des pans de murs à demi écroulés autour d'un amas de masures qu'on appelle la ville, produisent des effets pittoresques dans le paysage : ils sont couverts de clématites odorantes, de jasmins d'Espagne et de figuiers d'Inde. Cette dernière plante a des formes bizarres, et on prendrait les groupes épineux qu'elle élève au-dessus des ruines pour des monstres chargés de défendre une ville enchantée.

En arrivant ici, il nous a fallu passer une rivière des plus dangereuses : c'est le Buxentum des anciens. Elle nous a paru moins sûre encore que la précédente ; peu s'en est fallu qu'elle ne nous forçât à rester la nuit dans une masure abandonnée et sans toiture qui se trouvait heureusement tout près de notre chemin, sur la lisière d'un bois.

La soirée était brillante et d'un calme admirable ; un vent assez frais qui s'était élevé vers le soir avait dissipé les nuages, et la nature reverdie par la pluie et rajeunie par le printemps, semblait revenir d'un long sommeil. On voyait de jeunes touffes de cystes, de myrtes, ou de grenadiers relever de tous côtés leurs têtes humides ; le silence de cette solitude était si profond qu'on entendait quelquefois la chute des gouttes de pluie sur les feuilles longues, épaisses et sonores de l'immobile aloès;

ce doux mouvement de la nature dans les solitudes de l'Apennin, pendant une belle soirée du printemps, fait passer dans l'âme du voyageur des idées qu'il voudrait y fixer, mais qui se dissipent à mesure que d'autres scènes frappent ses sens.

Le soleil déjà près d'atteindre à l'horizon lançait ses obliques rayons jusqu'au fond de la forêt: c'est le seul instant du jour où les branches touffues des chênes et des châtaigniers se laissent déborder par la lumière ; alors les troncs de ces arbres séculaires s'illuminent aux feux du soir, comme les piliers d'un temple éclairé un moment pour une fête ! mais à peine chassées de leur religieux sanctuaire, les ténèbres reviennent avec la nuit reprendre possession de leur empire.

J'admirais ce spectacle si intéressant, bien plus que je ne m'inquiétais de l'embarras de notre caravane ; il m'a paru que ma distraction ne plaisit pas à M. Maurice. Chacun criait à son tour, ou tous criaient ensemble ; chacun se plaignait, donnait son avis, commençait des discours que les autres interrompaient toujours, et tous finissaient par se taire d'un air satisfait, comme si le succès de leur éloquence assurait celui de notre marche. Quand nos guides eurent fait silence, nous tînmes sérieusement conseil pour savoir si nous retiendrions jusqu'au lendemain deux paysans que nous avions pris de force dans les bois où nous nous étions perdus à la descente de la montagne. Ce parti fut adopté à l'unanimité, dans la crainte, si nous laissions aller ces braves gens, de les voir revenir au milieu de la nuit avec une suite assez forte pour nous faire trouver là le terme de notre voyage. Nous les rassurâmes pourtant de notre mieux, et nous leur promîmes une forte récompense.

Ma résignation de voyageur est souvent mise à l'épreuve dans un pays où l'on rencontre tous les genres d'obstacles qui peuvent arrêter les curieux. Le passage des rivières est une grande et difficile affaire, le choix des gîtes va en devenir une

Les souvenirs de la Rome païenne (P. 168.)

autre dans la saison qui s'approche, à cause du mauvais air que développent les chaleurs ; les chemins sont souvent dangereux ; on a peine à trouver des mulets, et même des ânes ; enfin, les guides aussi nous manquent. Les habitants des campagnes ne sortant jamais de chez eux, ne savent pas si le monde s'étend à plus d'une lieue de leur masure. Quand on a traversé quelques hameaux, on marche précédé d'une armée, car on ne manque pas à chaque chaumière de prendre un guide pour ses guides ; et comme tous ces hommes portent un fusil, la caravane prend un aspect formidable. Malgré tant d'embarras, on arrive.

Depuis hier nous n'avons rien vu ni rien fait qui vaille la peine d'être noté. Le pays ressemble à tout, hors à l'Italie ! Notre halte au gîte, deux fois par jour, est assez divertissante. Nous arrivons sans être attendus ; hier, à Bonabitacolo, nous avons fait réveiller un syndic (maire) à une heure après-midi. Nous voulions quelques œufs pour nous, du fromage pour nos gens, et de l'avoine pour nos bêtes ; c'était beaucoup dans un pays où deux oignons composent tout le bagage d'un voyageur. Le syndic, encore engourdi du sommeil dont nous venions de le tirer à une heure si indue, (puisque c'est celle de la sieste), après s'être prosterné presque à terre, nous dit en italien : *Signori miei, tutto è vostro, tutto, tutto, tutto !* [1] et avec son *tutto*, il nous fermait la bouche chaque fois que nous voulions demander quelque chose ! Cette scène a duré une heure. Nous riions, nous nous fâchions, nous criions, rien n'arrêtait le débordement de compliments et de louanges que nous débitait notre hôte d'un ton de sincérité digne du meilleur acteur. Il nous aimait, il nous admirait, il nous estimait, sa maison était la nôtre, il verserait pour nous son sang ! Quand il fut au bout de sa tirade, il se mit à contrefaire le malade et tâcha de se

(1) Messieurs, je suis tout, tout, tout à vous !

trouver mal dans son fauteuil. Cette ruse ne lui a pas réussi ; car nous sommes restés chez lui en disant que c'était pour le soigner. A la fin il nous a donné ce que nous lui demandions, et nous l'avons quitté, enchantés de son amusante réception.

Les montagnes que nous avons franchies sont stériles et désolées ; leurs cimes grisâtres, coupées de lignes blanches ou noires, selon les différentes couches de terre entraînées par les eaux, font l'effet du dos d'une bête monstrueuse ; ces criques, entièrement pelées, semblent revêtues de peaux d'éléphants. Il y a plusieurs pics de montagnes très élevés près de Lago-Negro, ville encore entourée de neige, malgré la chaleur et le beau temps. Ce qui m'a le plus frappé, c'est une vallée que nous avons traversée entre Lauria et Castelluccio. Tout y est pierre, les montagnes y sont entièrement arides.

A Castelluccio, où nous sommes, les arbres, la verdure, les eaux, tout recommence, et la nature renaît. Je regrette les belles forêts du Cilente, et je crois que nous ne verrons rien de vraiment beau en fait de sites, jusqu'à ce que nous retrouvions la mer. La saleté des villes est extraordinaire, même aux yeux accoutumés à voir certains quartiers de Rome et de Naples. Les Calabrais ne possèdent aucun des meubles et ustensiles qui, ailleurs, passent pour indispensables ; on leur demande un verre, une assiette, ils n'en ont pas. [1] Ce matin, en traversant un village, j'ai vu un homme étriller son cheval avec un vieux morceau de latte qu'il venait de ramasser devant moi dans la rue. Mais au sortir de leur maison, ces mêmes hommes perdent leur insouciance, ils marchent d'un pas fier et animé, portant leur fusil sur l'épaule, et sur la tête un chapeau pointu paré d'un bouquet de fleurs artificielles, et entouré de larges rubans noirs qui pendent sur le dos. On ne peut croire que cet homme à

(1) Ces détails et quelques autres ne sont plus parfaitement exacts aujourd'hui.

l'air martial et libre appartienne au même peuple que les habitants des villages qu'on vient de quitter.

On aperçoit, des environs de Lungro, l'embouchure du Cratis dans le golfe de Tarente. C'est à l'endroit où ce fleuve tombe dans la mer, que se trouvait, dit-on, le port de Sybaris.

Il y a à Lungro des mines de sel qui m'ont paru peu curieuses ; mais les habitants de la ville sont intéressants. Ils forment une race à part ; ils sont Albanais et suivent le rit grec ; ils ont même un évêque établi à Santo-Demotino, dans les montagnes. Ils me paraissent plus doux, plus calmes que les Italiens ; leur physionomie exprime le repos et la bonté. Il y a parmi eux beaucoup de familles où règne une union touchante et rare en Italie ; leurs maisons sont mieux arrangées, plus propres que celles des Napolitains ; je parle des gens aisés. Enfin ils ont des idées d'ordre qu'assurément il a fallu qu'ils apportassent dans ces contrées. Nos hôtes sont les meilleures gens du monde. J'ai causé quelque temps avec la grand'mère de cette famille patriarcale. Cette bonne vieille a dans les traits une expression de tristesse angélique. Je lui vantais la beauté de son pays, la douceur de l'air, la pureté du ciel, et le repos dont on peut jouir au milieu d'une aussi belle campagne : « Vous et vos enfants, ajoutai-je, vous devez être heureux ! — Nous l'étions, m'a répondu la bonne femme, mais depuis trois ans il n'y a plus de bonheur pour nous. Nous avons perdu deux enfants, et mon fils et sa femme les aimaient tant, que nous ne pouvons nous consoler de leur mort. » En disant ces paroles, la vieille était prête à pleurer, et l'expression de sa figure me parut si touchante, si antique, qu'elle me reportait aux récits de la Bible, et aux tentes des premiers peuples nomades !

Nous sommes à Cosence depuis hier. Cette ville n'a d'italien que la saleté !... En y arrivant il m'a semblé que j'entrais dans

quelque vieille cité de Normandie, et si je n'avais aperçu des cochons et des oranges en quantité, je me serais cru à Saint-Lô plutôt que dans la capitale de la Calabre.

Les environs de Cosence sont tristes et dépeuplés. Il y a beaucoup de rizières qui contribuent à corrompre l'air : on assure que le séjour de cette ville, en été, est mortel pour les étrangers ; les gens du pays sont eux-mêmes sujets à des fièvres, que souvent ils gardent pendant deux ou trois ans. Il n'est pas rare ici de voir un homme sortir tranquillement de table, ou se retirer du salon pour aller attendre la fièvre dans sa chambre ; et la ville est remplie d'apothicaires qui tous font fortune. La première mesure à prendre contre ce fléau du mauvais air qui désole la Calabre, ce serait de tenir à la propreté non seulement des rues, mais des maisons. Nous logeons chez un des premiers personnages de la ville ; il a un *palais* très grand et très beau, mais si sale, qu'on le prendrait pour une basse-cour, d'autant que ce sont les poulets qui nous en font les honneurs : chaque fois qu'on ouvre ma porte, toute la volaille arrive dans ma chambre ; notez que nous habitons un premier étage très élevé. Au milieu de tant de négligence, le luxe est dégoûtant, et pendant que je me bats avec un coq dont les cris et les effarouchements me font mal aux nerfs, je m'impatiente contre les magnifiques peintures qui recouvrent les murs d'une chambre si mal habitée, et je suis tenté de jeter aux poules la courtepointe et les rideaux de damas de mon lit. Dans les villages, au lieu de poulets, ce sont des cochons qui souvent arrivent au milieu de la salle à manger. Je ne me suis déshabillé que deux fois depuis notre départ de Salerne, à cause de la saleté des draps dans lesquels on nous faisait coucher ; et cependant nous nous sommes toujours adressés aux gens les plus considérables des endroits où nous nous arrêtions. Il faut être doué d'impartialité pour que le dégoût qu'inspire la négli-

gence des habitants de ce pays, n'empêche pas de leur reconnaître quelques bonnes qualités : ils ont beaucoup d'esprit, et leurs mines seules me donnent envie de rire.

Nous étions conduits hier par de vrais muletiers de Boccace; c'est une espèce d'hommes toute particulière : sous un air de rusticité dont ils profitent adroitement, ils cachent avec peine leur esprit vif et malin. Ils ne nous parlent que pour se moquer de nous ; mais souvent leur sérieux venant à les abandonner au milieu d'un long discours, prononcé avec une gravité burlesque, ils détruisent par un éclat de rire tout l'effet de leur éloquence ; ils ont trop d'imagination pour n'être pas sujets à se déjouer eux-mêmes. Quand je veux les désarmer, je n'ai qu'à les faire rire, ce qui m'est facile, parce qu'ils voient que je me divertis de leurs lazzis.

Nous avons rencontré hier, à quatre lieues de Cosence, l'armée des sauterelles. Il n'y a pas très longtemps que ces bandes affamées ont fait irruption dans la Calabre. C'est un coup de vent qui les apporta ; depuis lors, elles ont multiplié d'une manière effrayante : le pays est très affligé de cette nouvelle espèce de fléau.

L'intendant de Cosence qui vient de la Basilicate où les sauterelles sont établies de temps immémorial, m'a raconté qu'en trois mois, il a vu ramasser dans cette province, sur le territoire de trois communes, douze cent soixante-seize boisseaux d'œufs de sauterelles. Ces insectes n'ont qu'un demi-pouce de longueur, ils sont noirs, gluants et dégoûtants ; ils tombent par nuées sur les champs, sur les bois, dévorent tout et meurent. Mais ils font autant de mal après leur mort que pendant leur vie, car leurs cadavres infectent l'air et corrompent les eaux. J'ai été incommodé hier par l'odeur putride qu'ils répandent ; les chemins en étaient couverts : à l'approche de nos chevaux toute la troupe se mettait en mouvement pour nous

donner un libre passage, et leur agilité ne nous laissait pas même le plaisir de les écraser en marchant. Le bruit qu'ils faisaient en se déplaçant ainsi par masses sur une ligne de cinq mulets, était absolument semblable à celui de la pluie lorsqu'elle tombe avec abondance.

La côte de la Sicile est toute couverte de bouquets d'arbres, de jardins en terrasses, d'élégants édifices, et couronnée d'une antique forêt de hêtres; tant de prodiges de l'art qu'on découvre après avoir traversé des déserts, font croire à la magie, et l'on serait moins surpris d'arriver au palais d'Armide, qu'à la petite ville de Paola, patrie de Saint François de Paule, un des plus célèbres thaumaturges des temps modernes.

L'éclat du soleil, la pureté du ciel, prêtaient un charme nouveau à la verdure qui tapisse cette partie des côtes de l'Italie. Les montagnes éloignées se teignaient aussi de couleurs inconnues à nos sombres climats. Nous avancions lentement : vers le soir, le ciel devint nébuleux ; la mer parfaitement calme parut d'un beau gris de perle, approchant de la nacre ; elle était séparée du ciel par une bordure d'iris et de violet, dernière trace du soleil prêt à disparaître entièrement, et déjà voilé par la brume. Cette ceinture formait un cercle immense à l'horizon, c'était comme un arc-en-ciel sur l'eau. Les côtes de Sicile avaient disparu sous cette zone diaprée, le vent avait cessé de souffler, et les flots immobiles n'effleuraient plus le sable du rivage. Des nuages obscurcissaient le soleil, qui, se montrant par intervalles, laissait tomber sur les flots des torrents de lumière. La dernière fois qu'il reparut, la nature était en feu. Un moment plus tard, il faisait nuit, à peine pouvait on distinguer la mer, à ses teintes un peu plus blanches que le ciel. Il n'y a point de crépuscule sous ces climats.

Paola est bâtie sur le penchant des montagnes, à une demi-lieue de la mer. On y arrive par une route portée sur une

suite d'arcades magnifiques. A l'entrée de la ville, au-dessus d'une porte élégante, on voit la statue de saint François placée entre quatre colonnes, d'un effet singulier. Des édifices imposants, tous élevés dans un but religieux, des couvents, des chapelles, des oratoires, des stations, des croix, des statues de saints, couronnent les hauteurs dont la ville est environnée. Paola, avec tous ces asiles de prière qui la protègent, domine la côte de la Calabre. C'est une forteresse religieuse défendue par l'esprit du saint auquel elle a donné naissance. Une allée d'ormes, de peupliers, d'oliviers, d'une antiquité manifeste, sert de promenade aux habitants. Ils viennent presque tous les soirs, à l'ombre de ces beaux arbres, jouir du spectacle des montagnes qui s'abaissent jusque dans la mer, et de la vue de la ville dont les terrasses couvertes d'orangers, de citronniers, de grenadiers, forment un tableau d'autant plus piquant, qu'il est plus différent des sites qu'on aperçoit du même lieu en se tournant vers la mer.

Le voyage en Calabre se fait avec une lenteur désespérante, et les conversations quotidiennes avec de nouveaux hôtes m'assomment et me rendent imbécile. Nous faisons deux fois par jour connaissance avec des intendants, des syndics, des commandants de place, tous plus puissants et plus ennuyeux les uns que les autres. Ces gens-là ont un protocole de réception pour les étrangers ; tous nous disent la même chose, et nous leur faisons à tous les mêmes réponses. Quelquefois je suis tenté, pour soulager ma mémoire, d'écrire ce qui s'est dit à un dîner pour le lire à tous les autres ! L'italien de M. Maurice fait merveille dans ces conversations ; l'effet qu'il produit sur les Calabrais me paraît toujours nouveau. Les uns s'en moquent, les autres l'admirent comme une langue morte, d'autres s'endorment en ayant l'air d'écouter ; enfin le langage de M. Maurice est une sorte

de pierre de touche de l'humeur et du caractère de tous les gens qui se trouvent dans une chambre. M. Maurice, comme je l'ai dit, évite avec soin de parler français ; il veut être entendu de tout le monde, et ne pense pas que son italien ne l'est de personne.....

Ce pays, comme tout autre, n'a pas rempli mon attente. Les côtes sont admirables ; mais, dans l'intérieur des terres, on perd jusqu'au souvenir de l'Italie. D'ailleurs, les difficultés qu'on éprouve sont décourageantes. Dès qu'on quitte la grande route, les muletiers ne savent plus aucun chemin ; il faut prendre des guides dans chaque village, et il faut faire marcher ces guides de force, le pistolet à la main, après avoir épuisé menaces et prières ! La meilleure partie du jour se passe à perdre ainsi ses paroles ; le soir, lorsqu'on arrive au gîte, nouvel embarras ! on commence par nous conduire chez le syndic (titre qui répond à celui de maire) : il est sorti. Nous attendons ; personne ne vient. Nous dépêchons de tous côtés ; point de réponse ! Les commissionnaires, au lieu d'aller où on les envoie, courent se cacher ; enfin, vers la nuit, le syndic rentre ; il nous fait des révérences et des billets de logement, et nous voilà à neuf heures du soir, obligés de traverser une ville obscure, sale, montueuse, avec des mules harassées et des hommes qui parlent en esclaves et agissent en ennemis. Ces hommes, quoiqu'ils nous détestent, me forcent souvent d'admirer leur patience. Quelque chose qu'on exige d'eux, quand ils ne peuvent pas se dispenser d'obéir, ils le font sans proférer une plainte, ni donner la plus légère marque d'humeur.

Souvent, quand nous arrivons à la maison qu'on vient de nous désigner pour asile, nous y trouvons tout le monde couché. On crie, on fait tapage : au bout de quelques minutes, paraît un homme qui ne sait pas lire ; on appelle le voisin. Le voisin arrive, lit le billet dont nous sommes porteurs, et ne manque

guère d'y découvrir quelque erreur. Alors il faut retourner chez le syndic, recommencer les discussions, réclamer, batailler. Cependant la nuit s'avance, nous perdons force et patience, et nous nous asseyons, sans parler davantage, chez l'éternel syndic, qui de guerre lasse, et pour se débarrasser de nous, finit par faire ce que nous lui demandions d'abord : c'est ainsi qu'à onze heures du soir, nous nous trouvons maîtres d'un et quelquefois de deux lits trop sales pour s'y déshabiller, et où l'on ne s'étend, qu'avec la crainte d'en emporter la gale, ou au moins force vilaines bêtes ! Voilà ce qui nous attend ordinairement après une journée longue et pénible. Le matin, nouveau travail pour rassembler les muletiers ; deux fois ils nous ont joué le tour de décamper pendant la nuit avec l'argent qu'on leur avait donné à compte.

Ces contrariétés paraîtraient plus supportables dans un pays où l'on ne serait pas venu par curiosité. Mais ici, cette guerre à coups d'épingle nous fait manquer le seul but du voyage. Il faut du repos pour jouir des beautés de la nature ; c'est ce qu'on peut dire de plus fort contre le voyage de Calabre, et même contre les voyages en général !

Monte-Leone est une triste ville, dans un triste pays. Un tremblement de terre la détruisit naguère tout entière. La plupart des maisons de la ville actuelle n'ont qu'un étage ; si nous ne logions dans celle de l'intendant, qui est encombrée de conscrits, nous pourrions nous croire à Quito !

Que dirai-je des Calabrais ? Je ne puis les définir ! Ils sont fiers, dit-on, mais je les vois se laisser assommer de coups par les soldats de notre escorte, puis obéir. La plupart d'entre eux se soumettent à la conscription avec plus de docilité qu'aucun autre peuple de l'Europe.

Le mot de brigand fait pâlir le plus hardi Calabrais. Quand un soldat veut enlever à des paysans leur cheval ou leur âne,

il les appelle brigands ; aussitôt ces malheureux abandonnent bêtes et marchandises, et s'enfuient comme des cerfs. Ce mot de brigand est une parole magique au moyen de laquelle on exerce un brigandage plus funeste au pays, que ne le serait la guerre civile. Personne ici ne s'entend sur l'application des termes ; et je demeure frappé d'étonnement, quand je vois qu'un peuple entier, armé pour défendre son roi légitime, se laisse dire qu'il n'est qu'un ramas de brigands ; on vous raconte que les brigands ont pris telle ville, et qu'ils étaient huit mille !... On vous dit : « Les brigands firent leur retraite par ce défilé, il en périt six cents, mais cinq mille se sauvèrent. » Et si je m'écrie : « Comment des brigands ? huit mille, cinq mille brigands, dites-vous ?... Des soldats ne sont pas des bandits ! Appelez-les rebelles, si vous voulez, mais ces rebelles ne combattent le nouveau gouvernement que par fidélité à l'ancien ; après tout, ce sont des armées composées de vos frères, de vos fils ; s'ils étaient victorieux, ils vous appelleraient aussi des brigands ? »

A ces mots, je vois les gens pâlir, regarder autour d'eux, et je n'en obtiens plus de réponse....

Ce soir les froids brouillards, qui depuis trois jours me cachaient le soleil, se sont dissipés tout à coup, et m'ont laissé découvrir la mer avec le volcan du Stromboli, toujours fumant, et qui ressemble à un obélisque au milieu d'une plaine. En ce pays la nature est un sublime architecte ; et ses créations ressemblent à celles de l'art. Enfin, j'ai aperçu l'Etna, tout le golfe de Sainte-Euphémie, et les magnifiques côtes de Paolo et d'Amanthea, qui se prolongent à perte de vue vers le nord. J'ai distingué jusqu'à l'île de Caprée, qui n'était qu'un point dans l'horizon. Les côtes de la Méditerranée ont partout des beautés, mais rien n'approche de leur magnificence dans les régions les plus méridionales de l'Italie, où les eaux et les

rocs se colorent de teintes si brillantes, et tout à la fois si douces, que l'œil n'en peut soutenir l'éclat, ni s'en détacher. La nature dans ces contrées est harmonieuse, et solennelle comme une musique sacrée. Les formes régulières des montagnes, la lumière, les sons, les longues lignes de côtes tracées au bord des flots, la grandeur et la couleur des plaines qui, de loin, semblent une continuation de la mer ; tout cet ensemble si varié, et où l'on reconnaît pourtant la pensée d'un seul ouvrier, me cause un plaisir analogue à l'effet d'une grande symphonie. L'orchestre est si parfait qu'on croit n'entendre qu'un seul instrument ! Une idée unique, exprimée avec une diversité infinie : tel est le sublime ; tel est le chef-d'œuvre du Créateur et des esprits inspirés par lui.

Un riche propriétaire de Dafina, village voisin de Monte-Leone, fut tué l'année dernière par le chef d'une bande de brigands qui ravageaient la campagne ; peu de temps après ce meurtre, les brigands s'étant dispersés, on prit leur capitaine qu'on fit pendre à Monte-Leone. Deux vieilles sœurs du pauvre défunt de Dafina, apprenant qu'on allait mettre à mort l'assassin de leur frère, se font porter à Monte-Leone pour jouir du spectacle de l'exécution. Après avoir pleinement goûté cette triste satisfaction, elles ne s'en contentèrent pas et voulurent, à toute force, emporter la tête du pendu. D'abord on la leur refusa ; mais elles firent tant, par prières et par corruption, qu'elles obtinrent la permission de couper cette tête et de l'emporter toute sanglante à Dafina. Elles revinrent à leur village, chargées de cet horrible trophée, qu'elles firent enfermer dans une cage de fer, et fixer sur la balustrade du principal balcon de leur maison. Tous les matins, ces vieilles furies vont contempler et injurier, pendant une demi-heure, le crâne du bandit qu'elles n'ont pas craint de donner pour enseigne à leur maison. Ce plaisir de la vengeance n'est pas de notre siècle. Il faut venir en Calabre

pour retrouver la haine. Mais sous quelle forme hideuse !... dans des cœurs de femmes ! et de vieilles femmes ! C'est trop infernal !

Il était trois heures et demie lorsque nous arrivâmes hier à la jolie petite ville de Tropea. Ce pays me ravit, il réalise tout ce que mon imagination se promettait des sites et du ciel du Midi. J'ai vu des montagnes entières couvertes d'aloès et d'énormes figuiers d'Inde, ou cactus, dont les palmes épaisses, épineuses, et bizarrement attachées l'une à l'autre, forment le long des chemins des espèces de murailles toutes hérissées de dards formidables. Cette plante n'a point de feuilles, mais elle a des fleurs jaunes qui croissent l'une à côté de l'autre, et forment des couronnes d'or autour des palmes vertes et épaisses dont le corps de l'arbuste se compose. Souvent la pâle verdure du yuka, plante qui ressemble en petit au palmier, contraste avec l'éclat du pampre, qui tantôt s'élève au plus haut des arbres pour retomber en guirlandes presque jusqu'à terre, et tantôt rampe abandonné sur le sol, s'entrelace avec une foule d'herbes sauvages, de buissons, et forme sur une terre inculte de magnifiques tapis de verdure : on doit ce luxe indépendant à la paresse des hommes, à l'activité d'une nature dont la puissance est toute dans le soleil. Le territoire de Tropea est cependant encore un des mieux cultivés de la Calabre. Des légumes excellents y croissent en plein champ, protégés par les figuiers à l'ombre épaisse, par les légers cotonniers, les orangers à la verdure luisante, les mûriers aux larges feuilles, les caroubiers toujours frais, et par les grenadiers en fleurs. Dans ces jardins délicieux tous les fruits abondent ; on y recueille, dit-on, chaque année, une innombrable quantité de figues ; les oranges y sont très communes, mais on n'en a que l'hiver, tandis qu'à Reggio elles durent toute l'année.

J'ai vu à Tropea un intérieur calabrais qui m'a fait envie. Dans la maison où l'on nous a reçus, il y avait six enfants; tous étaient charmants, surtout l'avant-dernier qui n'avait que quatre ans. Il veut se faire *frate* (religieux), et il disait ce projet en souriant, d'un air joyeux et enfantin qui me charmait. Il a les plus beaux yeux que j'aie vus, ses longs cils noirs font ombre sur ses joues. Il est frais comme une rose; c'est de son âge; mais j'ai trouvé à sa petite figure une expression de douceur, de noblesse et de calme très frappante à quatre ans ! Quelle sera la destinée d'un être si heureusement doué? Son instinct religieux est comme un avertissement d'éviter le combat... J'ai donné à ce nouveau Louis de Gonzague une image qui ressemble parfaitement à mon nouvel ami : c'est un petit enfant endormi sur la croix. La mère avait remarqué cette figure en feuilletant un exemplaire de l'Imitation que je porte avec moi. Je ne pouvais rien faire de plus agréable à ces bonnes gens, que de couper cette gravure pour la leur offrir; et j'ai rendu le petit ange heureux pour huit jours. Je n'oublierai jamais le moment où sa mère me dit en le voyant sourire : « Je suis parfaitement heureuse !... » On peut donc être parfaitement heureux !

J'ai été seul à Parghelia. Cette ville est unique en Calabre pour la propreté de ses rues, de ses maisons et de ses habitants.

Les femmes de Parghelia vivent comme celles des anciens Grecs. Elles passent leur temps à travailler dans leur ménage, et rarement elles se mêlent à la société des hommes. Je les ai vues revenir de l'église où elles avaient été entendre le salut. Elles ont un air de modestie, de réserve qui n'est pas commun parmi les Italiennes. Avec leurs voiles blancs et leurs robes de soie, elles me représentaient les figures de ces vierges qu'on trouve dans les peintures grecques du Bas-Empire. Tout le

monde est parent, à Parghelia, et deux jeunes gens ne peuvent s'y marier sans dispense. En temps de guerre, les hommes ne font rien, absolument rien, depuis le matin jusqu'au soir ; quand le commerce est libre, ils voyagent.

Ce que j'ai vu hier n'était rien auprès des tableaux que j'avais sous les yeux pendant la promenade que je viens de faire aux environs de Palmi. Je défie l'imagination du lecteur d'approcher des sites de Palmi : Naples et ses merveilles sont tristes en comparaison de Palmi ! Il n'est point de chagrin, de manie, de mélancolie, de maladie de l'âme qui puisse résister à la vue de cet Élysée, de ce Paradis terrestre.

D'où vient la vivacité du plaisir que me cause la contemplation des beaux paysages ? Il semble que leur aspect me soit un gage d'immortalité : l'ouvrage révèle l'ouvrier. Comment douter du génie des arts devant un Claude Lorrain ? Comment n'être pas sûr de l'existence de Dieu, quand du haut des coteaux de Palmi on voit le soleil se coucher dans la mer de Sicile ? Tous les jours des scènes semblables se représentent à mes yeux, et tous les jours elles me causent une émotion nouvelle... On ne peut faire un pas sans s'arrêter pour admirer la nature, dans son ensemble ou dans ses détails ! Aussi ne marchons-nous pas vite ; mais je ne me plains plus de notre lenteur. Nous faisons quatre ou cinq lieues par jour, et c'est assez dans un si beau pays.

Je me sens devenir fou : je ne dors plus, je ne mange plus, je ne pense plus ; je contemple, je m'extasie ! Le moins qui puisse m'arriver, c'est de rester imbécile. M. Catel est comme moi ; ce pays lui tourne la tête ; il s'arrête à chaque pas, il voudrait tout dessiner, tout emporter, il voudrait dormir, habiter, vivre en plein air. M. Maurice seul reste froid et se moque de nous. Nous répétons toujours la même chose, dit-il ; il a

raison de nous le reprocher, c'est une faiblesse de parler quand on assiste à un pareil spectacle. Je ne crois pas qu'il y ait au monde un plus beau pays que cette partie des côtes de Calabre. Lorsqu'on aperçoit Bagnara du haut de la montagne qui le sépare de Palmi, et s'avance au milieu de la mer, la situation de ce village, et les rochers qui l'entourent paraissent tellement extraordinaires, qu'à présent que je ne les vois plus, il me devient impossible de me les représenter.

Je n'en puis croire ma mémoire, et je me défie du souvenir comme de l'imagination. Les environs de Bagnara sont différents de ceux de Palmi ; Palmi est un jardin, Bagnara c'est la Suisse, avec la lumière, la mer et la végétation de l'Italie. Des futaies de châtaigniers couronnent le sommet des montagnes, dont la pente est couverte de berceaux de vignes qui croissent sur des terrasses à étages, toutes parfumées d'herbes aromatiques, et festonnées de lianes pittoresques. Ce sont des précipices de fleurs. Ces hardis amphithéâtres s'élèvent à des hauteurs effrayantes ; rien de plus piquant que le contraste du travail de l'homme avec l'irrégularité d'une nature toujours sauvage, mais dont la bizarrerie est adoucie par une certaine harmonie que je n'ai trouvée que dans les paysages d'Italie. Ces formes et la lumière de ces sites pompeux sont presque trop belles pour la vérité, et pourtant ce ne sont pas des tableaux, ce sont des campagnes réelles, des *inventions* de la nature. Il semble ici qu'elle ne veuille pas laisser l'homme embellir la terre, sans se mêler de ce travail, et pourtant elle se hâte de déguiser les œuvres de l'art sous un luxe sauvage et primitif. Des familles de plantes indépendantes croissent sous des berceaux de pampre, et rampent sur une terre qu'elles semblent disputer à la culture. Le micocoulier élève ses branches tortueuses au-dessus d'un quinconce d'orangers régulièrement plantés, tandis que de superbes jasmins sauvages croissent dans les crevasses des murailles qu'ils

ébranlent, ou retombent en guirlandes naturelles le long des rampes et des terrasses qui sont l'ornement obligé de toutes les villes du midi de l'Italie. Il semble ici que la nature révoltée des conquêtes de l'homme se moque de la civilisation, non en lui opposant d'invincibles obstacles, comme dans les Alpes, mais en l'embellissant, comme dans la peinture ! Tout ce que je dis est faible, incomplet ou monotone ; il faudrait voir le triomphe de la lumière sur une mer dont les nuances varient à chaque instant, comme celles d'une lame de métal qu'on présente aux rayons du soleil ; il faudrait entendre le murmure du vent dans les arbres !...

A l'ombre où je suis assis en ce moment, je trouve l'air d'une fraîcheur délicieuse ; les branches d'un pin-parasol me garantissent de l'ardeur du soleil, et au-delà d'un ravin, mon œil se repose sur des bois de châtaigniers, dont la pente est si rapide, qu'ils semblent tomber dans la mer. Le pied de la montagne m'est caché, elle descend à pic, et ce précipice me dérobe la vue du rivage et du premier plan des flots. A la distance où je commence à apercevoir l'eau, elle me fait l'effet du ciel, c'est une illusion que j'ai souvent éprouvée dans ce pays.

Je distingue clairement l'entrée du détroit de Messine ; à voir les sinuosités de ce canal, on le prendrait pour l'embouchure d'un fleuve : plus loin, le phare s'élève sur une pointe avancée dans la Sicile ; plus loin encore, l'œil mesure une grande partie des côtes de cette île, et sur la rive de Calabre on voit briller la ville de Scylla, son château, ses écueils fabuleux ; enfin les vaisseaux anglais, les barques de Catane et de Syracuse, et les îles Eoliennes, dont on pourrait dessiner les rochers, complètent le tableau.

La description de ces lieux peut contenter les hommes qui ne les voient pas, parce que des noms fameux ne manquent jamais leur effet, mais elle ne saurait satisfaire ceux qui les

voient !.... Il semble, dans des sites pareils, que les lois de l'univers soient renversées.

On voit le ciel sous ses pieds ; on se demande où l'on est, où l'on va ; on plane, on règne, on se perd dans un monde aérien, et l'imagination se repose, car les yeux la dépassent !....

Nous avons séjourné hier à Scylla dans l'espérance d'y voir pêcher le poisson impérial ; mais le siroco est venu déranger le temps, agiter la mer et contrarier notre pêche. Le plaisir de contempler à loisir le célèbre écueil de Scylla, m'a bien dédommagé de la perte du poisson spada, qui est à la vérité très grand et très beau.

C'est à l'imagination des peuples et à l'ignorance des marins qu'est due la réputation de ces rochers si redoutés ! Aujourd'hui nous nous contentons de dire que le cap de Scylla embellit le paysage par sa forme pittoresque, et que rien n'empêche les bâtiments siciliens, et même anglais, de passer (au lieu de tomber) de Charybde en Scylla, pour venir pêcher l'impérial près des côtes de la Calabre.

Scylla est une ville assez considérable ; sa position m'a paru singulière, pittoresque, mais moins riante et moins belle que celle de Palmi : Palmi m'a dégoûté de tout, et désormais je penserai à ce lieu, comme on regrette quelqu'un.

Nous avons été bien reçus par le commandant de la place de Scylla, qui nous a fait boire du vin de Calabre et manger des huîtres. Je n'en ai pas moins été révolté des mesures qu'il a, dit-on, été forcé de prendre, pas plus anciennement qu'avant-hier, pour faire marcher des conscrits. Les habitants de Scylla ne sont pas frappés de la nécessité de quitter père, mère, patrie pour aller chercher la mort et la gloire en Afrique, ou peut-être en Asie ! Les jeunes gens, qui devaient former le contingent demandé, s'étaient presque tous cachés dans les environs

de Scylla ; ne pouvant les dépister, notre hôte, le *bon commandant* de la place, comme l'appelle M. Maurice, fit distribuer, avant-hier, des coups de bâton à tous les pères des fils réfractaires. En même temps on envoya quatre soldats dans chaque maison de prêtre (sous prétexte qu'un prédicateur a toujours le pouvoir d'empêcher une rébellion), avec injonction à ces garnisaires d'y manger et d'y boire à discrétion. Vingt-quatre heures après l'exécution de cet ordre, c'est-à-dire hier, la moitié des malheureux conscrits s'était livrée au commandant de la place ; ce matin il n'en manquait plus que deux, demain on les aura tous.

Je ne dis rien de Campo San-Giovanni et des environs, ils me paraissent moins beaux que ce que j'ai vu depuis Tropea. Les côtes de Sicile, qui en sont très voisines, y produisent cependant un bel effet. De Villa-San-Giovanni, on distingue toutes les maisons de Messine, le port, les vaisseaux, et jusqu'aux sentiers qui coupent les montagnes. Avant d'arriver à Campo, on traverse des champs d'aloès. Ces plantes ont une tige qui sort du milieu de leurs feuilles, et s'élève à une hauteur de quinze et même de vingt-cinq pieds. Cette tige, toute garnie de petites branches recourbées vers le ciel, ressemble parfaitement aux candélabres des Juifs ; nous arrivons trop tôt pour les voir fleurir ; ce serait une illumination ! A présent les lustres ne sont que préparés, ils ne sont point allumés, et la fête n'est pas commencée. A la vérité, pour nous dédommager, la campagne est couverte d'orangers, de citronniers et de grenadiers.

Reggio n'a pas rempli mon attente ! Je me faisais une autre idée d'une ville baignée par la mer d'Afrique, et placée à l'une des extrémités du monde civilisé ! Ses environs sont riches plutôt que beaux, c'est un jardin potager bien cultivé, et, malgré les figuiers, les orangers, arrosés par une multitude de ruisseaux, malgré les grenadiers en fleurs, les aloès, les palma-Christi qui

croissent en haie au bord des chemins, et ressemblent à des flambeaux placés le long d'une galerie, l'aspect de ce pays n'a rien de très frappant. Je ne sors pas des bords du lac entre Lausanne et Genève, et je trouve que j'ai fait trop de chemin pour arriver là. Si les montagnes de Savoie étaient éclairées comme les côtes de Sicile, elles paraîtraient presque aussi belles ! Je vois la Sicile de bien près, de trop près ; car ce spectacle me donne la fièvre ! Je ne puis me consoler de ne pas monter l'Etna.

De toutes les montagnes qu'on découvre de Reggio, c'est la seule qui se présente sous un aspect vraiment imposant. Elle s'abaisse dans la mer avec une majesté étonnante. La ligne inclinée qu'elle dessine sur le ciel depuis son sommet jusqu'à la plage de Catane est longue de douze lieues. Les volcans seuls peuvent avoir des contours si purs et si grands, parce que c'est un feu liquide qui leur donne la forme en coulant lentement de leur cratère jusqu'à leur base. Tout le côté septentrional de la montagne vers Taormina est encore couvert de neige, à cette époque si avancée de l'année !... J'éprouve un plaisir toujours nouveau à voir les vaisseaux passer et repasser au pied de cette prodigieuse pyramide. Rien ne parle à l'imagination comme le doux mouvement d'une barque devant l'immobilité des montagnes ! Il semble que l'homme épie le sommeil de quelque ennemi caché, de quelque magicien redoutable, pour aller gagner en silence une retraite inaccessible...

Ici, je dois bien le dire, ce ne sont pas seulement de petites barques qui glissent mystérieusement sur les flots, mais de beaux vaisseaux, armés de tous leurs canons, parés de toutes leurs voiles et qui se promènent fièrement dans le détroit, comme des cygnes sur un canal. Leur marche silencieuse a une solennité qui me ravit.

Après avoir contemplé les beautés de la nature, j'aime à voir

parader tant de vaisseaux dans ce bassin, qu'ils traversent en tout sens ; je les suis dans leurs manœuvres savantes, ils fuient devant moi, pour revenir bientôt vers le lieu qu'ils viennent de quitter : la rapidité de leur course, la blancheur de leurs voiles, la facilité de leurs mouvements, tout est en harmonie. Ces forteresses de l'Océan paraissent vivre, ces êtres mus par une intelligence qui n'est pas à eux s'avancent irrésistiblement sur les eaux, comme la pensée franchit l'espace. Il me semble voir des rois parcourant leur empire, et en les admirant, j'oublie ce que je suis et ce qu'ils sont.

Nous avons rencontré aujourd'hui dans le salon d'une personne considérable de Reggio, un des grands seigneurs du pays; il nous a donné des renseignements sur la route que nous allons prendre pour aller à Catanzaro.

Nous ne la ferons pas si vite que je le croyais et que je le voudrais ; la chaleur, qu'on dit terrible du côté de la mer Ionienne, nous obligera à nous arrêrer tous les jours, depuis dix heures jusqu'à quatre.

Le climat de Reggio est bien différent de celui que nous allons trouver sur lerevers méridional des Apennins. C'est un printemps perpétuel, l'air y est pur et doux ; un vent frais souffle tous les jours et tombe vers le soir, quand on n'en a plus besoin.

La chaleur n'est incommode qu'au moment du coucher du soleil, mais nulle part la brise de mer n'est si fraîche et si régulière : elle suit les courants qui sont très forts dans le détroit de Messine. Il y a des jours de siroco, mais moins qu'ailleurs, et jamais ce vent si redouté n'est fatigant à Reggio comme en Sicile.

Une des singularités de la Calabre, c'est la diversité de ses climats : montez cent pieds, passez une chaîne de collines, faites une lieue, tournez un promontoire, vous avez changé de latitude.

Les étrangers ne peuvent croire à tant de variété de température dans le même pays. Je suis accoutumé à voyager sans prendre aucune précaution ; mais en Calabre, j'ai souvent regretté de n'avoir point de manteau, tant le passage du froid au chaud, de l'été à l'hiver y est subit et fréquent. L'été, on a plus besoin de se couvrir dans le Midi que dans le Nord.....

J'ai quitté M. Maurice à Catanzaro, le 2 juillet, pour prendre la route de Cosence, par la forêt de Sila, fameuse dès l'antiquité. Elle occupe une grande étendue de montagnes, et ses châtaigniers ombragent des prairies, des ruisseaux, et entourent des hameaux si frais, qu'on a peine à croire que ces sites de Suisse soient à la même latitude que la Sicile. Cette forêt sert aujourd'hui de refuge aux riches malades de Cosence, et aux pauvres brigands de toutes les Calabres : c'est un hôpital et un repaire. Je l'ai traversée sans accident, et j'ai été charmé de la pureté de l'air et de la beauté de la végétation. Ne voulant pas coucher à Cosence, qui, pendant tout l'été, est le séjour de la peste et du deuil, je m'arrêtai à Rogliano, d'où le lendemain je devais, en traversant seulement la capitale de la Calabre, aller jusqu'à Monte-Alto, village situé dans les montagnes, à l'abri du mauvais air. Je partis de Rogliano à une heure du matin, le 3 juillet. On m'avait fait prendre toutes sortes de précautions contre ce danger du mauvais air ; c'est en effet un ennemi invisible, un fléau mortel, et les Calabrais ne tarissent pas sur l'imprudence des Français, si fatale pendant la dernière guerre à un grand nombre de nos soldats. Le mauvais air tue quelquefois en vingt-quatre heures ceux qu'il empoisonne.

Je m'étais bourré de quinquina, et comme je voyage sans manteau, mon muletier m'en avait prêté un, afin de me préserver de la fraîcheur du matin, plus pernicieuse pour les étrangers que pour les hommes du pays.

J'entrai dans Cosence, à quatre heures et demie du matin, et le muletier m'engagea à me remettre aussitôt en route, parce qu'il était dangereux d'attendre l'heure de la grande chaleur. Je me laissai conduire par lui sans songer à ce que je faisais, et nous nous dirigeâmes vers Castro-Villari. Il était huit heures du matin, je me sentais la tête vide. La chaleur déjà très vive augmentait la pesanteur naturelle de l'air et troublait mes idées ; je n'avais plus assez de force pour éprouver de la douleur, je ne sentais que de la lassitude. Nous avions mené depuis quinze jours une vie fatigante, voyageant la nuit pour éviter le soleil, et ne dormant pas le jour, parce qu'il fallait faire politesse aux gens qui nous recevaient. Tant que j'étais resté avec M. Maurice, j'avais assez bien soutenu la fatigue, je faisais comme les autres, ce qui était ennuyeux, mais salutaire : nous buvions, nous mangions ; enfin, nous ne manquions pas du nécessaire ; depuis que je suis seul, et que *j'ai le malheur de pouvoir vivre à ma guise,* cette liberté me tue : il faudrait que mon corps fût de fer, pour être conduit longtemps par ma mauvaise tête !... Je ne mets pas d'ordre dans la distribution de mes journées ; je dédaigne les soins matériels de la vie, dont je prétends m'affranchir, et auxquels mon orgueil découragé se soumet à la fin, après m'avoir poussé à des austérités folles. Si je me résignais toujours aux précautions raisonnables, je ne serais point obligé d'en prendre quelquefois d'excessives, parce que je n'épuiserais pas mes forces inutilement, et que je me maintiendrais dans un équilibre indispensable au vrai voyageur [1].

A peu de distance de Cosence, je commençai à reconnaître

(1) Avis aux jeunes gens ivres d'indépendance et fous de liberté. Au collège on regarde comme le mal suprême d'être soumis à l'autorité et condamné à vivre dans une *prison*. Trop souvent on n'obéit que par force et en appelant de tous ses vœux le jour de la *délivrance*. L'auteur nous dit ici les déconvenues que prépare une telle disposition d'esprit. Ah ! combien ceux-là sont plus sensés qui ont la simplicité de

mon imprudence : mes nerfs étaient fortement agacés, j'avais débarrassé mes pieds des étriers et repassé une de mes jambes par-dessus le cou de ma mule, pour m'asseoir de côté sur ma selle, les pieds pendants, la tête penchée, les mains posées sur les genoux, et les yeux à demi fermés. Je sentais que mes regards devenaient fixes et qu'un sourire convulsif errait autour de ma bouche ; l'air pestilentiel, la mauvaise nourriture et le manque de sommeil m'avaient comme troublé la raison. Je ne pouvais plus guider ma mule, le muletier la conduisait par la bride et marchait à grands pas devant moi. C'était un bon homme que ce muletier !... Il se retournait souvent pour me regarder avec inquiétude, et s'informait de mon état, comme si j'eusse été bien malade. Tant de sollicitude dans un tel homme me faisait plus de mal que ne m'aurait fait de l'indifférence.

Tout à coup, je ne saurais dire comment, mon mulet fit un faux pas et me jeta tout en nage dans le bourbier d'une rizière, où il s'enfonça avec moi. Il me fallut y entrer jusqu'à la moitié du corps, pour me débarrasser de cet animal qui se débattait en essayant de se relever, et menaçait de me casser les jambes. La pauvre bête, à chaque mouvement violent qu'elle faisait, entrait si avant dans la vase, que je crus qu'elle allait disparaître. Sorti du fossé, je regardais piteusement autour de moi comme si j'avais pu espérer quelque secours : le redoutable siroco avait un instant cessé de souffler, et je ne voyais qu'une forêt de roseaux immobiles... Mon Dieu, voulez-vous que je meure ici ? disais-je à voix basse. Je n'avais plus la force de demeurer en place, et je me promenais à pas chancelants sur le chemin. Je ragardais le soleil en m'écriant : « Où serai-je

suivre les maximes évangéliques et qui s'estiment heureux de soumettre leur volonté à celle des supérieurs ! Plus tard, ils sauront encore obéir à leur conscience et à la raison ; les autres seront le jouet de leurs vains caprices et ne connaîtront d'autre mobile qu'un stupide égoïsme ou une brutale passion. *(Note de l'éditeur.)*

demain, quand tu reviendras à la même place, brûler le même désert ? J'aurai péri ! du moins ma dernière pensée s'élèvera vers le ciel, guidée par ta lumière !... » Je m'asseyais, je me relevais comme un insensé ; je sentais clairement qu'il me serait impossible de me traîner à pied jusqu'à Tarsia, et que si je perdais le mulet, j'étais mort sans ressource. La vue bien nette du danger que je courais me rendit des forces, pour un moment ; et je retournai à l'endroit où je venais de laisser le mulet et le muletier. Nous parvînmes à retirer la bête, non sans beaucoup de peine ; quand je la vis sauvée, la force me manqua, je me sentis près de tomber. J'avais avec moi douze citrons, grâce aux soins du muletier qui, ne pouvant trouver d'oranges à Cosence, avait acheté du moins ce qui pouvait m'en tenir lieu. Je coupai un citron en deux pour m'en frotter les tempes et le front, et je me sentis revenir à la vie.

Mon vieux guide me donna sa besace pour essuyer la boue dont mon corps était souillé, et avec bien de la peine je me remis en route pour Tarsia.

Cette dernière secousse m'avait ôté le reste de mes forces. Je me sentais près d'expirer à chaque pas du mulet, et le cri de la cigale m'étourdissait au point que j'étais obligé de me tenir à ma selle pour ne point tomber. Une sueur froide couvrait mon front, et découlait le long de mes joues et de ma bouche ; il me prit à ce moment de vives douleurs dans les oreilles ; il me semblait que ma tête enflait et devenait monstrueuse : tel est l'effet que produit le mauvais air, avant de vous achever dans le sommeil, auquel la fatigue finit par vous faire succomber. A tant de maux se joignirent des élancements dans les reins et dans les entrailles qui me donnaient presque des convulsions ; je n'avais jamais éprouvé ce mal, je me mourais de soif, et le jus de citron pur était ma seule boisson. L'eau est aussi malfaisante que l'air dans cette vallée.

Je me souvenais de m'être arrêté à une petite taverne en faisant cette même route, six semaines auparavant, avec M. Maurice, et d'y avoir trouvé du vin et du fromage. Dans ce temps-là le trajet de Castro-Villari à Cosence n'était pas dangereux. La saison du mauvais air ne commence qu'au mois de juin. Je ne savais pas bien où était cette taverne isolée, et je la cherchais partout. Si je pouvais boire un verre de vin, pensais-je, en suçant avidement un demi-citron ; un seul verre de vin !... Puis, je demandais la taverne à mon pauvre muletier. Il me répondait toujours qu'il ne la connaissait pas, et que, jusqu'à Tarsia, nous ne rencontrerions aucune habitation. Nous marchions assez vite, je pressais le pas du mulet, parce que je sentais que je ne pourrais le supporter longtemps !... Je sais à présent comment on meurt ! La mort n'est que du *laisser-aller*. Il m'en eût moins coûté d'expirer de soif et de fatigue, que de faire un effort de volonté pour retenir mon âme dans un corps épuisé ; mais la crainte de mourir m'a tenu lieu d'énergie.

Nous passions quelquefois devant des maisons ruinées. De loin je les croyais habitées et je pressais le pas dans l'impatience d'y arriver, pour demander un peu de vin. En approchant, nous ne trouvions qu'une masure déserte.

Je croyais faire un rêve, mon supplice se renouvelait à chaque instant. Un pays immense s'ouvrait devant moi ; le chemin se prolongeait à perte de vue, et je n'apercevais pas la fin de cette vallée, d'où je désespérais de pouvoir sortir. Tout à coup je reconnus distinctement la taverne que j'avais tant cherchée ! Il faut se détourner de la route pour arriver à cette maison. Je n'hésitai pas à y aller. Parvenu à la porte, je la trouve fermée. Le muletier frappe, appelle, personne ne paraît. Jugez de mon désespoir ! Je souffrais tout ce qu'on peut souffrir. Toutes les puissances de mon âme étaient absorbées dans le

souhait d'un verre d'eau. Je n'avais plus d'énergie, plus de résignation. Je me sentais ravalé jusqu'à la brute ! Il fallut néanmoins poursuivre notre voyage.

Le reste de la route fut marqué par d'autres mésaventures et de grandes souffrances. Nous parvînmes enfin le soir, après des fatigues excessives, à Spezzano. J'obtins du syndic un billet de logement, et, après avoir récompensé mon guide comme il le méritait, j'eus le bonheur de trouver un lit. Je me jetai dessus, sans oser y entrer, de peur de la gale, et j'y dormis jusqu'au lendemain matin à six heures.

En me réveillant, je me promis de ne plus m'exposer à voyager dans des pays à demi sauvages sans lettres de recommandation, et surtout sans prendre les précautions et les provisions que conseille la prudence.

9. — Dans les rues de Naples.

I.

Naples vue du fort Saint-Elme. — Fourmilière humaine. — Coup d'œil sur la baie. — Les lazzaroni sur leur terrain. — Les chanteurs, conteurs d'histoires et loustics. — La partie de Bazzica. — Offres de services. — Une armée d'importuns. — L'aumône au lazzarone. — Le choix d'un logement. — Le domestique et le cocher de fiacre. — Les douze oranges. — Un anglais volé et mis au violon. — Surprise agréable. — Un honnête homme. — Usage nouveau d'une brosse à dents. — Le manque de conscience. — Paresse napolitaine. — A la poste aux lettres. — L'amateur de gargotes. — Les deux dîners. — Un dessert musical.

Je conçois que peu de gens se soucient de monter les trois cents marches d'une cathédrale pour jouir du panorama d'une grande ville ; mais l'ascension au fort Saint-Elme est une promenade moins pénible. On la divise en deux parties en s'arrêtant à mi-côte, pour visiter la belle chartreuse de Saint-Martin. Du haut de ce rocher, il n'y a presque pas de carrefour ni de rue de Naples où le regard ne pénètre. A vos pieds s'agite la population la plus turbulente de la terre. Le matin surtout, l'activité est si grande qu'on croirait assister à la récréation d'un immense collège, tant on voit de petits bonshommes courir et se démener comme s'ils jouaient aux barres. Les carrosses luttent de vitesse ; les charrettes elles-mêmes vont au galop. Un bon tiers des habitants crie de tous ses poumons, un autre tiers

chante, et le reste parle, mais non à voix basse. Aux marchés du Carmine et de Santa-Brigida, vous croiriez qu'une bataille est toujours sur le point de s'engager. Que peuvent faire ces énergumènes courant d'un groupe à l'autre? Évidemment on se querelle là-bas; on va se prendre à la gorge et tirer les couteaux. Ne vous effrayez pas. Il s'agit de transactions d'une haute importance en matière de provisions de bouche: une salade d'un demi-sou n'est pas une petite affaire. Le vendeur hurle sur le pont pour attirer le chaland; l'acheteur vocifère pour sauver la moitié de sa pièce de cuivre. Ce grand bruit n'a pas d'autre cause.

Détournez vos regards de cette fourmilière: à votre gauche s'élève la colline de Capo-di-Monte avec son château royal; plus loin, les ombrages de Portici, les laves refroidies d'Herculanum, et le Vésuve avec ses deux mamelons, l'un couvert des vignes robustes qui produisent le lacryma-christi, l'autre surmonté de son panache de fumée, qui change incessamment de couleur et de forme. En suivant le demi-cercle décrit par le rivage de la mer, vous découvrez Castellamare, dominé par de hautes collines; puis en face de vous, de l'autre côté de la baie, Sorrente et ses bois d'orangers; puis Massa et le détroit de la Campanella, où passent les bateaux qui s'en vont en Sicile, rasant le pied des rochers de Capri. Sur ces rochers, dans le plus beau site du monde, le vieux Tibère a cherché un moment de répit à la tristesse noire engendrée par ses crimes et ses débauches. La nature jette un charmant voile de gaze bleue sur cette île célèbre par ses souillures. A votre droite, la ligne blanche des palais de Chiaia se perd dans la verdure des jardins. Plus loin, le Pausilippe, avec son prétendu tombeau de Virgile, vous dérobe la vue du cap Misène; au-dessus apparaît au milieu de la mer un cône semblable aux mornes de Saint-Domingue: c'est l'île fortunée d'Ischia. A vos pieds sont le

palais du roi, le théâtre San-Carlo, l'enceinte carrée de la Darsène, le quai de Sainte-Lucie et le château de l'Œuf, au bout d'une jetée qui s'avance dans la baie.

Descendons à présent de notre belvédère. Comme toutes les capitales, Naples se divise en trois parties d'aspects fort différents : la ville fashionable, qui s'étend de la place du palais à l'extrémité de Chiaia ; la ville bourgeoise et marchande, comprenant la rue de Tolède et le quartier situé à gauche de cette grande artère ; enfin le vieux Naples, ou la ville du peuple, resserré entre Tolède et le quai du port.

La Villa-Reale est le rendez-vous d'un monde élégant qui se préoccupe beaucoup du *comme il faut*. Les jeunes gens y font de la toilette, et si un étranger vient à passer avec un habit d'une coupe nouvelle, les lorgnons rôdent à l'entour et décrivent des cercles de plus en plus étroits, pour l'examiner de plus près. La forme d'un chapeau peut produire une sensation, et les chaussures mêmes n'échappent pas à l'analyse. Ceux qui ont des chevaux sont bien aises de les faire voir, et afin que les promeneurs piétons en aient le spectacle, on a pratiqué à l'extérieur, le long de la grille, un sentier en terre battue, sur lequel galopent les cavaliers. C'est comme si le trottoir de la rue de Rivoli, qui touche à la terrasse des Feuillants, était réservé aux chevaux de selle.

Comme le fashionable et l'étranger, le lazzarone veut jouir du splendide coup d'œil de la baie. Respirer l'air malsain d'un entresol ou d'une boutique, cela est bon pour des bourgeois. Le Carmine, le port, la jetée du môle, sont un vaste divan où les sybarites aux jambes nues viennent se coucher sur la dalle, au soleil en hiver, à l'ombre des murs en été. Heureux celui qui dès le matin a gagné un carlin ; sa journée est faite. Il entre chez le *macaronaro,* et s'approche du chaudron qui contient la pâte succulente. Sur un bâton sont suspendus par le

milieu les longs brins déjà cuits ; pour un *grano* le consommateur en obtient jusqu'à trois, qu'il enlève avec son index. On lui présente une assiette contenant la précieuse poudre de parmesan ; il y tourne et retourne ses trois brins de macaroni, penche la tête en arrière, ouvre une bouche plus grande que celle de Saturne, et engloutit son festin, à bras tendu, comme les charlatans avalent des épées. Par là-dessus un verre d'eau bien froide, bien pure, venant d'une citerne à lui connue ou d'une fontaine renommée, — car il y a plus de mauvaise eau que de bonne à Naples, — et le lazzarone, satisfait et repu, peut voir passer le roi sans lui envier la couronne. Le nécessaire étant assuré, il s'agit de chercher le superflu.

D'autres épicuriens étendus sur la pierre, le dos appuyé sur leur corbeille d'osier, sont déjà rangés le long du quai, faisant la sieste, comme des lézards, ou fumant leur pipe composée d'un bout de jonc et d'une cheminée en terre grise représentant le masque du polichinelle au long nez. Parmi les divers groupes, il y a celui où l'on chante des ariettes populaires, celui des conteurs d'histoires et de voyages, celui des dormeurs qui digèrent, celui des loustics faisant assaut d'esprit. Selon son âge ou son humeur, le dernier arrivé choisit sa compagnie. Dans le groupe des chanteurs, on répète l'air à la mode, dont l'auteur est presque toujours inconnu. Quelquefois le succès d'une ariette populaire finit par devenir une persécution. Vous n'entendez plus autre chose : le pêcheur dans sa barque, le maçon sur son échafaud, le cocher sur son siège, le cuisinier devant son fourneau, répètent à la fois le même refrain. Heureusement, pour un carlin, pêcheur, cocher, maçon, servante et marmiton sont prêts à vous chanter tout le répertoire des années précédentes. A mon premier voyage en Italie, la fameuse chansonnette *Ti voglio bene assai* venait de paraître à Naples. De là elle se répandit dans toute la péninsule, et je l'ai bien

entendu chanter un million de fois ; au second voyage, en la retrouvant en possession de la vogue, je commençai à m'en lasser ; au troisième, j'aurais volontiers payé pour ne plus l'entendre.

On radote aussi dans le groupe des narrateurs, quand la parole est aux vieux marins, aux anciens muletiers destitués par le chemin de fer de Castellamare, par les omnibus des environs et les nouvelles messageries ; mais, à force de répéter la même aventure, on brode et on embellit. L'auditoire, plein d'attention et de zèle, soufflerait le conteur dont la mémoire viendrait à faillir. Le Napolitain qui écoute un récit devient à l'instant même un enfant de quatre ans ; mais si vous lui parlez en vers, il se montre plus difficile et plus connaisseur. Déclamer annonce une prétention : il faut donc le bien faire ou ne pas s'en mêler.

Dans le groupe des loustics, c'est un feu roulant d'apostrophes comiques, d'attaques, de ripostes, inintelligibles pour l'étranger qui n'a pas eu le temps de se familiariser avec le dialecte. Ce patois populaire, d'une souplesse remarquable, semble inventé exprès pour la raillerie et l'équivoque. Pendant ce temps-là le soleil a monté, l'ombre des monuments s'est raccourcie, la mer brille comme un miroir ardent, les passants deviennent rares ; alors la conversation se ralentit, la langue s'épaissit, on baisse les paupières et on s'endort. Les joueurs seuls, échauffés par l'appât du gain, ont les yeux grands ouverts, le sang aux oreilles et les nerfs excités.

La première condition pour jouer, c'est d'avoir de l'argent à mettre sur table. Huit ou dix lazares ont fait d'assez bonnes rencontres pour pouvoir tenter la fortune au jeu national de la *bazzica*. Le possesseur d'un jeu de cartes tire de sa poche les instruments du combat, usés par l'exercice. On joue un *grano* par partie. On s'installe sur un banc de pierre, où l'enjeu doit être déposé. Au coup décisif, lorsqu'on relève les cartes, chacun jette

un regard rapide sur son enjeu et cherche dans la physionomie de son adversaire la lueur imperceptible de la joie ou le nuage du désappointement.

Quand le jour baisse et que la brise rafraîchit l'air, quelques lazzaroni, sensibles aux jouissances de l'esprit, se rendent sur la jetée pour entendre les *rinaldi*. Ce nom vient du chevalier Renaud, dont ces récitateurs de carrefour redisent sans cesse les exploits. Trois ou quatre déclamateurs, à trente pas les uns des autres, grimpés sur des pierres, font ronfler les vers du Tasse, afin d'attirer le monde. Le lazzarone s'approche; il écoute une strophe, et si la prononciation lui paraît vicieuse, le débit monotone ou trop chantant, il secoue la tête et va chercher un artiste meilleur. J'ai vu un pauvre boiteux, appuyé sur sa béquille, captiver pendant une heure l'attention de cinquante personnes en récitant avec feu le seizième chant de la *Jérusalem*, et les auditeurs, transportés d'aise, gratter le fond de leur poche pour jeter leur dernier *grano*. Dans cet heureux instant, le lazare attendri croit sentir dans son cœur les vertus d'un héros; mais, en revenant du môle sur la terre ferme, il a déjà repris son naturel et s'enquiert des moyens de rattraper le sou que la poésie lui coûte. Je suppose que vous passiez par là. C'est le chemin de la poste aux lettres. Mon homme vous toise d'un regard et suit votre piste comme un bon limier. Si vous levez la tête pour regarder en l'air, il s'approche et vous demande ce que cherche Votre Excellence. Est-ce la poste, une église, une boutique, le numéro d'une maison? Faut-il faire avancer un carrosse pour votre seigneurie? A-t-elle besoin d'une barque à deux rames? d'un guide pour aller au Vésuve, à la Solfatare, au lac Fusaro, à la grotte de Cumes?... Je vois ce que c'est: elle a perdu son chemin, votre seigneurie; Naples est si grand; faut-il la mener à Tolède?

A chacune de ces questions, il est inutile de répondre non.

Le château Saint-Ange. (P. 122.)

Les yeux braqués sur vos yeux, le lazzarone a lu dans votre physionomie que vous ne cherchiez rien de tout cela; mais en attendant, il vous a suivi. En quelque lieu que vous alliez, ne vous y aura-t-il pas conduit? Donc, il sollicite la bonne main, un *piccolo regalio*. L'abandonnerez-vous, le pauvret? lui refuserez-vous un demi-carlin pour acheter de quoi souper, de quoi mettre un brin de pâte là-dedans?

Et il fait avec son pouce le geste comique d'un homme qui engloutit le macaroni. Pour vous toucher le cœur, sa voix parcourt le clavier des supplications, du ton pathétique au pleurard, du passionné au piteux. Ce n'est plus assez de vous appeler *eccellenza;* il estropie le mot, et il en fait *ccellenza, llenza, sciullenza*, comme si en prononçant de travers il prouvait mieux son zèle et son humilité. Vous ne résistez pas à ses prières. Le demi-carlin n'est-il pas bien gagné par tant de frais? Vous déposez la grosse pièce de cuivre dans la main du lazzarone, pour avoir le plaisir d'entendre sortir de cette bouche si plaintive une litanie de remercîments et de bénédictions. Jamais un Français n'atteindrait à ce degré de souplesse et de talent; il ne saurait point observer le *crescendo*, et jamais l'idée ne lui viendrait de vous appeler excellence, *cellence*, *choullence*.

J'aime à penser, lecteur charitable, que vous avez, en tous pays, une somme d'argent à consacrer aux aumônes. Les lazzaroni se contentent de si peu de chose, qu'assurément leurs importunités et leurs manèges ne rompront pas l'équilibre de votre budget de voyage. C'est à d'autres envahissements qu'il faudra résister avec énergie. Si vous ne savez pas vous débattre contre les aubergistes, les fournisseurs, les marchands, les domestiques et les voleurs, le séjour de Naples deviendra ruineux et impossible. Une conspiration générale et permanente existe contre l'étranger. Combien ai-je vu de gens bienveillants et point irascibles sourire à la première tromperie, froncer le sourcil à la

seconde, perdre patience à la troisième, se fâcher à la quatrième, finir, à la vingtième, par écumer de fureur et donner au diable l'Italie entière ! Un peu de réflexion leur aurait épargné plusieurs attaques de nerfs. Les Napolitains vivent bien à Naples; pourquoi donc un étranger ne ferait-il pas comme eux? Regardez attentivement le premier passant venu dans la rue de Tolède. Considérez son visage, sa démarche, son air, où s'épanouissent à la fois la sensualité, la confiance en soi, la bonhomie et l'égoïsme, la ruse et la crédulité. Demandez-vous ce que ferait ce gaillard-là, s'il était à votre place, et la solution de la difficulté se présentera, qu'il s'agisse d'une envie à satisfaire ou d'un ennui à éviter.

Le Napolitain est le serviteur de tous ses appétits ; il met à ses moindres désirs une vivacité extrême. Suivez-le pendant une heure seulement, et vous verrez comme il se promène dans la vie, cueillant le fruit à portée de son bras, maraudant sur les terres des autres, gardant les siennes avec vigilance. Par exemple, vous remarquerez tout de suite qu'il éprouve autant de répugnance à se défaire de son argent que de plaisir à acquérir l'objet souhaité. Partagé entre ces deux sentiments contraires, il offre avec audace une bagatelle d'une chose qu'il convoite avec ardeur.

Bien déterminé à me loger sur le quai de Santa-Lucia, je me présentai chez le bonhomme Santi-Combi, patron d'un hôtel garni. Lorsqu'il m'eut fait parcourir son immense maison, je commençai à douter que je dusse jamais devenir son hôte. Il n'y avait pas une mansarde dont il ne voulût douze francs par jour. Voyant que les appartements du quatrième étage étaient inabordables, je descendis au second. Je choisis deux chambres, dont une fort belle avec un large balcon, et j'en offris à tous risques une demi-piastre (trois francs.) Le patron, scandalisé, me répond d'un air dédaigneux qu'une comtesse, partie le matin même

pour Rome, lui avait donné de ce logement cinq ducats par jour.

— Voilà qui est différent, dis-je. Que ne m'avez-vous appris cela tout de suite ? Puisque la comtesse a été si généreuse, je vous offre une demi-piastre.

— Mettez-vous donc à cette fenêtre, reprit le patron. Regardez le Vésuve, la mer, les cornes de Capri, la terrasse de l'hôtel de Rome.

— La vue est admirable, répondis-je. Cette chambre me plaît beaucoup ; je vous en donnerai une demi-piastre.

Après m'avoir prouvé qu'à ce prix-là il perdrait au marché, Santi-Combi envoie chercher mon bagage, appelle ses filles et ses nièces, et préside à mon installation. Cette opération terminée, je vois entrer un grand garçon d'une mine intelligente et astucieuse, fort marqué de la petite vérole, parce qu'on se défie du vaccin comme d'un piège des deux côtés du détroit de Messine. Ce garçon décline ses noms et qualités : il s'appelle Giacinto ; il se constitue mon domestique et vient prendre mes ordres. Pour l'occuper, je lui commande de m'acheter une douzaine d'oranges. Au bout de cinq minutes, il m'apporte son emplette et me réclame quatre carlins. J'allais me fâcher, lorsqu'il me fait observer que je ne lui avais point fixé de prix, et que par conséquent il avait le droit d'exiger les quatre carlins. Trois jours après, j'appelle Hyacinthe et je lui dis : « Allez acheter douze oranges de Sorrente, beaucoup plus belles que les dernières, et ne les payez qu'un carlin ; telle est ma volonté. »

Cet ordre fut exécuté ponctuellement. Il n'y avait donc qu'à s'expliquer. La première fois que je voulus prendre une calèche de place pour aller à Capo-di-Monte, le cocher me demanda sans hésiter une piastre. Je lui offris trente-six sous avec le même air résolu ; il s'empressa de m'ouvrir la portière, et fit bien, car trois autres cochers me tiraient déjà par les basques de mon habit. J'ai connu à Naples un Anglais riche et très grand sei-

gneur, qui avait horreur des débats d'intérêt. Il agissait avec les marchands comme s'il eût été dans la cité de Londres, et il ne tarda pas à s'apercevoir qu'on le trompait sans cesse. Lorsqu'il savait le prix d'une chose et qu'on lui en demandait le triple, il éprouvait une satisfaction toute britannique à déposer l'argent sur le comptoir, en disant au marchand : *Mi avete rubato* (vous m'avez volé). Ces reproches produisaient peu d'effet.

Un jour, j'engageai ce gentleman à mieux se défendre, et je lui en indiquai les moyens. Il me promit d'essayer. Le lendemain il voulait aller à Castellamare ; il demande sa voiture à une heure où d'ordinaire il ne sortait pas. Son cocher courait la ville en contrebande au service d'autres étrangers. Craignant de manquer le chemin de fer, l'Anglais monte dans l'omnibus ; en arrivant à l'embarcadère, le conducteur lui réclame deux carlins. Docile à mes leçons, le gentleman, avant de payer, veut savoir ce qu'il doit ; en prenant son billet pour Castellamare, il met la tête au guichet et interroge le buraliste. Au lieu de répondre catégoriquement, l'employé se penche à droite et à gauche pour regarder les signes que lui fait le conducteur, et finit par dire que le prix de la course en omnibus est de deux carlins. Cette pantomime et cette connivence exaspèrent l'Anglais; il entre dans une colère épouvantable, et refuse absolument de payer. Le commissaire de police accourt au bruit de la querelle. On arrête le voyageur récalcitrant et on l'entraîne au violon, où il demeure jusqu'au soir ; sa promenade à Castellamare fut remise à un autre jour et le prix de son billet perdu ; mais il eut la satisfaction d'avoir fait tort une fois en sa vie à un voleur. Ce brillant succès suffit à son amour-propre. Depuis ce moment, il reprit ses habitudes et paya sans marchander, en répétant dix fois par jour : *Mi avete rubato.*

Quatre mois plus tard, en revenant d'une excursion en Sicile, je retrouvai ce bon gentleman fidèle à sa règle de conduite, tou-

jours charmé de Naples et du climat, mais plein d'un mépris amer pour le caractère des habitants. Un dimanche soir, du haut de son balcon à l'hôtel de la Victoire, nous regardions ensemble des gens du peuple danser la tarentelle aux sons joyeux du tambour de basque.

— Que pensez-vous de ce tableau ? dis-je à mon voisin. N'a-t-il pas une couleur bien méridionale ?

— J'aime beaucoup le paysage, me répondit le gentleman ; l'île de Capri surtout a des teintes bleues et roses que j'observe pendant des heures entières sans jamais m'en lasser.

— Et les personnages, n'ont-ils pas aussi leur charme ? Regardez ces visages cuivrés, ces yeux pétillants de malice et de gaieté ; reconnaissez que ces hommes sont des chefs-d'œuvre de la nature, comme les sites admirables où elle les a semés. Quelle vigueur ! quel entrain ! quel feu ! La lave coule dans leurs veines.

— Oui, répondit l'Anglais en poussant la fumée de son cigare : c'est de la canaille volcanique, et vous n'en ferez jamais autre chose, parce que la nature a oublié de leur donner l'honnêteté qu'il faut avoir en naissant.

Ici je m'embarquai dans une discussion avec le seigneur anglais, pour lui prouver qu'on ne pouvait rien avoir sans un peu d'éducation. Il me soutint que l'éducation ne donnait point les qualités dont on n'apportait pas avec soi le germe. Cette conversation, commencée à l'hôtel de la Victoire, s'acheva au café de l'Europe, où nous allâmes prendre des glaces.

— Tenez, me dit le gentleman, pour vous montrer que l'honnêteté est rare dans ce pays, je vais laisser mon porte-monnaie sur cette table, et quand nous aurons fait dix pas dans la rue, je reviendrai le chercher. Vous verrez que le porte-monnaie aura disparu.

— Cela prouverait tout au plus, répondis-je, que parmi les gens qui nous entourent, il y a un voleur.

Nous sortons du café en laissant, comme par mégarde, le porte-monnaie sur la table. L'Anglais, exact comme une horloge, compte ses pas sur la place du Palais-Royal ; en achevant le dixième, il se retourne et se trouve face à face avec un jeune homme d'une figure des plus agréables, en veste de toile fort simple, son chapeau de paille à la main. Le jeune homme salue l'étranger d'un air gracieux, lui remet le porte-monnaie en souriant et s'enfuit par la rue de Tolède.

— Oh ! s'écria l'Anglais en serrant son argent dans sa poche, celui-là n'est pas un Napolitain.

— Prenez garde, dis-je, vous allez devenir injuste par obstination. Avant d'exprimer une pensée aussi cruelle, il faudrait au moins vérifier le fait.

— Eh bien, j'y consens : vérifions.

Nous rentrons au café. Nous interrogeons les gens de l'établissement, et nous apprenons que ce jeune homme est un pauvre Napolitain, employé de la compagnie du gaz hydrogène, et qui nourrit deux sœurs et une vieille mère avec cent cinquante ducats par an d'appointements. Je regarde fixement le gentleman ; il avait deux petites larmes sur le bord des paupières.

— Croyez-vous, me dit-il, que je puisse offrir un cadeau à ce jeune homme ?

— N'en faites rien, répondis-je. L'honnêteté est un fruit délicat comme la pêche ; n'allez pas en ternir le velouté. Cherchez un autre prétexte de rendre service à ce gentil garçon.

— Vous avez raison, reprit l'Anglais : cela aurait l'air d'une récompense. Mais, à présent, toutes mes idées sont bouleversées.

— Essayons de les remettre en ordre. Il existe à Naples un proverbe populaire qui dit : *Pesce puzza prim' a capo* (le poisson se gâte d'abord par la tête). On entend par là que la corruption descend des hautes classes de la société dans le peuple. Ce proverbe est faux, ou au moins incomplet. Si le poisson

se gâte par la tête, il est depuis longtemps corrompu par la queue; mais le milieu est pur, et voilà pourquoi notre jeune employé mérite que vous vous occupiez de lui faire du bien.

— Je lui en ferai certainement, dit le gentleman avec émotion. La leçon que je viens de recevoir ne sera pas perdue. Je ne me plaindrai plus des Napolitains quand ils me dépouilleraient jusqu'à la chemise.

— Et vous passerez d'un extrême à l'autre, par excès de conscience.

— Précisément.

— La conscience, repris-je, c'est là le côté faible de l'homme du peuple à Naples; s'il pouvait connaître le remords d'une première faute, il serait arrêté par le scrupule au moment d'en commettre une seconde.

En parlant ainsi, je m'aperçus que je n'avais point sur moi la clef de mon nécessaire de toilette. Persuadé que les gens de la maison auraient profité de cet oubli pour fourrager dans mes ustensiles, je fis part de mon inquiétude au seigneur anglais.

— Bah! me dit-il, je gage qu'on n'aura touché à rien.

Les rôles étaient changés; l'accusateur plaidait maintenant la défense. Nous montons ensemble à mon appartement. La porte était ouverte; je la pousse doucement, et je fais signe au gentleman de s'approcher. Une servante, debout devant un miroir, tenait d'une main un pot de pommade et de l'autre une brosse à dents dont elle se servait pour lisser ses bandeaux de cheveux. N'ayant pas compris l'usage de cette petite brosse, elle l'appliquait à la coiffure.

— Voilà, dis-je au seigneur anglais, ce que j'appelle manquer de conscience.

* * *

Naples deviendrait en huit jours une perle, une merveille, si

les choses s'y faisaient avec autant de soin que de vivacité. En aucun pays les services publics ou particuliers ne s'exécutent si rapidement. Avant que vous ayez tourné la tête, le *facchino* à qui vous donnez une lettre à porter est déjà revenu et demande le prix de sa course. Le cocher fouette ses chevaux à tour de bras et vous mène au triple galop, pour se débarrasser de vous, empocher son argent et offrir son carrosse à quelque autre passant. Jusque-là tout va bien, parce que l'intérêt du facchino ou du cocher s'accorde avec le vôtre. Il n'en est plus de même en beaucoup d'occasions. L'usage à Naples est de bâcler toute espèce de besogne et d'aller faire ensuite cent mensonges pour en obtenir un salaire double de celui auquel on a droit. Si la besogne à faire est rétribuée d'avance, on ne s'en soucie plus, on la chasse de sa mémoire comme une idée insupportable. La blanchisseuse trempe son linge dans une eau sablonneuse, ménage le savon, frotte mollement, repasse avec un fer froid, et se dépêche de vous apporter sa corbeille et sa note. Le jardinier n'attend pas que ses fruits et ses légumes soient mûrs pour les porter au marché. Que lui importe s'ils ne sont pas mangeables, puisque ce n'est pas lui qui les mange? Balayer, arroser le devant des maisons, à quoi bon prendre cette peine? Cela ne rapporte rien. D'ailleurs, il n'y a point de fontaines comme à Rome; l'eau est rare à Naples; on en boit beaucoup; on l'épargne pour tout autre usage. Combien de fois ai-je vu la vermine courir sur les dalles brûlantes et la paille séjourner sur la place publique jusqu'à ce que les pieds des passants l'eussent réduite en poussière! En revanche, lorsque arrivent les pluies torrentielles du mois de mars, un nombre infini de larges gouttières verse du haut des toits des cascatelles d'eau qu'il est impossible d'éviter.

Combien de fois, à la poste restante, après avoir jeté un regard rapide et distrait dans les cases, m'a-t-on répondu le

fatal *niente !* (Rien). Je revenais à la charge le lendemain, et l'on me remettait deux ou trois lettres arrivées depuis huit jours. Souvent on me confiait tout le paquet de lettres à mon initiale, en me disant de chercher moi-même ; en sorte que j'aurais pu intercepter la correspondance d'une autre personne, pourvu que j'en eusse payé le port. Chacun irait chercher à un quart de lieue le verre d'eau qu'il veut boire ; mais celui que doit boire un autre, on le prendrait volontiers dans le ruisseau. Et ne vous avisez pas de murmurer ; vous seriez honni par tout le monde. Le Napolitain se croit profondément blessé dans son amour-propre lorsqu'on se plaint de quoi que ce soit, même des inconvénients du climat. Il prendrait fait et cause pour les insectes. Ne vous exprimez qu'avec réserve sur le compte des punaises et des scorpions, si vous voulez vivre en paix avec les habitants. Quant aux puces, le nombre en est si prodigieux qu'on ne peut nier leur existence, mais on se moque beaucoup des gens qu'elles incommodent. Pour en parler avec liberté, attendez que vous soyez revenu dans votre pays ; encore n'y serez-vous pas à l'abri des récriminations. Il y a quatre ans, un Napolitain m'écrivit une lettre sévère pour me reprocher d'avoir dit que j'avais trouvé des têtards dans une carafe de restaurateur. Et pourtant ils se mouvaient bien dans la carafe, ces têtards !

Il faut se résigner à faire souvent mauvaise chère à Naples ; j'entends par là que les gens délicats et les gourmets doivent se donner la peine de choisir et de chercher. Les petits pois abondent au mois de février ; les fraises arrivent dès le mois d'avril. La nature est prodigue ; ce sont les cuisiniers qui travaillent mal. J'ai souvent regretté les dîners de Florence, cette cocagne de la péninsule. Un jour, après avoir couru les traiteurs, les tables à prix fixe, les marchands d'huîtres du Castello, je découvris dans une rue voisine de Tolède l'*hôtel du Commerce*,

tenu par un Français. Le patron de l'établissement, M. Martin, était un Lyonnais, au bras de fer, à la voix de stentor ; il dirigeait les manœuvres de ses gens du haut d'un escalier, comme un capitaine de vaisseau monté sur sa dunette. En passant devant lui, je remarquai dans sa main une espèce de bâton de commandement. Je lui demande ce qu'il fait de cela.

— Vous n'avez peut-être jamais vu de nerf de bœuf, me dit-il; en voici un véritable. Il n'y a guère de jour que je n'emploie cet instrument. Sans cela, on ne pourrait point se faire obéir à Naples.

Le dîner à la française me parut exquis. Pour la première fois depuis trois mois, je mangeais avec plaisir. Cependant mon voisin de droite, qui était un jeune homme, goûtait chaque morceau du bout des dents, et rendait son assiette pleine, en murmurant dans sa barbe avec dépit : « Hôtel du Commerce !.... M. Martin !.... si jamais l'on m'y rattrape !....

— *Signor*, lui dis-je, si vous connaissez quelque part, à Naples, une table meilleure que celle-ci, faites-moi part de votre découverte. La chose en vaut la peine !

— Fiez-vous à moi, répondit le jeune homme ; je suis du pays ; je vous mènerai demain dans un endroit où vous verrez une cuisine sans égale.

Je m'empressai de donner rendez-vous pour le lendemain à cet homme si bien informé. Il vint à l'heure dite, et me conduisit au centre du vieux Naples, en répétant avec une grimace dédaigneuse : « M. Martin !... hôtel du Commerce !... trois francs par tête !... »

Au fond d'une ruelle bien sombre et tortueuse, mon guide s'arrêta devant une boutique surmontée d'une enseigne.

— Voyez, me dit-il, cette petite auberge ; nous y dînerons comme des princes et à des prix *discrets*.

Nous entrons dans une salle basse, voûtée comme une cave,

où quinze ou vingt consommateurs de robuste appétit étaient déjà attablés. Nous nous installons dans un coin. Sur une nappe tachée de vin, on nous sert deux pyramides de *lasagne*, hautes comme le Vésuve. Mon compagnon, méprisant la fourchette, baisse la tête et dévide avec ses doigts les longs rubans de pâte. En un moment, tout l'écheveau est absorbé. J'aime assez les *lasagne*; mais, arrivé au quart de ma tâche, je n'en pouvais plus.

Le jeune homme s'en aperçut et, en galant convive qu'il était, il s'empressa de me tirer d'embarras.

— Passons à l'*umido !* s'écria-t-il.

On apporta l'*humide ;* c'était une tranche de veau filandreuse et coriace, digne de figurer au festin de Boileau ; ce morceau fut suivi d'un ragoût à l'ail, nageant dans un lac d'huile. Mon tour était venu de renvoyer mon assiette pleine. Mon silence trahissait ma mauvaise humeur, lorsqu'un homme en manches de chemise m'aborda poliment et me demanda la permission de chanter au dessert; je n'eus garde de m'y opposer. Aussitôt le méchant cabaret devient une salle de concert. Deux jeunes gens, dont un favorisé d'une voix de ténor, se mettent à chanter une suite de barcaroles de pêcheurs, de siciliennes nouvellement rapportées de Palerme. J'applaudis avec enthousiasme. On me propose de répéter les morceaux que je préfère ; on m'offre du vin blanc de Capri ; et au bout d'une heure, me voilà devenu le camarade et l'ami de toute la bande. Je rentrai chez moi, enchanté de ma soirée, en fredonnant comme un méridional, et si bien consolé de mon mauvais dîner que je pris la résolution de revenir souvent à la taverne, car la musique avait répandu sur tout le menu un assaisonnement délicieux que nul *cordon bleu* ne sait faire.

Naples est le véritable berceau de la musique italienne. Rome et Florence ont assez d'autres fleurons à leur couronne, sans lui contester celui-là.

II.

A la Chartreuse de Saint-Martin. — Le petit joueur de mandoline. — Pitoyable état de certains quartiers de Naples. — La vie en plein air. — Le commerce des rues. — Les mendiants qui se contentent de peu. — L'histoire du petit François.[1]

Un soir du mois d'août, après la chaleur du jour, j'étais monté à la *Chartreuse de Saint-Martin,* à Naples, pour visiter le musée organisé par le gouvernement italien dans ce monastère laïcisé.

J'arrivai trop tard. Le musée se ferme, paraît-il, à quatre heures. Je l'ignorais et je me présentai à la porte vers cinq heures. Pour me consoler, le custode me révéla que moyennant un franc, je pourrais voir, en dehors de la Chartreuse, au pied du Château Saint-Elme, un panorama encore plus beau que celui dont on jouit du haut du belvédère du couvent. J'acceptai son offre, et en effet, au bout de quelques instants, je me trouvai en face d'un spectacle merveilleux, ravissant, incomparable. J'avais sous les yeux un poème composé par Dieu lui-même, et je restai une heure à le contempler. C'était pour moi une *vue dantesque*, une sorte de triptyque, devant lequel je ressentais les ivresses d'une extase impossible à décrire.

A gauche, j'avais le Vésuve coiffé de son grand panache de fumée qui me représentait *l'Enfer*. Le feu qui gronde dans ses entrailles et qui quelquefois s'échappe de son cratère, me rappelait sans peine celui qui brûle dans le fond des demeures infernales.

Sous mes pieds, j'avais la ville qui donne aisément l'idée du *Purgatoire* à ceux qui la traversent, — je dirai bientôt pourquoi.

Devant moi, l'île de Capri, entourée et comme revêtue d'une lueur bleuâtre, et le golfe de Naples, c'est-à-dire la mer enchanteresse, sillonnée par des voiles blanches qui, de loin, ressem-

(1) Ce deuxième article n'est pas du même auteur que le précédent.

blent à des mouettes, scintillante sous les derniers rayons du soleil couchant et encadrée d'un côté par Sorrente et de l'autre, par le Pausilippe ; derrière moi, le sombre château médiéval, qui est devenu une prison militaire ; à côté, la Chartreuse, qui dans son austère solitude prouve que ceux qui la fondèrent cherchent les lieux élevés pour se rapprocher de Dieu ; et enfin sur ma tête, un ciel splendide qui mêlait son azur à celui des flots. C'était pour moi l'image du *Paradis*.

J'étais seul ; le gardien m'avait laissé seul pour accompagner deux Anglais. Rien ne troublait les douceurs de ma contemplation.

Les bruits de la ville — et Dieu sait si Naples est bruyante ! — n'arrivaient pas jusqu'à moi. J'étais en quelque sorte à la porte du ciel. C'est, d'après mon guide, de la place que j'occupais qu'on dit d'ordinaire « Voir Naples et mourir », et cette place ne me coûtait que vingt sous !

Un paradis pour un franc ! C'était vraiment bon marché ! J'étais là depuis plus de cinquante minutes à regarder les villas ensoleillées qui blanchissent sur la pente du Vésuve, les campagnes luxuriantes qui s'étendent au delà de Castellamare jusqu'à Sorrente, les bateaux à vapeur qui font le service des îles voisines, le lointain de la mer sans horizon, quand j'entendis le son d'un mandoline. Je me retournai et je vis venir à moi un enfant de treize à quatorze ans qui me demanda la permission de me jouer quelques airs de son répertoire.

J'aime beaucoup la mandoline. Cet instrument, quand il est bien joué, paraît avoir une âme sensible, délicate et distinguée. Je ne l'ai jamais écouté avec indifférence, et dans le site où j'étais, il ne pouvait que m'enchanter. J'avais entendu, en faisant mon ascension à Saint-Elme, un orgue de barbarie qui jouait stupidement la *Marche de Boulanger,* et j'étais heureux de mettre dans mes oreilles scandalisées un chant napolitain, quel qu'il fût.

D'ailleurs le mandoliniste était charmant, il avait une physionomie douce qui m'intéressa dès le premier abord. Sous les haillons qui le couvraient, cet enfant paraissait cacher une naissance aristocratique. J'étais heureux de lui faire l'aumône de quelques sous et de payer là sa musique plus généreusement qu'ailleurs.

Je lui demandai ses morceaux les plus brillants et voilà, qu'avec une dextérité parfaite, il se mit à m'égrener des airs qui me charmèrent. Il me donna tour à tour du Bellini, du Rossini, du Verdi, et me chanta même, d'une voix grêle mais sympathique, plusieurs chansons napolitaines.

J'étais ravi, l'illusion de mon paradis se continuait. Je pouvais croire qu'un ange était venu d'en haut me donner une aubade.

Le mandoliniste m'intéressa de plus en plus, je l'interrogeai, et j'appris que c'était un pauvre enfant de l'hospice de l'*Annunziata*. Il travaillait chez un fabricant de statuettes au *Vomero*, et, le dimanche, il jouait de la mandoline dans les endroits les plus fréquentés par les étrangers, pour ramasser quelques sous, car il ne gagnait encore rien chez son patron. On l'appelait *Franceschino*, le petit François.

A mes nombreuses questions il répondit si gentiment que je me plus à le faire causer et que je l'invitai à venir me voir pour me jouer encore quelques airs de mandoline. Il ne devait pas y manquer.

En attendant, le jour baissait, et je repris le chemin de la ville. Le gardien qui était venu trop tôt m'arracher à mon bonheur, me proposa un petit verre de *cognac* de Saint-Martin. Je refusai sèchement. Est-ce que j'avais besoin d'un petit verre de quoi que ce fût, après avoir joui pendant soixante minutes d'une des plus belles vues du monde, d'un spectacle qui, peut-être, n'a rien de comparable sous le soleil? Est-ce qu'on propose un réconfortant à un homme ivre d'impressions extatiques?

On raconte que lorsque Michel-Ange descendait du tréteau sur lequel il peignait ses prophètes, il ne savait presque plus marcher. Habitué à passer les journées entières avec la tête en quelque sorte noyée dans le ciel, il ne savait plus mouvoir ses pieds sur la terre.

J'éprouvai, pour ma part, quelque chose de semblable. J'avais, pour ainsi dire, baigné ma tête dans une atmosphère céleste, et j'avais, pendant quelques instants, oublié les choses de la terre.

La proposition du gardien me paraissait un outrage, et puis, en recommençant à marcher, il me semblait que mes jambes avaient perdu un peu de leur élasticité ordinaire.

Je m'en retournai à pied par l'une de ces rues tortueuses qui sont des escaliers, comme il s'en trouve tant dans les villes de la Basse-Italie, et comme le marcher à travers ces rues est toujours difficile, l'impression que j'essaie de rendre m'était plus sensible.

Aux premiers pas de ma descente, j'étais déjà dans le *Purgatoire* dont il me reste à parler.

Certes, on ne peut le nier, Naples offre aux regards des touristes des vues sans pareilles : son ciel, son golfe, ses villas, ses palais en font une ville exceptionnelle pour le bonheur des yeux et la poésie de l'existence !

Mais, grand Dieu ! comme cette poésie est gâtée par le spectacle des rues et l'étude des mœurs !

Jamais peut-être je n'ai vu nulle part comme à Naples se marier ensemble le luxe et la misère, la pourpre et le haillon, l'or et la boue.

Les rues surtout celles qui serpentent, étroites, humides, sans être jamais visitées par un rayon de soleil, sont d'une malpropreté révoltante. Il est rare, quand on les parcourt vers le soir, de ne pas rencontrer sur ses pas, des vaches, des brebis,

des ânesses qui vont porter leur lait à domicile, et qui, sans respect pour personne, laissent partout des traces ignominieuses de leur passage.

Les ouvriers habitent d'ordinaire, au rez-de-chaussée des maisons, une chambre sans fenêtres qui ne prend jour que par la porte. Par suite, cette porte reste ouverte toute la journée et une partie de la nuit, et c'est là, sur le seuil, que se passe la vie de la famille.

Le père y travaille en plein air ; la mère y nourrit son bébé, la sœur aînée y peigne ses sœurs les plus jeunes ; les enfants, demi-nus ou débraillés, y pleurnichent ou y folâtrent ; on y fait la cuisine ; on y dîne, on y soupe, on y mange, on y boit, on y dort, et tout cela sans peur comme sans reproche.

Quand on y passe, l'œil plonge dans l'intérieur d'une chambre obscure qui ressemble à une cave, et l'on peut y découvrir, à la lueur d'une lampe allumée en l'honneur de la Sainte Vierge ou de saint Janvier, deux ou trois lits, où, à partir de deux heures du matin, on prend le vrai repos nécessaire. Il faut savoir que, pour le peuple de Naples, la nuit ne commence guère qu'à cette heure-là, et jusqu'alors, ce sont partout des chants et des chœurs, des clameurs et des vociférations, des danses au son des mandolines, des tarentelles au bruit des castagnettes, des illuminations, des fusées, des ballons en l'honneur de la Madone, des fêtes sans nombre, des réjouissances sans fin.....

Ce peuple meurt de faim, et il s'amuse, rit et chante toujours.

Il est vrai qu'il vit de très peu ; un sou de pain, un sou de macaroni, un sou de pastèques suffisent le plus souvent à sa subsistance. Aussi, on comprend que les gens qui ne connaissent pas les caresses de la fortune, s'adonnent aisément aux métiers les plus modestes. Je n'aurais jamais supposé qu'un marchand de noix fraîches ou de millet rôti pût gagner sa vie, et cependant ce genre de commerce existe dans une foule de rues : dans

celle de Tolède, les marchands d'allumettes, de porte-cigares, de cravates, de cure-dents, de boutons de manchettes, etc.... plus ou moins infirmes ou culs-de-jatte, pullulent et gênent en quelque sorte la circulation.

A la porte des églises, au seuil des palais, on rencontre à tout instant, des mendiants loqueteux, des femmes déguenillées, quelquefois même des dames déchues, vêtues d'une robe fripée, qui demandent humblement un centime et qui s'en contentent.

« Un petit sou me rend la vie », disait le savoyard ; à Naples, un centime suffit : aussi, le *centesimo* passe, circule et triomphe partout. En France, on rencontre parfois des pauvres qui se redressent offensés quand on ne leur donne qu'un sou. Mais dans la Basse-Italie, les pauvres vous baisent la main pour un centime et vous appellent *Excellence* par-dessus le marché.

On comprend, d'après ce tableau, que la misère doit être très grande à Naples.

Franceschino vint me voir tous les soirs, durant mon séjour, et tous les soirs, il me joua, en les répétant quelquefois, ses plus beaux airs. J'y pris goût et un soir même, par un de ces délicieux clairs de lune qui sont, ce semble, un des privilèges du ciel de Naples, nous allâmes ensemble faire une promenade sur mer, dans la direction de Portici.

La nuit était étincelante ; le firmament criblé d'étoiles, la brise fraîche et veloutée. J'étais avec des amis, comme moi admirateurs de la belle nature ; nous avions deux bons rameurs qui frappaient en cadence les flots argentés par l'astre des nuits, et grâce à notre jeune artiste qui sembla se surpasser ce soir-là, nous eûmes tout à la fois pour les oreilles, pour les yeux, pour l'âme, un plaisir exquis dont nous voudrions nous souvenir longtemps.

Cette promenade nous valut même une méditation religieuse,

car, au retour, en contemplant la splendeur des astres, en goûtant le silence du soir, en regardant le cadre donné par la nature au tableau qui nous ravissait, en écoutant les sons de la mandoline qui nous charmait, nous nous disions : « Que sera donc le ciel pour ses élus, si la terre a des joies pareilles pour ses habitants ? »

Je suis resté l'ami du petit François.

Avant de quitter Naples, j'ai voulu mieux connaître son histoire et j'ai appris à l'*Annunziata* qu'il avait toujours été très sage et très laborieux. Aussi, pour l'encourager à rester fidèle aux bons principes reçus chez les bonnes sœurs, je lui ai fait cadeau, en partant, d'une jolie mandoline en bois d'érable, avec incrustations en écaille de tortue.

Le pauvre enfant m'a remercié avec des larmes et des baise-mains, et je l'ai quitté avec la douce espérance de le revoir un jour, mandoliniste non seulement agréable, mais célèbre.

Il m'a promis de le devenir, et je suis convaincu qu'il tiendra sa promesse : il saura, je l'espère, en même temps, donner une âme tendre et forte à sa mandoline, et garder la sienne toujours pure et toujours chrétienne.

Table des Matières.

I. — Excursion à Frascati et Pèlerinage à Notre-Dame du Tuf.

Pages

La campagne romaine : majesté du désert. — Dévouement des Transtévérins ; anecdotes. — Une déconvenue : « Rendez-nous notre Madone ! » — Un curieux cortège. — Héroïque abnégation d'un serrurier. — La tabatière traditionnelle. — La prédication en plein air. — Aspect pittoresque de Rocca-di-Papa. — Les marchés de comestibles : brioches, melons et noisettes. — Un oratorio d'un nouveau genre. — L'ermitage. — Description et épisodes remarquables. — Frascati et ses villas 9

II. — Promenade à l'ermitage de Trapani.

Les excursionnistes. — Une bévue. — L'annexion d'un foulard. — Splendeur du paysage. — Palerme et ses richesses. — D'étonnement en étonnement. — « Un coin du ciel tombé sur terre. » — Plaisante chute d'un magistrat. — Peinture de mœurs ; esprit religieux. — Les naïves explications d'un cicerone. — Le mal de mer. — Scènes amusantes : le voiturin et ses prétentions. — Coup d'œil sur Messine et les environs. — Querelle heureusement apaisée. — Un panorama incomparable. — Arrivée à l'ermitage. — Souvenirs historiques : terrible éruption de l'Etna. — Le départ. — Récit du siège de Messine : épisodes tragiques. — Les splendides fêtes qui ont lieu dans cette ville. — Derniers incidents 29

III. — Porto-d'Anzio et ses gracieux souvenirs.

Les origines. — Mésaventure d'un jeune Parisien. — Un voyage du pape Innocent XII. — Magnifique réception ménagée par le

Pages

prince Borghèse. — Visite de Pie IX au camp des zouaves. — L'équipage de la corvette *l'Immaculée Conception.* — Les arrêts d'une sentinelle levés par le pape. — Messe militaire. — Scènes touchantes. — La bénédiction des drapeaux. — Aspect étrange que présente Albano. — L'histoire d'un sanctuaire. — La délicieuse vallée de l'Ariccia. — Notre-Dame de Galloro. — Trouvaille d'un enfant en quête de nids d'oiseaux. — Une courageuse entreprise. — Les terrassiers en herbe. — Le jeune Bevilacqua arraché à la mort. — Le mystère dévoilé. — Construction d'une église. — Les épreuves ; la persécution. — Rétablissement du sanctuaire 63

IV. — Promenade au Vésuve et à Pompéi.

Les conditions débattues avec un guide. — Les premières étapes. — Curieuses rencontres. — Le volcan qui tousse. — Le coup d'œil sur Naples et Pausilippe. — Description de l'ermitage. — Boîte-souvenir. — Le Chemin de la Croix. — Les trois Anglais. — « Pas de traîneurs ! » — Le coup de collier. — Expériences intéressantes. — Le feu du Vésuve. — Aspect du gouffre. — Facilité de la descente. — Une auberge improvisée. — Délabrement de notre costume. — Historique des éruptions du Vésuve. — Détails variés et émouvants sur les catastrophes. — En route pour Pompéi. — Les maisons et les monuments de l'antique cité. — Innombrables curiosités que l'on y voit. — Parfait état de conservation d'une foule d'objets usuels. — Le forum ; l'amphithéâtre. — Impressions que laisse le spectacle de ces ruines. — Un repas champêtre. — Un convoi d'enfant. . 88

V. — Une visite à Pie IX, réfugié à Gaëte.

Journal de ce voyage. — Affreuse traversée. — Une auberge originale. — L'audience. — Détails intimes. — Les petits favoris du Saint-Père. — La bénédiction papale. — Le retour 112

VI. — De Rome à Capri ; de Capri à Rome.

Les passeports. — Rome franchie par la Porte Majeure. — Détails piquants sur Ferentino. — Mœurs orientales. — Quelques souve-

Pages

nirs des environs de Rome. — Les merveilles du Mont-Cassin. — Son origine ; beauté de l'église du monastère ; description sommaire. — Un mot de Naples. — Coup d'œil sur Pompéi. — Enchantement perpétuel. — Ce qu'était Capri dans l'antiquité ; ce qu'en a fait le Christianisme. — Réminiscences historiques. — Singulier récit de Suétone. — Splendeur de la nature dans ces parages. — Un lever de soleil. — La Grotte d'Azur et ses curiosités. — Escamoteurs italiens. — Dialogue suggestif. — Nouveaux horizons et nouvelles surprises. — Un piètre dîner autour d'une table vermoulue. — Fondi, la ville des brigands. — Événement tragique. — Les Marais Pontins. — Le domaine des buffles. — Lenteurs d'un aubergiste de Cisterna. — Derniers incidents 119

VII. — Une semaine à Rome.

Impression générale. — Les Catacombes. — Les églises. — La basilique de Saint-Pierre. — Le Capitole et la Roche Tarpéienne. — Souvenirs religieux et souvenirs profanes. — Pie IX et la Papauté. — La patrie des âmes 167

VIII. — Au pays de Saint François de Paule.

Un joyeux départ. — Site enchanteur aux environs d'Amalfi. — Curieux aspect de cette ville. — Un laquais original. — Aventure burlesque. — Incompris ! — La grotte des os. — Une tempête. — Les quatre frères aveugles. — L'intérieur d'une maison calabraise. — En compagnie des habitants de la basse-cour. — Périlleux passage d'un torrent. — Embarras de la caravane. — Scène comique chez un syndic. — Une aïeule modèle. — Le fléau des sauterelles. — Souvenirs de Saint François de Paule. — Petits et graves désagréments. — Soldats et bandits. — La vengeance en Calabre. — Un futur Louis de Gonzague. — Paysages indescriptibles. — Un paradis terrestre. — Charybde et Scylla. — A coups de bâton. — Diversité des climats de la Calabre. — En route pour Cosence. — La maladie en voyage. — Un affreux accident. — A deux doigts de la mort. — Heureuse arrivée à Spezzano 190

Pages

IX. — Dans les rues de Naples.

I. — Naples vue du fort Saint-Elme. — Fourmilière humaine. — Coup d'œil sur la baie. — Les lazzaroni sur leur terrain. — Les chanteurs, conteurs d'histoires et loustics. — La partie de Bazzica. — Offres de services. — Une armée d'importuns. — L'aumône au lazzarone. — Le choix d'un logement. — Le domestique et le cocher de fiacre. — Les douze oranges. — Un Anglais volé et mis au violon. — Surprise agréable. — Un honnête homme. — Usage nouveau d'une brosse à dents. — Le manque de conscience. — Paresse napolitaine. — A la poste aux lettres. — L'amateur de gargotes. — Les deux dîners. — Un dessert musical. 233

II. — A la Chartreuse de Saint-Martin. — Le petit joueur de mandoline. — Pitoyable état de certains quartiers de Naples. — La vie en plein air. — Le commerce des rues. — Les mendiants qui se contentent de peu. — L'histoire du petit François 252

Bruges (Belgique), imp. Houdmont-Boivin et Fils, rue Neuve de Gand.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 002009933b

CE DG 0428
.P68P7
COO POSTEL, MGR. PROMENADES P
ACC# 1076471